



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



HOLMONDELEY LIBRARY

case

*H*

Shelf

*11*

no

*21*

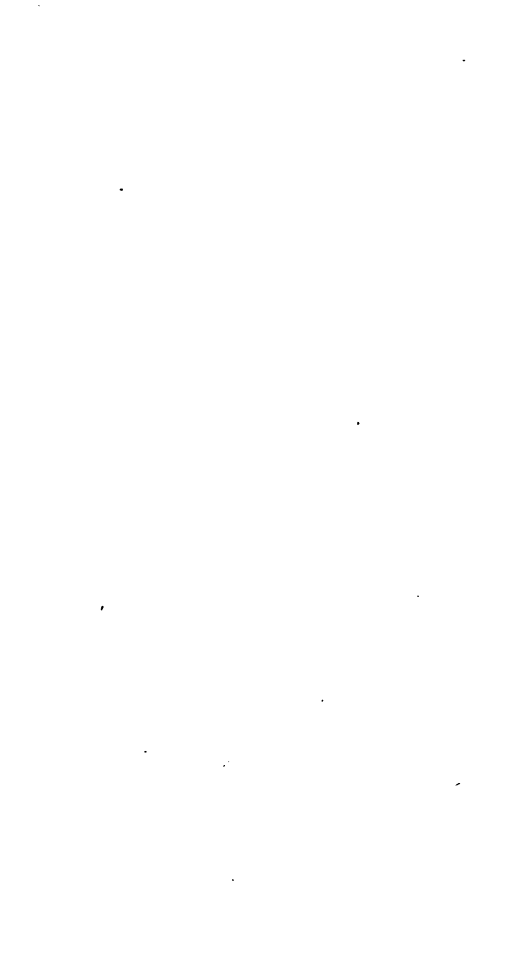


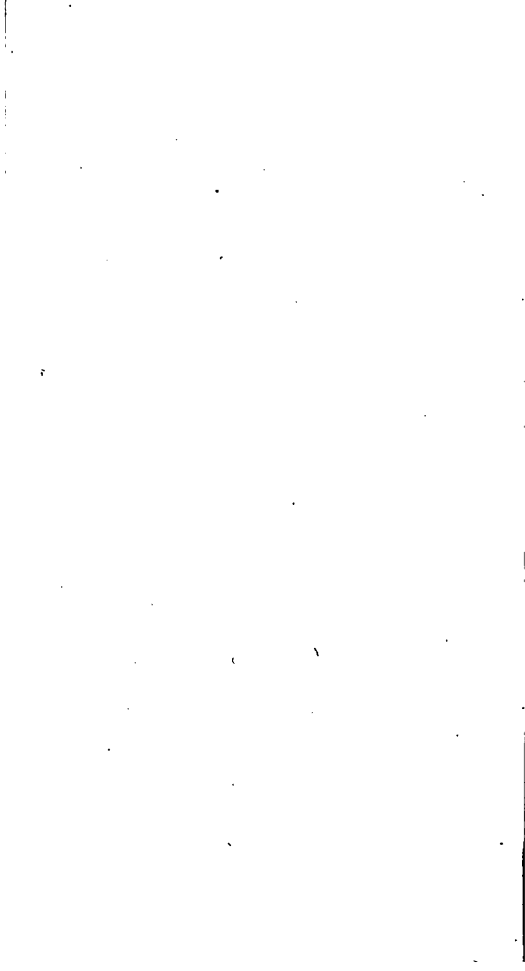


2 vols £10



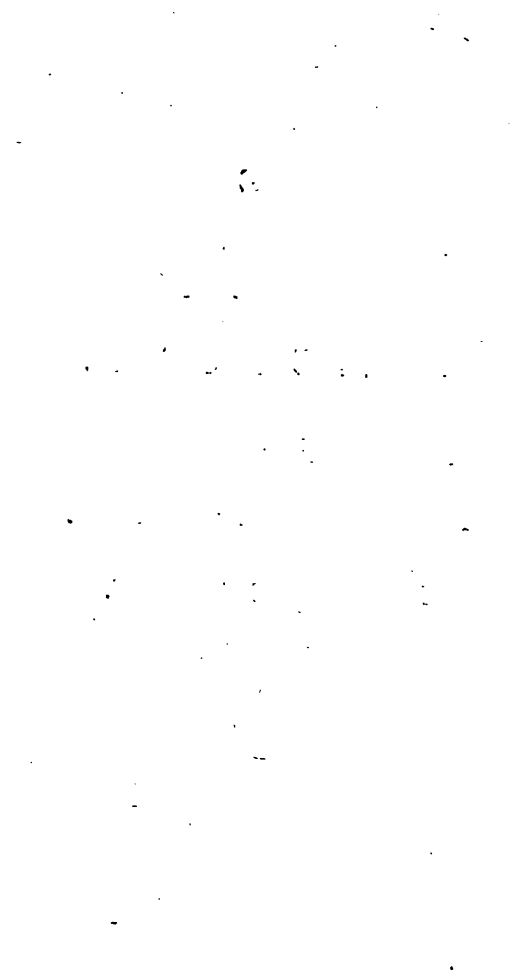






LE  
S O P H A,  
*CONTE MORAL,*

PAR  
MR. CREBILLON, FILS.  
*PREMIERE PARTIE.*



L E

**S O P H A,**  
*CONTE MORAL,*

P A R

**MR. CREBILLON, FILS.**

*PREMIERE PARTIE.*

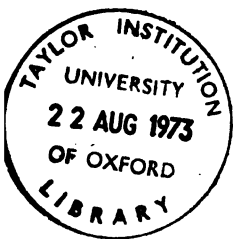


SE TROUVE EN

*H O L L A N D E,*

**CHEZ LES LIBRAIRES.**

M. DCC. XLV.





## INTRODUCTION.

**U**N y a déjà quelques siècles qu'un Prince nommé Schah-Baham régnoit sur les Indes. Il étoit Petit-Fils de ce magnanime Schah-Riar, de qui l'on a lu les grandes actions dans les Mille & une Nuit, & qui, entre autres choses, se plaisoit tant à étrangler des Femmes, & à entendre des Contes; celui-là même qui ne fit grace à l'incomparable Schéhérazade, qu'en faveur de toutes les belles histoires qu'elle savoit.

Soit que Schah-Baham ne fût pas extrêmement délicat sur l'honneur, soit que ses Femmes ne couchassent point avec leurs Nègres, ou (ce qui est pour le moins aussi vraisemblable) qu'il n'en fût rien; il étoit bon & commode Mari, & n'avoit hérité de Schah-

*I. Partie.*

*A*

*Riar*

## II INTRODUCTION.

Rien que de ses vertus & de son goût pour les Contes. On assure même que le Recueil des Contes de Schéhérazade, que son auguste Grand-Père avoit fait écrire en lettres d'or, étoit le seul Livre qu'il eût jamais daigné lire.

A quelque point que les Contes orpent l'esprit, & quelque agréables, quelque sublimes que soient les connoissances, & les idées qu'on y puise, il est dangereux de ne lire que des Livres de cette espèce. Il n'y a que les personnes vraiment éclairées, au-dessus des préjugés, & qui connoissent le vuide des Sciences, qui sachent combien ces sortes d'Ouvrages sont utiles à la Société, & combien l'on doit d'estime, & même de vénération, aux gens qui ont assez de génie pour en faire, & assez de force dans l'esprit pour s'y dévouer, malgré l'idée de frivolité que l'orgueil & l'ignorance ont attachée à ce genre. Les importantes leçons que les Contes renferment, les grands traits



## INTRODUCTION. IIJ

traits d'imagination qu'on y rencontre si fréquemment, & les idées riantes dont ils sont toujours remplis, ne prennent rien sur le Vulgaire, de qui l'on ne peut acquérir l'estime, qu'en lui donnant des choses qu'il n'entend jamais, mais qu'il puisse se faire honneur d'entendre.

Schah-Baham est un exemple bien mémorable de l'injustice des hommes à cet égard. Quoiqu'il fût l'origine de la Féerie, aussi bien que s'il eût été de ces tems-là; que personne ne connût plus particulièrement le célèbre Pays du Ginnistan, & ne fût plus instruit sur les fameuses Dynasties des premiers Rois de Perse; & qu'il fût, sans contredit, l'homme de son siècle qui possédât le mieux l'Histoire de tous les événemens qui ne sont jamais arrivés, on le faisoit passer pour le Prince du monde le plus ignorant.

Il est vrai qu'il narroit avec si peu de grâces, (chose d'autant plus

#### IV INTRODUCTION.

plus defagréable , qu'il narroit toujours) qu'il étoit impossible qu'il n'ennuyât pas un peu ; surtout n'ayant jamais pour Auditeurs , que des Femmes & des Courtifans : Personnes qui , communément auffi délicates que fuperficielles , s'attachent plus à l'élégance des tours , qu'elles ne font frappées de la grandeur & de la juftesse des idées. C'est , fans doute , d'après ce que l'on penfoit de Schah-Baham dans fa propre Cour , que Scheik-Ebn-Taher-Abou-Feraïki , Auteur Contemporain de ce Prince , nous l'a dépeint dans fa grande Histoire des Indes , tel qu'on va le voir ci-dessous ; c'est à l'endroit où il parle des Contes.

Schah-Baham , premier du nom , étoit un Prince ignorant & d'une moleffe achevée. On ne pouvoit pas avoir moins d'esprit ; & (ce qui est assez ordinaire à ceux qui par cet endroit lui ressemblent) on ne pouvoit pas s'en croire davantage. Il s'étonnoit toujours de  
ce

ce qui est commun, & ne comprenoit jamais bien que les choses absurdes & hors de toute vraisemblance. Quoiqu'en tout un an il ne lui arrivât pas une seule fois de penser; à peine, en tout un jour, lui arrivoit-il de se taire une minute. Il disoit pourtant de lui modestement, qu'à l'égard de la vivacité d'esprit, il n'y prétendoit pas; mais que pour la réflexion, il ne croyoit pas avoir son pareil.

Aucun des plaisirs qui sont dépendans de l'esprit, ne touchoit le Sultan : tout exercice, quel qu'il fût, lui déplaisoit; & cependant il n'étoit pas desœuvré. Il avoit des Oiseaux qui ne laissoient pas de l'amuser beaucoup; des Perroquets qui, graces au soin qu'il prenoit de leur éducation, étoient les plus bêtes Perroquets des Indes, sans compter des Singes auxquels il donnoit une assez grande partie de son tems; & ses Femmes qui, après tous les animaux de sa Ménagerie, lui pa-

## VJ INTRODUCTION.

roissoient fort propres à le divertir.

Malgré de si grandes occupations & des plaisirs aussi variés, il fut impossible au Sultan d'éviter l'ennui. Il n'y eut pas jusques à ces Contes fameux, objets perpétuels de son étonnement & de sa vénération, & dont il étoit défendu sur peine de la vie de faire la critique, qui, à force de lui être connus, ne lui fussent devenus insipides. Il les admiroit toujours; mais il bâilloit en les admirant. L'ennui enfin le suivoit jusques dans l'appartement de ses Femmes, où il passoit une partie de sa vie à les voir broder & faire des découpures: Arts pour lesquels il avoit une estime singulière, dont il regardoit l'invention comme le chef-d'œuvre de l'esprit humain, & auxquels il voulut enfin que tous ses Courtisans s'appliquassent.

Il récompensoit trop bien ceux qui y excelloient, pour qu'il y eût dans tout l'Empire quelqu'un qui  
les

les négligeât. Broder, ou découper, étoient alors dans les Indes les seuls moyens d'arriver aux honneurs. Le Sultan ne connoissoit aucune autre espèce de mérite, ou du moins ne doutoit pas qu'un homme qui avoit de pareils talens, n'eût à bien plus forte raison tous ceux qu'il faut pour être un bon Général; ou un excellent Ministre. Pour prouver à quel point il en étoit persuadé, il avoit élevé à la place de premier Visir, un de ces Courtisans desœuvrés, de ceux qui, ne sachant à quoi employer leur tems, le passent à ennuyer les Rois de leur présence, & réciproquement à s'ennuyer de la leur. Celui-ci, qui avoit été long-tems confondu dans la foule, se trouva, heureusement pour lui, un des premiers Découpeurs du Royaume, lorsqu'il plut à Schah-Baham de révéler la découpure; & sans être, comme beaucoup d'autres, obligé de faire des brigues, ne dut qu'à la supériorité de ses talens, l'honneur éclatant

## VIIJ INTRODUCTION.

de découper auprès de son Maître & la première place de l'Empire.

Entre toutes les Femmes du Sultan, on distinguoit la Sultane-Reine, qui par son esprit faisoit les délices de ceux qui, dans une Cour aussi frivole, avoient encore le courage de penser & de s'instruire. Elle seule y connoissoit & y soutenoit le mérite; & le Sultan lui-même osoit rarement n'être pas de son avis, quoiqu'elle n'approuvât, ni ses goûts, ni ses plaisirs. Il se contentoit, lorsqu'elle le railloit sur ses Singes & sur ses autres occupations, de lui dire qu'elle étoit caustique; défaut que les Sots ne manquent jamais de trouver aux Gens d'esprit.

Un jour Schah-Baham étant avec toute sa Cour dans l'appartement de ses Femmes, où il regardoit découper avec une attention incroyable, & ne pouvant cependant vaincre l'ennui qui l'accabloit: Je ne m'étonne point, dit-il en bâillant, si je m'endors;  
nous

nous ne difons mot. Oh ! je voudrois de la converfation, moi.

Eh ! de qui voulez-vous qu'on vous parle ? demanda la Sultane. Que fais-je ? reprit-il ; fuis-je fait pour deviner cela ? Ne fuffit-il pas que je veuille qu'on me parle de quelque chofe , fans que je fois encore obligé de dire ce que je voudrois qu'on me dît ? Savez-vous bien que vous n'avez pas , à beaucoup près, tant d'efprit que vous vous croyez , que vous rêvez plus que vous ne parlez , & qu'à cela près de quelques bons-mots , que les trois quarts du tems je n'entends feulement pas , je vous trouve , on ne peut pas plus ftérile ? Penfez-vous , par exemple , que fi la Sultane Schéhérazade vivoit encore , & qu'elle fût ici , elle ne nous fît pas d'elle-même , & fans en être priée par ma Tante Dinarzade , les plus beaux Contes du monde ? Mais vraiment , à propos d'elle , je penfe une chofe. Quelque mémoire qu'elle eût , il eft impoffible qu'elle ait retenu

## **X INTRODUCTION.**

tous les Contes qu'elle avoit appris; que quelqu'un ne sache pas précisément ceux qu'elle avoit oubliés; qu'on n'en ait pas faits depuis elle, ou qu'actuellement même on n'en fasse pas. Cela n'est pas douteux, Sire, dit le Visir; & je puis assurer Votre Majesté, que non seulement j'en fais, mais que j'ai même le talent d'en faire de si bizarres, que ceux de feu Madame votre Grand-Mère n'ont rien qui les puisse surpasser.

Visir, Visir, dit le Sultan, c'est beaucoup dire! Ma Grand-Mère étoit une personne d'un rare mérite.

En effet, s'écria la Sultane, il en faut beaucoup pour faire des Contes! Ne diroit-on pas, à vous entendre, qu'un Conte est le chef-d'œuvre de l'esprit humain? Et cependant, quoi de plus puérile, de plus absurde? Qu'est-ce qu'un Ouvrage (s'il est vrai toutefois qu'un Conte mérite de porter ce nom) qu'est-ce, dis-je, qu'un Ouvrage, où la vraisemblance est  
tou-



## INTRODUCTION. xj

toujours violée, & où les idées reçues sont perpétuellement renversées ; qui, s'appuyant sur un faux & frivole merveilleux, n'emploie des êtres extraordinaires & la toute-puissance de la Féerie, ne bouleverse l'ordre de la Nature & celui des Elémens, que pour créer des Objets ridicules, singulièrement imaginés, mais qui souvent n'ont rien qui rachète l'extravagance de leur création ? Trop heureux encore si ces misérables fables ne gâtoient que l'esprit, & n'alloient point, par des peintures trop vives, & qui blessent la pudeur, porter jusques au cœur des impressions dangereuses !

Propos de *Caillette*, dit gravement le Sultan, grands mots qui ne signifient rien ! Ce que vous venez de dire, a d'abord l'air d'être beau ; il faïfit, il faut l'avouer ; mais avec le secours de la réflexion, il est impossible que.... Au fonds, il ne s'agit ici que de savoir si vous avez raison ;  
&c.

## **XII INTRODUCTION.**

& comme je voulois vous le dire, & que je viens de le prouver, c'est ce que je ne crois pas pour faire le Bel-Esprit, assurément ; mais, puisqu'un Conte m'a toujours amusé, il est clair qu'il faut qu'un Conte ne soit pas une chose si frivole. Ce ne sera certainement pas à moi qu'on fera croire qu'un Sultan peut être une bête. D'ailleurs, c'est-à-dire par parenthèse, il est tout aussi clair qu'une chose merveilleuse, j'entends par-là une de ces choses... que je dirois bien si c'étoit de cela qu'il fût question.... Mais parlons de bonne-foi ? Je soutiens, moi, que j'aime les Contes, & qu'au sur-plus je ne les trouve plaisans que quand ils sont, ce qu'on appelle entre gens sensés, un peu gaillards. Cela y jette un intérêt d'une vivacité... si vive ! Au-reste, j'entends, je comprends bien ; c'est comme si vous me disiez, que vous savez des Contes, & que vous en faites. Voilà véritablement ce qu'il me faut. Je  
pen-

## INTRODUCTION.

pensois que pour rendre les jours moins longs, il faudroit que chacun de nous racontât des histoires. Quand je dis des histoires, je m'entends bien; je veux des Evénemens singuliers, Fées, des Talismans; car ne voyez pas, au moins, il y a que cela de vrai. Eh bien, convenons donc tous de faire Contes? Mahomet veuille m'assister! mais je ne doute pas que même sans son secours, je n'en fasse de meilleurs que qui que ce soit; & la raison de cela, c'est que je sors d'une Maison où l'on n'ignore pas que l'on en fait de bons, & sans vanité d'assez bons.

Au-reste, comme je suis sans partialité quelconque, je décide qu'on parlera chacun à son tour, & que ce sera le sort qui décidera les places, & non ma volonté; que j'entends que tout le monde ait la liberté de me faire des Contes, & que chaque jour on en fasse une demi heure, plus ou moins, selon qu'il me conviendra.

#### XIV INTRODUCTION.

En achevant ces paroles, il fit tirer au sort toute la Cour. Malgré les vœux du Visir, il tomba sur un jeune Courtisan, qui, après en avoir reçu la permission du Sultan, commença ainsi :





L E

# S O P H A,

CONTE MORAL.

PREMIÈRE PARTIE.

---

## CHAPITRE PREMIER.

*Le moins ennuyeux du Livre.*

~~MAJESTÉ~~IRE, Votre Majesté n'i-  
~~S~~gnore pas que, quoi-  
~~que~~ je sois son Sujet,  
~~je~~ je ne suis pas la même  
Eoi qu'elle, & que je ne recon-  
nois pour Dieu que Brama.

Quand je le saurois, dit le Sul-  
tan, qu'est-ce que cela feroit à  
votre Conte. Au reste, ce sont  
vos

vos affaires ; tant pis pour vous, si vous croyez Brama : il vaudroit mieux cent fois que vous fussiez Mahométan. Je vous le dis en ami. N'allez pas croire au moins que ce soit pour faire le Docteur ; car, au fonds, cela ne m'importe guères. Après.

Nous autres Sectateurs de Brama, nous croyons la métempsicôse, continua Amanzei (c'est le nom du Conteur ;). c'est-à-dire, pour ne point embarrasser mal à propos Votre Majesté, que nous croyons qu'au sortir d'un Corps, notre Ame passe dans un autre, & successivement ainsi, tant qu'il plait à Brama, ou que notre Ame soit devenue assez pure pour être mise au nombre de celles qu'enfin il juge dignes d'être éternellement heureuses.

Quoique le Dogme de la métempsicôse soit parmi nous généralement établi, nous n'avons pas tous les mêmes raisons pour le croire certain, puisqu'il y a fort peu de gens à qui il soit accordé de se souvenir des différentes  
trans-

transmigrations de leur Ame. Il arrive ordinairement qu'au sortir du Corps où une Ame étoit emprisonnée, elle entre dans un autre, sans conserver aucune idée, soit des connoissances qu'elle avoit acquises, soit des choses auxquelles elle a eu part.

Ainsi, nos fautes sont perpétuellement perdues pour nous, & nous recommençons une nouvelle carrière avec une Ame aussi neuve & aussi susceptible d'erreurs & de vices, que lorsque Brama la tira pour la première fois de cet immense tourbillon de feu dont, en attendant sa destination, elle fait partie..

Beaucoup d'entre nous se plaignent de cette disposition de Brama, & je doute qu'ils aient raison. Nos Ames, destinées pendant une longue suite de siècles à passer de Corps en Corps, seroient presque toujours malheureuses, si elles se souvenoient de ce qu'elles ont été. Telle, par exemple, qui, après avoir animé le Corps d'un Roi, se trouve dans celui

4      L E S O P H A ,

d'un Reptile, ou dans le Corps d'un de ces Mortels obscurs que la grandeur de leur misère rend plus à plaindre encore que les animaux les plus vils, ne soutiendrait pas, sans desespoir, sa nouvelle condition.

J'avoue qu'un Homme qui se voit dans le sein des richesses, ou élevé au rang suprême, s'il se souvenoit de n'avoir été qu'un Insecte, pourroit abuser moins de l'état heureux ou brillant où la bonté de Brama l'a mis. A considérer cependant l'orgueil, la dureté, l'insolence de ces gens nés dans la bassesse, & élevés par la fortune, l'on peut croire, à la promptitude avec laquelle ils perdent le souvenir de leur premier état, que d'un Corps à un autre leur humiliation se déroberoit plus rapidement encore à leurs yeux, & n'influerait en rien sur leur conduite.

L'Ame, d'ailleurs, se trouveroit nécessairement surchargée du grand nombre d'idées qui lui resteroient de ses vies précédentes,  
&



& plus affectée peut-être de ce qu'elle auroit été, que de ce qu'elle seroit, négligeroit les devoirs que le Corps qu'elle occupe, lui prescrit, & troubleroit enfin l'ordre de l'Univers, au lieu d'y contribuer.

Mon cher Ami, dit alors le Sultan, Mahomet me pardonne, si ce n'est pas de la Morale que ce que vous venez de me dire? Sire, répondit Amanzei, ce sont des réflexions préliminaires qui, je crois, ne sont pas inutiles. Fort inutiles, c'est moi qui le dis, répliqua Schah-Baham. C'est que tel que vous me voyez, je n'aime pas la Morale, & que vous m'obligerez beaucoup de la laisser là.

J'exécuterai vos ordres, répondit Amanzei. Il me reste cependant à dire à Votre Majesté, que Brania permet quelquefois que nous nous souvenions de ce que nous avons été, sur-tout quand il nous a infligé quelque peine singulière; & ce qui le prouve, c'est que je me souviens parfaitement d'avoir été Sopha.

6      L. E. S O P H A ,

Un Sopha ! s'écria le Sultan ; allons , cela ne se peut pas. Me prenez-vous pour une Autruche , de me faire de ces Contes-là ? J'ai envie de vous faire un peu brûler pour vous apprendre à me dire , & affirmativement , de pareilles balivernes.

Votre Clémente Majesté a de l'humeur aujourd'hui , dit la Sultane : il est dans son Auguste Caractère de ne douter de rien ; & elle ne veut pas croire qu'un homme ait pu être Sopha. Cela n'est pas relatif à ses idées ordinaires.

Croyez-vous ? repliqua le Sultan terrassé par l'objection. Il me semble pourtant que je n'ai pas tort. Ce n'est pas cependant que je ne pusse .... Mais , parbleu , j'ai raison. Je ne saurois en conscience croire ce que dit Amanzei ; est-ce donc pour rien que je suis Musulman ?

A merveille , répondit la Sultane ; hé bien , écoutez Amanzei , & ne le croyez pas. Ah ! oui , reprit le Sultan , ce ne fera point parce que la chose est incroya-  
ble.

ble qu'il faudra que je ne la croie pas , mais parce que , fût-elle vraie , je ne dois pas la croire. Je comprends bien , cela fait une différence. Vous avez donc été Sopha , mon enfant ? Cela fait une terrible aventure ! Hé , dites-moi , étiez-vous brodé ?

Oui , Sire , répondit Amanzei . Le premier Sopha dans lequel mon Ame entra , étoit couleur de rose , brodé d'argent. Tant mieux , dit le Sultan , vous deviez être un assez beau meuble. Enfin , pourquoi votre Brama vous fit-il Sopha plutôt qu'autre chose ? Quel étoit le fin de cette plaisanterie ? Sopha ! Cela me passe.

C'étoit , répondit Amanzei , pour punir mon Ame de ses déréglemens. Dans quelque Corps qu'il l'eût mise , il n'avoit pas eu lieu d'en être content ; & sans doute , il crut m'humilier plus en me faisant Sopha , qu'en me faisant Rep-tile.

Je me souviens qu'au sortir du Corps d'une Femme , mon Ame entra dans celui d'un Jeune-homme :

Comme il étoit minaudier, coquet, tracassier, médifant, grand connoisseur en bagatelles, uniquement occupé de ses habits, de sa toilette, & de mille autres petits riens, à peine s'aperçut-elle qu'elle eût changé de demeure.

Je voudrois bien, interrompit Schah-Baham, savoir un peu ce que vous faisiez pendant que vous étiez Femme? Cela doit faire un détail fort curieux. J'ai toujours cru que les Femmes avoient de singulières idées. Je ne sais si je me fais bien entendre; mais je veux dire qu'on a de la peine à deviner ce qu'elles pensent.

Peut-être, répondit Amanzei, serions-nous plus éclairés là-dessus, si nous leur croyions moins de finesse. Il me semble que, lorsque j'étois Femme, je me moquois beaucoup de ceux qui m'attribuoient des idées réfléchies, pendant que le moment seul me les faisoit naître, qui cherchoient des raisons où je n'avois pris de loix que du caprice, & qui, pour vouloir trop m'approfondir, ne me pé-

pénétroient jamais. J'étois vraie, dans le tems que je passois pour fautive : on me croyoit coquette, dans l'instant que j'étois tendre : j'étois sensible, & l'on imaginoit que j'étois indifférente. On me donnoit presque toujours un caractère qui n'étoit pas le mien ; ou qui venoit de cesser de l'être. Les gens intéressés à me connoître le plus, avec qui je dissimulois le moins, à qui même, emportée par mon indiscretion naturelle, ou par la violence de mes mouvemens, je découvrois les secrets les plus cachés de ma vie, ou les secrets les plus vrais de mon cœur, n'étoient pas ceux qui me croyoient le plus, ou qui me faisoient le mieux ; ils ne vouloient juger de moi que suivant le plan qu'ils s'en étoient fait, s'y trompoient sans cesse, & croyoient m'avoir bien connue, quand ils m'avoient définie à leur gré.

Oh ! je le sçavois, dit le Sultan ; on ne connoit jamais bien les Femmes, & comme vous dites, il y a

10      L E S O P H A ,

a long-tems pour moi que j'y ai renoncé. Mais laissons là cette matière, elle aiguise trop l'esprit, & elle est cause que vous m'avez fait un grand préambule dont je n'avois que faire, & que vous n'avez pas répondu à ce que je vous demandois. Il me semble que je voulois savoir ce que vous faisiez pendant que vous étiez Femme.

Il ne m'est resté de ce que je faisois alors, qu'une idée fort imparfaite, répondit Amanzei. Ce dont je me souviens le plus, c'est que j'étois galante dans ma jeunesse; que je ne savois, ni haïr, ni aimer; que, née sans caractère, j'étois tour à tour ce qu'on vouloit que je fusse, ou ce que mes intérêts & mes plaisirs me forcoient d'être; qu'après une vie fort dérangée, je finis par me faire hypocrite; & qu'enfin je mourus en m'occupant, malgré mon air prude, de ce qui, dans le cours de ma vie, m'avoit amusée le plus.

Ce fut apparemment du goût  
que

## CÔNTE MORAL. II

que j'avois eu pour les Sopha, que Brama prit l'idée d'enfermer mon Ame dans un meuble de cette espèce. Il voulut qu'elle conservât dans cette prison toutes ses facultés ; moins , sans doute , pour adoucir l'horreur de mon sort, que pour me la faire mieux sentir. Il ajouta que mon Ame ne commenceroit une nouvelle carrière , que quand deux Personnes se donneroient mutuellement, & sur moi, leurs Prémices.

Voilà, s'écrie le Sultan, bien du galimatias pour dire que... N'allez-vous pas avoir la bonté de nous expliquer cela? demanda la Sultane. Pourquoi pas? reprit-il; j'aime assez les choses claires. Cependant, si vous n'êtes pas de mon avis, je consens qu'Amanzei soit aussi obscur qu'il le voudra. Graces au Prophète! il ne le fera jamais pour moi.

Il me restoit assez d'idées, & de ce que j'avois fait, & de ce que j'avois vu, continua Aman-

*I. Partie.*

C

zei,

zei, pour sentir que la condition à laquelle Brama vouloit bien m'accorder une nouvelle vie, me retenoit pour long-tems dans le meuble qu'il m'avoit choisi pour prison; mais la permission qu'il me donna de me transporter quand je le voudrois, de Sopha en Sopha, calma un peu ma douleur. Cette liberté mettoit dans ma vie une variété qui devoit me la rendre moins ennuyeuse. D'ailleurs, mon Ame étoit aussi sensible aux ridicules d'autrui que lorsqu'elle animoit une Femme, & le plaisir d'être à portée d'entrer dans les lieux les plus secrets, & d'être en tiers dans les choses que l'on croiroit les plus cachées, la dédommagea de son supplice.

Après que Brama m'eut prononcé mon arrêt, il transporta lui-même mon Ame dans un Sopha que l'Ouvrier alloit livrer à une Femme de qualité qui passoit pour être extrêmement sage; mais, s'il est vrai qu'il y ait peu de Héros pour les gens qui



les voient de près, je puis dire aussi qu'il y a pour leur Sopha bien peu de Femmes vertueuses.

---

## CHAPITRE II.

*Qui ne plaira pas à tout le monde.*

UN Sopha ne fut jamais un meuble d'antichambre, & l'on me plaça chez la Dame à qui j'allois appartenir, dans un cabinet séparé du reste de son Palais, & où, disoit-elle, elle n'alloit souvent que pour méditer sur ses devoirs, & se livrer à Brama avec moins de distraction. Quand j'entrai dans ce cabinet, j'eus peine à croire, à la façon dont il étoit orné, qu'il ne servit jamais qu'à d'aussi sérieux exercices. Ce n'étoit pas qu'il fût somptueux, ni que rien y parût trop recherché; tout y sembloit, au premier coup-d'œil, plus noble que galant; mais à

le considérer avec réflexion, on y trouvoit un luxe hypocrite, des meubles d'une certaine commodité, de ces choses enfin que l'austérité n'invente pas, & dont elle n'est pas accoutumée à se servir. Il me sembla que j'étois moi-même d'une couleur bien gaie pour une Femme qui affi-choit tant d'éloignement pour la coquetterie.

Peu de tems après que je fus dans le cabinet, ma Maitresse entra; elle me regarda avec indifférence, parut contente, mais sans me louer trop, & d'un air froid & distrait elle renvoya l'Ouvrier. Aussi-tôt qu'elle se vit seule, cette physionomie sombre & sévère s'ouvrit; je vis un autre maintien & d'autres yeux; elle m'essaya avec un soin qui m'annonçoit qu'elle ne comptoit pas faire de moi un meuble de simple parade. Cet essai voluptueux, & l'air tendre & gai qu'elle avoit pris d'abord qu'elle s'étoit vue sans témoins, ne m'étoient rien de la haute idée qu'on

qu'on avoit d'elle dans Agra.

Je savois que ces Ames que l'on croit si parfaites, ont toujours un vice favori, souvent combattu, mais presque toujours triomphant; qu'elles paroissent sacrifier des plaisirs; qu'elles n'en goûtent quelquefois qu'avec plus de sensualité; & qu'enfin elles font souvent consister la vertu, moins dans la privation, que dans le repentir. Je conclus de cela, que Fatmé étoit paresseuse, & je me ferois alors reproché de porter mes idées plus loin.

La première chose qu'elle fit après celle dont je viens de parler, fut d'ouvrir une armoire fort secrettement pratiquée dans le mur, & cachée avec art à tous les yeux; elle en tira un livre. De cette armoire elle passa à une autre, où beaucoup de volumes étoient fastueusement étalés; elle y prit aussi un livre qu'elle jetta sur moi avec un air de dédain & d'ennui, & revint avec celui qu'elle avoit choisi

d'abord, se plonger dans toute la mollesse des coussins dont j'étois couvert.

Dites-nous un peu, Amanzei, interrompit le Sultan, étoit-elle jolie, votre Femme raisonnable?

Oui, Sire, répondit Amanzei, elle étoit belle, plus qu'elle ne le paroissoit. On sentoient même qu'avec moins de modestie, ces airs évaporés qui inspirent le mépris, à la vérité, mais qui excitent les desirs, elle auroit pu ne le céder à personne. Ses traits étoient beaux, mais sans feu, sans vivacité, & n'exprimant que cet air vain & dédaigneux sans lequel les Femmes de ce genre croiroient n'avoir pas une physionomie vertueuse. Tout en elle annonçoit d'abord l'abandonnement & le mépris de soi-même. Quoiqu'elle fût bien faite, elle se tenoit mal; & si elle marchoit noblement, c'est parce qu'une démarche lente & posée convient à des personnes occupées  
des

des objets les plus sérieux. La haine qu'elle témoignoit pour la parure, n'alloit pas jusques à cette négligence qui rend presque toujours les Vertueuses dégoûtantes. Ses habits étoient simples, de couleurs obscures; mais dans leur modestie on trouvoit de la noblesse & du choix. Elle avoit même soin qu'ils ne pussent rien dérober de l'élégance de sa taille; & sous l'attrail de l'austérité, il étoit aisé de remarquer qu'elle aimoit la propreté la plus recherchée & la plus sensuelle.

Le livre qu'elle avoit pris le dernier, ne me parut pas être celui qui l'intéressoit le plus. C'étoit pourtant un gros recueil de réflexions, composées par un Bramine. Soit qu'elle crût avoir assez de celles qu'elle faisoit elle-même, ou que celles-là ne portassent pas sur des objets qui lui plussent, elle ne daigna pas en lire deux, quitta bien-tôt ce livre pour prendre celui qu'elle avoit tiré de l'ar-

moire secrète, & qui étoit un Roman dont les situations étoient tendres, & les images vives. Cette lecture me paroïssoit si peu devoir être celle de Fatmé, que je ne pouvois revenir de ma surprise. Sans doute, dis-je en moi-même, elle veut s'éprouver, & savoir jusques à quel point son Ame est affermie contre toutes les idées qui peuvent porter le trouble dans celle des autres.

Sans deviner alors le motif qui la faisoit agir d'une façon si contraire aux principes que je lui croyois, je ne lui en supposai qu'un bon. Il me parut cependant que ce livre l'animoit, ses yeux devinrent plus vifs; elle le quitta, moins pour perdre les idées qu'il lui donnoit, que pour s'y abandonner avec plus de volupté. Revenue enfin de la rêverie dans laquelle il l'avoit plongée, elle alloit le reprendre, lorsqu'elle entendit un bruit qui le lui fit cacher. Elle s'arma, à tout événement, de l'ou-

l'ouvrage du Bramine; sans doute elle le croyoit meilleur à montrer qu'à lire.

Un homme entra, mais d'un air si respectueux, que malgré la noblesse de sa physionomie & la richesse de ses vêtemens, je le pris d'abord pour un des Esclaves de Fatmé. Elle le reçut avec tant d'aigreur! lui parla si durement! parut si choquée de sa présence! si ennuyée de ses discours! que je commençai à croire que cet homme si maltraité ne pouvoit être que son mari. Je ne me trompois pas. Elle rejetta long-tems & avec aigreur les instantes prières qu'il lui fit de le laisser auprès d'elle, & n'y consentit enfin que pour l'accabler de l'importun détail des fautes qu'elle prétendoit qu'il commettoit sans cesse. Ce mari, le plus malheureux de tous les époux d'Agra, reçut cette impatientante correction avec une douceur dont je m'indignois pour lui. L'opinion qu'il avoit de la vertu de Fatmé, n'étoit

pas la seule chose qui le rendit si docile. Fatmé étoit belle ; & quoiqu'elle parût se soucier peu d'inspirer des desirs, elle en inspiroit pourtant. Quelque peu aimable qu'elle voulût paroître aux yeux de son mari, elle éveilla sa tendresse. L'Amant le plus timide, & qui parleroit amour pour la première fois à la femme du monde qu'il craindroit le plus, seroit mille fois moins embarrassé que ce mari ne le fut pour dire à la femme l'impres-sion qu'elle faisoit sur lui. Il la pressa tendrement & respectueusement de répondre à son ardeur. Elle s'en défendit long-tems de mauvaise grace, & céda enfin comme elle s'étoit défendue.

Avec quelque opiniâtreté qu'elle lui refusât tout ce qui auroit pu lui faire penser qu'elle n'avoit pas pour ce qu'il exigeoit d'elle, la plus forte répugnance, je crus m'apercevoir qu'elle étoit moins insensible qu'elle ne vouloit le paroître. Ses yeux s'animèrent, elle prit un air plus

at-



attentif, elle soupira, & quoiqu'avec nonchalance, elle devint moins oisive. Ce n'étoit cependant pas son mari qu'elle aimoit. Je ne sais quelles étoient alors les idées de Fatmé; mais, soit que la reconnoissance la rendit plus douce, soit qu'elle voulût engager son mari à de nouvelles attentions, des propos assez tendres, quoique graves & mesurés, succédèrent à ce ton dur & grondeur dont elle s'étoit armée en le voyant. Il est apparent qu'il n'en découvroit pas le motif, ou qu'il n'en étoit pas touché; & il ne l'est pas moins que sa froideur ou sa distraction déplurent à Fatmé. Insensiblement elle engagea une querelle; elle vit dans un instant à son mari les vices les plus odieux. Quelles horribles mœurs n'avoit-il pas? Quelle débauche! Quelle dissipation! Quelle vie! Elle l'accabla enfin de tant d'injures, que, malgré toute sa patience, il fut obligé de la quitter. Fatmé se fâcha de son départ. Le

trou-

trouble de ses yeux, moins obscur pour moi qu'il ne l'avoit été pour ce mari, m'apprit que ce n'étoit point par son absence qu'elle auroit voulu être calmée, avant même que quelques mots assez singuliers qu'elle prononça quand elle se vit seule, m'eussent absolument mis au fait de ce qu'elle pensoit là-dessus.

Que cette Femme, l'exemple & la terreur de toutes celles d'Agra, qu'elles haïssoient toutes, & que tous vouloient cependant imiter, devant qui la moins contrainte sur ses passions se croyoit obligée au moins d'être hypocrite; que cette Femme auroit rassuré d'gens, s'ils avoient pu, comme moi, la voir dans la solitude & la liberté du cabinet!

Oui-dà! dit le Sultan, est-ce que c'étoit une Femme qui dans le fonds ... comme il y en a qui font semblant ... c'est que cela arrive, au moins? Il ne faut pas du tout croire que ce soit une chose si peu ordinaire que celle que je veux dire. Vous m'en-

m'entendez bien , je pense?

A la façon dont Sa Majesté s'explique , reprit Amanzei , il n'est pas bien difficile de deviner ce qu'elle désire , & sans vouloir me vanter de trop de finesse , j'ose croire que je l'ai pénétrée.

Oui , dit le Sultan en riant ; eh bien , voyons un peu , qu'est-ce que je pensois?

Que Fatmé n'étoit rien moins que ce qu'elle vouloit paroître , répondit Amanzei. C'est cela , ou je meure , interrompit le Sultan. Continuez ; vous avez réellement bien de l'esprit !

Fatmé , en apparence , fuyoit les plaisirs , continua Amanzei , & ce n'étoit que pour s'y livrer avec plus de fureté. Elle n'étoit pas du nombre de ces femmes imprudentes , qui , ayant donné leur jeunesse à l'éclat , à la dissipation , aux jeunes-gens que le caprice met à la mode , quittent dans un âge plus avancé le fard & la parure , & après avoir été long-tems la honte & le mépris  
de

de leur siècle, veulent en devenir l'exemple & l'ornement ; plus méprisables en affectant des vertus qu'elles n'ont pas, qu'elles ne l'étoient par l'audace avec laquelle elles affichoient leurs vices. Non, Fatmé avoit été plus prudente. Assez heureuse pour être née avec cette fausseté qu'inspirent aux femmes la nécessité de se déguiser & le désir de se faire estimer, (désir qui n'est pas toujours le premier qu'elles conçoivent) elle avoit senti de bonne heure qu'il est impossible de se dérober aux plaisirs, sans vivre dans les plus cruels ennuis, & qu'une femme ne peut cependant s'y livrer ouvertement, sans s'exposer à une honte & à des dangers qui les rendent toujours amers. Dévouée à l'imposture dès sa plus tendre jeunesse, elle avoit moins songé à corriger les penchans vicieux de son cœur, qu'à les voiler sous l'apparence de la plus austère vertu. Son ame, naturellement... dirai-je voluptueuse? non; ce n'étoit pas  
le

le caractère de Fatmé : Son ame étoit portée aux plaisirs, peu délicate, mais sensuelle, elle se livroit au vice, & ne connoissoit point l'amour. Elle n'avoit pas encore vingt ans, il y en avoit cinq qu'elle étoit mariée, & plus de huit qu'elle avoit prévenu le mariage. Ce qui séduit ordinairement les femmes, ne prenoit rien sur elle. Une figure aimable, beaucoup d'esprit, lui inspiroient peut-être des desirs; mais elle n'y cédoit pas. Les objets de ses passions étoient choisis parmi des gens non suspects, engagés par leur genre de vie à taire leurs plaisirs; ou entre ceux que la bassesse de leur état déroboit aux soupçons du Public, que la libéralité séduit, que la crainte retient dans le silence, & qui, dévoués en apparence aux plus vils emplois, quelquefois n'en paroissent pas moins propres aux plus doux mystères de l'amour. Fatmé, au-reste, méchante, colère, orgueilleuse, s'abandonnoit sans danger à son caractère. Il n'y

n'y avoit même pas un défaut qu'elle n'eût fait servir avec succès à sa réputation. Haute, impérieuse, dure, cruelle, sans égards, sans foi, sans amitié, le zèle pour Brama, le chagrin que lui causoit le dérèglement des autres, le désir de les ramener à eux-mêmes, couvroient & honoroient ses vices. C'étoit toujours à si bonne fin qu'elle nuisoit ! Elle étoit si saintement vindicative ! Son ame étoit si pure ! Quel moyen de soupçonner un cœur si droit, si sincère, d'être conduit dans ses haines par quelque motif qui lui pût être personnel ?



CHA-

CHAPITRE III.

*Qui contient des Faits peu vraisemblables.*

**A**PRE'S le départ de son mari, Fatmé alloit reprendre sa lecture, lorsqu'un vieux Bramine, suivi de deux vieilles femmes, dont il se disoit le consolateur, & dont il étoit le tyran, entra. Fatmé se leva, & les reçut d'un air si modeste, si recueilli, qu'il étoit impossible de n'y pas être trompé. Il fallut même que le vieux Bramine l'empêchât de se prosterner devant lui; mais ce fut d'un air d'orgueil qui me peignit si bien le cas qu'il faisoit de lui-même! Il paroissoit si content de ce qu'elle faisoit pour lui, persuadé même qu'il méritoit encore plus, qu'il me fut impossible de ne pas rire en moi-même de la sotte vanité de ce ridicule personnage.

*I. Partie.*

D.

II

Il étoit bien difficile qu'entre des personnes d'un si rare mérite, la conversation ne fût pas aux dépens d'autrui. Ce n'est point que les gens qui vivent dans la dissipation, ne médissent souvent; mais plus occupés des ridicules que des vices, la médisance n'est pour eux qu'un amusement, & ils ne sont point assez parfaits pour s'en faire un devoir. Ils nuisent quelquefois, mais ils n'ont pas toujours l'intention de nuire; ou du moins leur légèreté & le goût des plaisirs ne leur permettent, ni de la conserver long-tems, ni de songer à la mettre à profit. Cette façon aigre & pesante de parler mal des autres, & qu'on trouve si nécessaire pour les corriger, qui sans cette vue même paroîtroit si condamnable, leur est inconnue; ils... Aurez-vous bientôt fait? interrompit le Sultan en colère. Ne voilà-t-il pas vos chiennes de réflexions qui reviennent encore sur le tapis? Mais, Sire, répondit Amanzei,

il



il y a des occasions où elles sont indispensables. Et moi, je prétends, répliqua le Sultan, que cela n'est pas vrai ; & quand cela seroit... ? En un mot, puisque c'est à moi qu'on fait des contes, j'entends qu'on les fasse à ma fantaisie. Divertissez-moi, & trêve, s'il vous plaît, de toutes ces morales qui ne finissent point, & me donnent la migraine. Vous aimez à faire le beau parleur ; mais, parbleu, j'y mettrai bon ordre, & je jure foi de Sultan, que je tuerai le premier qui osera me faire une réflexion. Nous verrons à présent comment vous vous en tirerez.

En me préservant des réflexions, répondit Amanzei, puisqu'elles n'ont pas le bonheur de plaire à Votre Majesté. Fort bien, cela, dit le Sultan ; allez. Jamais on n'est sensible au plaisir de dire mal des autres, qu'on ne le soit aussi à celui de parler bien de soi-même. Fatmé & les personnes qui étoient chez elle, avoient trop de raisons de s'esti-

mer beaucoup , pour ne pas mé-  
 priser tous ceux qui ne leur res-  
 sembloient pas. En attendant  
 qu'on apprêtât ce qui leur étoit  
 nécessaire pour jouer, elles com-  
 mencèrent une conversation qui  
 ne démentit point leur caractè-  
 re. Le vieux Bramine cepen-  
 dant dit du bien d'une femme  
 que Fatmé connoissoit, & l'élo-  
 ge lui déplut. Entre toutes les  
 choses contre lesquelles elle se  
 déchaînoit, l'amour étoit ce qui  
 lui paroissoit le plus digne de blâ-  
 me. Qu'une femme aimât, eût-  
 elle d'ailleurs les qualités les plus  
 estimables, rien ne pouvoit la  
 sauver de la haine de Fatmé ;  
 mais qu'elle eût les vices les plus  
 deshonorans & les plus odieux,  
 & qu'on pût ne pas nommer son  
 Amant, c'étoit pour elle une  
 personne respectable, & dont on  
 ne pouvoit assez révéler la vertu.

La femme que le Bramine  
 louoit, étoit malheureusement  
 pour elle dans le cas où l'on mé-  
 ritoit l'indignation de Fatmé. Une  
 femme perdue, dit-elle d'un ton

aigre, peut-elle mériter vos éloges? Le Bramine se défendit sur ce qu'il ignoroit qu'elle eût des mœurs si condamnables; & Fatmé l'instruisit charitablement des raisons qui la lui faisoient mépriser.

Je ne doute pas, Fatmé, lui dit alors une des femmes qui étoient chez elle, que généreuse & portée au bien comme vous l'êtes, vous ne foyez infiniment sensible à ce que je vais vous apprendre. Nahami, cette Nahami dont nous avons ensemble tant déploré la perte, Nahami lassée de ses erreurs, vient tout d'un coup de quitter le monde; elle ne met plus de rouge. Hélas! s'écria Fatmé, qu'elle est louable, si ce retour est sincère! Mais, Madame, vous êtes bonne, & les personnes de votre caractère sont facilement trompées. Je le sens par moi-même. Quand on est né avec cette droiture de cœur, cette candeur que vous avez, on n'imagine pas que quel-

ne les avoir point. Après tout, c'est un beau défaut que de juger trop bien des autres. Mais, pour revenir à Nahami, je ne ferois m'empêcher de craindre que dans le fond de l'âme, toute entière au monde, elle n'en ait pas abjuré sincèrement les erreurs. On quitte le rouge plus aisément que les vices, & souvent on prend un air plus réservé, plus modeste, moins pour commencer à entrer dans la vertu, que pour imposer au monde sur des dérèglemens auxquels on est encore attaché.

Mon cher ami, dit Schah-Baham en baillant, cette conversation m'est mortelle ! pour l'amour de moi, ne l'achevez pas. Ces gens-là m'excèdent à un point que je ne puis dire. En conscience, cela ne vous ennuie-t-il pas vous-même ? En grace, faites qu'ils s'en aillent. Très-volontiers, Siré, répondit Amanzei. Après avoir poussé sur Nahami la conversation aussi loin qu'elle pût aller, on revint  
aux

aux médifances générales; & j'appris, en moins d'un moment, toutes les aventures d'Agra. Ensuite on se loua, on se mit tristement au jeu, on le continua avec toute l'aigreur & toute l'avarice possibles, & l'on sortit.

J'étois sur les épines, dit le Sultan, vous venez de m'obliger considérablement. Me donnez-vous parole qu'ils ne rentreront pas, ces gens-là? Oui, Sire, répondit Amanzei. Eh bien, reprit le Sultan, pour vous prouver que je fais récompenser les services qu'on me rend, je vous fais Emir; d'ailleurs, c'est que vous brodez bien, vous travaillez avec ardeur, j'espère que vous sortirez bien de votre conte; enfin. . . tout cela me fait plaisir; & puis il faut encourager le mérite.

Le nouvel Emir, après avoir rendu grâces au Sultan, poursuivit ainsi: Malgré l'air affable de Fatmé, je crus m'appercevoir que la visite de ces trois personnes avoit fait sur elle le même ef-

fet

que sur Votre Majesté, & que, si elle en eût été la maitresse, elle auroit employé sa journée à d'autres amusemens qu'à ceux qu'elles lui avoient procurés.

Aussi-tôt qu'elles furent sorties, Fatmé se mit à rêver profondément, mais sans tristesse; ses yeux s'attendrissent, ils errèrent languissamment dans le cabinet, il sembloit qu'elle désirât vivement quelque chose qu'elle n'avoit pas, ou dont elle craignoit de jouir. Enfin, elle appella.

A sa voix un jeune Esclave, d'une figure plus fraîche qu'agréable, se présenta. Fatmé, le fixant avec des yeux où règnoient l'amour & le désir, parut cependant irrésolue & craintive. Ferme la porte, Dahis, lui dit-elle enfin; vien, nous sommes seuls, tu peux sans danger te souvenir que je t'aime, & me prouver ta tendresse.

Dahis, à cet ordre quittant l'air respectueux d'un Esclave, prit celui d'un homme que l'on rend heureux. Il me parut peu délicat,

licat, peu tendre, mais vif & ardent, dévoré de désirs, ne connoissant point l'art de les satisfaire par degrés, ignorant la galanterie, ne sentant point de certaines choses, ne détaillant rien, mais s'occupant essentiellement de tout. Ce n'étoit pas un Amant, & pour Fatmé, qui ne cherchoit pas l'amusement, c'étoit quelque chose de plus nécessaire. Dahis louoit grossièrement ; mais le peu de finesse de ses éloges ne déplaisoit pas à Fatmé, qui, pourvu qu'on lui prouvât fortement qu'elle inspiroit des désirs, croyoit toujours être louée assez bien.

Fatmé se dédommagea avec Dahis de la réserve avec laquelle elle s'étoit forcée avec son mari. Moins fidèle aux sévères loix de la décence, ses yeux brillèrent du feu le plus vif ; elle prodiga à Dahis les noms les plus tendres, & les plus ardentes caresses. Loin de lui rien dérober de tout ce qu'elle sentoit, elle se livroit à tout son

trouble. Plus tranquille , elle faisoit remarquer à Dahis toutes les beautés qu'elle lui abandonnoit , & le forçoit même à lui demander de nouvelles preuves de sa complaisance , & que de lui-même il n'auroit pas désirées.

Dahis , cependant , paroissoit peu touché. Ses yeux s'arrêtoient stupidement sur les objets que la facile Fatmé leur présentoit. C'étoit machinalement qu'ils faisoient impression sur lui ; son ame grossière ne sentoit rien ; le plaisir ne pénétoit même pas jusqu'à elle. Pourtant Fatmé étoit contente. Le silence de Dahis & sa stupidité ne choquoient point son amour-propre , & elle avoit de trop bonnes raisons pour croire qu'il étoit sensible à ses charmes , pour ne pas préférer son air indifférent aux éloges les plus outrés & aux plus fougueux transports d'un Petit-Maitre.

Fatmé , en s'abandonnant aux desirs de Dahis , annonçoit assez qu'elle



## CONTE MORAL.

qu'elle avoit aussi peu de délicateur que de vertu, & n'alloit pas de lui cette vivacité dans les transports, ces tendresses que la finesse de l'ame & la politesse des manières rendent supérieurs aux plaisirs, ou qu'on pour mieux dire, les font eux-mêmes.

Dahis sortit enfin après avoir bûillé plus d'une fois. Il étoit du nombre de ces personnes malheureuses qui, ne pensant jamais rien, n'ont jamais rien à dire, & qui sont meilleures à occuper qu'à entendre. Quelque idée que les amusemens de Fatmé m'eussent donnée d'elle, j'avouerai qu'après la retraite de Dahis je crus qu'elle ne lui restant plus rien sur ce net, elle en sortiroit bien-tôt. Je me trompois: c'étoit sur ce genre de méditation une femme infatigable. Il n'y avoit long-tems qu'elle étoit aux réflexions dont Dahis avoit fourni si ample matière.

lorsqu'il lui arriva de quoi en faire de nouvelles.

Un Bramine sérieux, mais jeune, frais, & avec une de ces physionomies dont l'air composé ne détruit pas la vivacité, entra dans le cabinet. Malgré son habit de Bramine, peu fait pour les graces, il étoit aisé de remarquer qu'il étoit tourné de façon à donner des idées à plus d'une Prude ; aussi étoit-il Bramine d'Agra, le plus recherché, le plus consolant & le plus employé. Il parloit si bien ! disoit-on ; c'étoit avec tant de douceur qu'il insinuoit dans les ames le goût de la vertu ! le moyen sans lui de ne pas s'égarer ? Voilà ce qu'en public on disoit de lui. On verra bien-tôt sur quoi en particulier on lui devoit des éloges, & si ceux qu'on lui donnoit le plus haut, étoient ceux qu'il méritoit le mieux.

Cet heureux Bramine s'approcha de Fatmé d'un air doux-reux & empesé, plus fade que galant. Ce n'étoit pas qu'il ne cher-

cherchât des airs légers; mais il copioit mal ceux qu'il prenoit pour modèles, & le Bramine perçoit au travers du masque qu'il empruntoit.

Reine des cœurs, dit-il à Fatmé en minaudant, vous êtes aujourd'hui plus belle que les Etres heureux destinés au service de Brama. Vous élevez mon ame à une extase qui a quelque chose de céleste, & que je voudrois bien vous voir partager. Fatmé, d'un air languissant, lui répondit sur le même ton; & le Bramine n'en changeant point, il s'établit entre eux une conversation fort tendre, mais où l'amour parloit une langue bien étrangère, & en apparence, bien peu faite pour lui. Sans leurs actions, je doute que j'eusse jamais compris leurs discours.

Fatmé, qui naturellement faisoit assez peu de cas de l'éloquence, & qui, quoiqu'elle en dît, n'estimoit pas beaucoup celle du Bramine même, fut la première

re à s'ennuyer du sentiment. Le Bramine, à qui il ne plaisoit pas plus qu'elle, le quitta bien-tôt aussi, & cette conversation, si fade, si douceuse, finit comme celle de Dahis avoit commencé.

Il est vrai cependant que Fatmé, en faisant les mêmes choses, étoit plus soigneuse des dehors. Elle vouloit, & paroître délicate, & que le Bramine pût croire qu'elle ne cédoit qu'à l'amour.

Le Bramine qui, pour le caractère & la figure, ressembloit assez à Dahis, ne lui fut inférieur en rien, & mérita tous les complimens que lui prodiguoit sans cesse la complaisante Fatmé. Après qu'ils eurent donné à leur tendresse ce qu'elle avoit exigé d'eux, ils tournèrent la vertu en ridicule, s'entretenirent ensemble du plaisir qu'il y a à tromper les autres, & se firent mutuellement des leçons d'hypocrisies. Ces deux odieuses personnes se séparèrent enfin, &

Fat-

Fatmé alla defespérer fon mari, & faire parade de fes mortifications.

Pendant que je fus chez elle, je ne lui connus point d'autres façons d'amuser fes loifirs que celles que j'ai racontées à Votre toujours Augufte Majesté.

Fatmé, toute prudente qu'elle étoit, s'oubloit quelquefois. Un jour que feule avec fon Bramine, elle fe livroit à fes transports, fon mari, que le hazard conduifit à la porte du cabinet, entendit des foupirs & de certains termes qui l'étonnèrent. Les occupations publiques de Fatmé laiffoient fi peu imaginer fes amusemens particuliers, que je doute que fon mari devinât d'abord de qui partoient les foupirs & les étranges paroles qui venoient de frapper fes oreilles.

Soit enfin qu'il crût reconnoître la voix de Fatmé, que la curiosité feule lui fit defirer de s'éclaircir de cette aventure, il voulut entrer dans le cabinet. Malheureusement pour Fatmé,

la porte n'étoit pas bien fermée, & il l'enfonça d'un seul coup.

Le spectacle qui frappa ses yeux, le surprit au point que sa fureur demeurant suspendue, il sembla pendant quelques instans douter de ce qu'il voyoit, & ne savoir à quoi se déterminer. Perfides ! s'écria-t-il enfin, recevez le châtiment dû à vos vices & à votre hypocrisie !

A ces mots, sans écouter, ni Fatmé, ni le Bramine, qui s'étoient précipités à ses pieds, il les fit expirer sous ses coups. Quelqu'affreux que fût ce spectacle, il ne me toucha pas. Ils avoient tous deux trop mérité la mort, pour qu'ils pussent être plaints ; & je fus charmé qu'une aussi terrible catastrophe apprît à tout Agra ce qu'avoient été deux personnes qu'on y avoit si long-tems regardées comme des modèles de vertu.

CHAPITRE IV.

*Où l'on verra des choses qu'il se  
pourroit bien qu'on n'eût pas  
prévues.*

**A**PRÈS la mort de Fatmé,  
mon Ame prit son essor,  
& vola dans un Palais voisin, où  
tout me parut à-peu-près réglé  
comme dans celui que j'aban-  
donnois. Dans le fonds pourtant  
on y pensoit d'une façon bien  
différente..

Ce n'étoit pas que la Dame  
qui l'habitoit, entrât dans cet  
âge où les femmes un peu sen-  
sées, quand elles ne condamne-  
roient pas la galanterie comme  
un vice, la regardent au moins  
comme un ridicule. Elle étoit jeu-  
ne & belle, & l'on ne pouvoit pas  
dire qu'elle n'aimoit la vertu, que  
parce qu'elle n'étoit point faite  
pour l'amour. A son air simple  
& modeste, au soin qu'elle pre-  
noit de faire de bonnes actions

& de les cacher, à la paix qui sembloit régner dans son cœur, on devoit croire qu'elle étoit née ce qu'elle paroissoit. Sage sans contrainte & sans vanité, elle ne se faisoit, ni une peine, ni un mérite, de suivre ses devoirs. Jamais je ne la vis un moment, ni triste, ni grande. Sa vertu étoit douce & paisible: elle ne s'en faisoit pas un droit de tourmenter ni de mépriser les autres; & elle étoit sur cet article beaucoup plus réservée que ne le sont ces femmes qui, ayant tout à se reprocher, ne trouvent cependant personne exempt de reproche. Son esprit étoit naturellement gai, & elle ne cherchoit pas à en diminuer l'enjouement. Elle ne croyoit pas sans doute, comme beaucoup d'autres, qu'on n'est jamais plus respectable que lorsqu'on est ennuyeux. Elle ne médisoit point, & n'en savoit pas moins amuser. Persuadée qu'elle avoit autant de faiblesses que les autres, elle savoit pardonner à cel-

les



les qu'elle leur déconvoit. Rien ne lui paroissoit vicieux ou criminel que ce qui l'est effectivement. Elle ne se défendoit pas les choses permises, pour ne se permettre, comme Farmé, que celles qui sont défendues. Sa maison étoit sans faste, mais tenue noblement. Tous les honnêtes-gens d'Agra se faisoient honneur d'y être admis; tous vouloient connoître une femme d'un aussi rare caractère; tous la respectoient; & malgré ma perversité naturelle, je me vis enfin forcé de penser comme eux.

J'étois, lorsque j'entrai chez cette Dame, si rempli encore de la fausseté de Farmé, que je ne doutai pas d'abord qu'elle me fît les mêmes choses, & je confondis au premier coup d'œil la femme vertueuse avec l'hypocrite. Jamais je ne voyois entrer un Esclave, ou un Bramine, sans croire qu'on me mettroit de la conversation; & je  
fus

46 - L E S O P H A ,  
fus long-tems étonné d'y être  
toujours compté pour rien.

L'oisiveté à laquelle on me  
condamnoit dans cette maison,  
m'ennuya enfin ; & persuadé que  
ce seroit en vain que j'attendrois  
qu'on m'y donnât matière à ob-  
servations, je quittai le Sopha  
de cette Dame, charmé d'être  
convaincu par moi-même qu'il y  
avoit des femmes vertueuses,  
mais désirant assez peu d'en re-  
trouver de pareilles.

Mon Ame, pour varier les  
spectacles que son état actuel  
pouvoit lui procurer, ne voulut  
pas, en quittant ce Palais, ren-  
trer dans un autre, & s'abattit  
dans une assez vilaine maison,  
obscur, petite, & telle que je  
doutai d'abord s'il y auroit de  
quoi m'y donner retraite. Je  
pénétrai dans une chambre tri-  
ste, meublée au-dessous du mé-  
diocre, & dans laquelle pour-  
tant je fus assez heureux pour  
rencontrer un Sopha, qui, terni,  
délabré, témoignoit assez que  
c'étoit

c'étoit à ses dépens qu'on avoit acquis les autres meubles qui l'accompagnoient. Ce fut avant que je fusse chez qui j'étois, la première idée qui me vint; & quand je l'appris, je ne changeai pas d'opinion.

Cette chambre, en effet, servoit de retraite à une Fille assez jolie, & qui par sa naissance, & par elle-même, étant ce qu'on appelle mauvaise compagnie, voyoit cependant quelquefois les gens qui, dit-on, composent la bonne. C'étoit une jeune Danseuse, qui venoit d'être reçue parmi celles de l'Empereur, & dont la fortune & la réputation n'étoient pas encore faites, quoiqu'elle connût particulièrement presque tous les jeunes Seigneurs d'Agra, qu'elle les comblât de ses bontés, & qu'ils l'assurassent de leur protection. Je doute même, quelque chose qu'ils lui promissent, que, sans un Intendant des Domaines de l'Empereur qui prit du goût pour elle, sa fortune eût si-tôt changé de face,

Ab-

Abdalathif (c'est le nom de cet Intendant) par sa naissance & par son mérite personnel, ne faisoit pas une conquête brillante. Il étoit naturellement rustre & brutal; & depuis sa fortune, il avoit joint l'insolence à ses autres défauts. Ce n'étoit pas qu'il ne voulût être poli; mais persuadé qu'un homme comme lui, honore quelqu'un quand il lui marque des égards, il avoit pris cette politesse froide & sèche des gens d'un certain rang, qu'en eux on veut bien appeler dignité, mais qui dans Abdalathif étoit le comble de la sottise & de l'impertinence. Né dans l'obscurité la plus profonde, non seulement il l'avoit oublié, mais même il n'y avoit rien qu'il ne fit pour se donner une origine illustre. Il couronnoit ses travers en jouant perpétuellement le Seigneur. Vain & insolent; sa familiarité outrageoit autant que sa hauteur. Ignoble & sans goût dans sa magnificence, elle n'étoit en lui qu'un ridicule de plus.

plus. Avec peu d'esprit, & moins encore d'éducation, il n'y avoit rien à quoi il ne crût se connoître, & dont il ne voulût décider. Tel qu'il étoit cependant, on le ménageoit; non qu'il pût nuire, mais il savoit obliger. Les plus Grands d'Agra étoient assiduellement ses complaisans & ses flatteurs; & leurs femmes mêmes étoient sur le pied de lui pardonner des impertinences qu'avec elles il pouvoit à l'excès, ou de ne rien refuser à ses desirs. Quelque couru qu'il fût dans Agra, il étoit quelquefois bien-aise de se délasser des trop grands empressements des femmes de qualité, & de chercher des plaisirs qui, pour être moins brillans, n'en étoient pas moins vifs, & (selon ce qu'il avoit l'insolence de dire) souvent guères plus dangereux.

Ce fut un soir en sortant de chez l'Empereur, devant qui Amine avoit dansé, que ce nouveau protecteur la ramena chez elle. Il promena dans son triste

&

50      L E S O P H A ,

& obscur logement, des regards orgueilleux & distraits; puis en daignant à peine lever les yeux sur elle : Vous n'êtes pas bien ici, lui dit-il; il faut vous en tirer. C'est autant pour moi, que pour vous, que je veux que vous soyez plus convenablement logée. On se moqueroit de moi, si une fille de qui je me mêle, n'étoit pas d'une façon à se faire respecter. Après ces paroles, il s'affit sur moi, & la tirant sur lui brusquement, il prit avec elle toutes les libertés qu'il voulut; mais, comme il avoit plus de libertinage que de désirs, elles ne furent pas excessives.

Amine, que j'avois vu haute & capricieuse avec les Seigneurs qui alloient chez elle, loin de prendre avec Abdalathif des airs familiers, le traitoit avec un extrême respect, & n'osoit même le regarder que quand il paroissoit désirer qu'elle le fit. Vous me plaisez assez, lui dit-il enfin; mais je veux qu'on soit sage.

## CONTE MORAL. 51

sage. Point de jeunes-gens, des mœurs, une conduite réglée; sans tout cela, nous ne serions pas long-tems bons amis. Adieu, petite, ajouta-t-il en se levant, demain vous entendrez parler de moi. Vous n'êtes point meublée de façon qu'on puisse aujourd'hui souper avec vous; j'y vais pourvoir. Bon-jour.

En achevant ces mots, il sortit. Amine le reconduisit respectueusement, & revint sur moi se livrer à toute la joie que lui causoit sa bonne fortune, & compter avec sa Mère les diamans & les autres richesses qu'elle attendoit le lendemain de la générosité d'Abdalathif.

Cette Mère, qui, quoique femme d'honneur, étoit la plus complaisante des Mères, exhortoit sa fille à se conduire sagement dans le bonheur qu'il plaisoit à Brama de lui envoyer; & comparant l'état où elles étoient, à celui dans lequel elles alloient se trouver, faisoit mille réflexions sur la providence des Dieux, qui

n'abandonne jamais ceux qui la méritent.

Eile fit après cela une longue énumération des Seigneurs qui avoient été amis de sa fille. Combien peu leur amitié vous a-t-elle été utile ? mon enfant, lui disoit-elle ; aussi c'est bien votre faute. Je vous l'ai dit mille fois, vous êtes née trop douce. On vous vous donnez par pure intolérance ; ce qui est un grand vice ; on ce qui ne vaut pas mieux, & vous a donné de grands ridicules, vous vous prenez de fantaisie. Je ne dis pas qu'on ne se satisfasse quelquefois, à Dieu ne plaise ; mais il ne faut pas tellement se sacrifier à ses plaisirs, qu'on en néglige sa fortune ; il faut surtout éviter qu'on ne puisse dire qu'une fille comme vous, peut se livrer quelquefois à l'amour ; & malheureusement vous avez donné là-dessus matière à bien des propos. Enfin, vous êtes encore bien jeune, & j'espère que cela ne vous fera pas grand tort.

Rien.



Rien ne perd tant les personnes de votre condition que les étourderies que j'ai entendu nommer des complaisances gratuites. Quand on fait qu'une fille est dans la malheureuse habitude de se donner quelquefois pour rien, tout le monde croit être fait pour l'avoir au même prix, ou du moins, à bon marché. Voyez Roxane, Atalis, Elzire, elles n'ont pas une faiblesse à se reprocher; aussi Branta a béli leur conduite. Moins jolies qu'unus voyez comme elles sont riches. Profitez bien de leur exemple; ce sont des filles bien raisonnables.

Hé! ouïe ma Mère, qui répondit Amine, que certe exhortation impatientoit; j'y songerai. Mais me conseillez-vous pourtant de n'être qu'au monstre que j'ai actuellement? Cela est impossible, je vous en avertis.

Vraiment, nonne reprit la Mère, à l'égard de son cœur, on n'en est pas la maîtresse. Je dis simplement qu'il faut que vous

renoncez aux Seigneurs de la Cour, à moins que vous ne les voyez *incognito*, & qu'ils n'aient pour vous de meilleures façons qu'ils n'en ont eues jusques ici. Si vous voulez, je leur parlerai, moi. Vous avez Massoud que vous aimez; c'est un bon choix: Il n'est connu de personne, il se prête à tout, vous le faites passer pour votre parent, on le prend pour cela, il n'y a rien à dire. Ce Monsieur qui vous veut du bien, s'y trompera comme les autres; en vous conduisant avec prudence, il ne se doutera de rien; &... Croyez-vous, ma Mère, interrompit Amine, qu'il me donne des diamans? Ah! oui, il m'en donnera. Ce n'est pas, ajoutoit-elle, que j'aie de la vanité; mais, quand on tient un certain rang, on est bien-aïse d'être comme tout le monde. Là-dessus elle se mit à compter toutes les filles qui seroient desespérées, & des diamans, & des belles robes qu'elle auroit: Idée qui la flatoit

toit plus que sa fortune même.

Le lendemain d'assez bonne heure, un char vint la prendre ; & mon Ame curieuse de voir l'usage qu'Amine feroit des conseils de sa Mère, la suivit. On la conduisit dans une jolie maison toute meublée, qu'Abdalthif avoit dans une rue détournée. Je me plaçai, en y arrivant, dans un Sopha superbe que l'on avoit mis dans un cabinet extrêmement orné. Jamais je n'ai vu personne dans une aussi sotte admiration, que celle qu'Amine témoignoit pour tout ce qui s'y offroit à ses yeux. Après avoir curieusement examiné tout, elle vint se mettre à sa toilette. Les vases précieux dont elle la vit couverte, un écrin rempli de diamans, des Esclaves bien vêtus qui d'un air respectueux s'empressoient à la servir ; des Marchands & des Ouvriers qui attendoient ses ordres ; tout là transportoit & augmentoit son ivresse.

Quand elle en fut un peu re-

venue, elle songea au rôle qu'elle devoit jouer devant tant de spectateurs. Elle parla à ses Esclaves avec hauteur, aux Marchands & aux Ouvriers avec impertinence, choisit ce qu'elle voulut, ordonna que tout ce qu'elle commandoit, fût prêt pour le lendemain au plutard, se remit à sa toilette, y resta long-tems, & en attendant les magnificences qui lui étoient destinées, se revêtit d'un deshabilité superbe qui avoit été fait pour une Princesse d'Agra, & qu'elle trouva à peine assez beau pour elle.

Elle passa la plus grande partie de la journée à s'occuper de tout ce qu'elle voyoit, & à attendre Abdalathif. Vers le soir enfin il parut. Hé bien, petite, lui dit-il, comment vous trouvez-vous de tout ceci? Amine se précipita à ses pieds, & dans les termes les plus ignobles le remercia de tout ce qu'il faisoit pour elle.

J'étois étonné, moi, qui jus-  
ques

ques alors avois été en bonne compagnie, de tout ce qui frappoit mes oreilles. Ce n'étoit pas que je n'eusse jamais entendu de sottises; mais du moins elles étoient élégantes, & de ce ton noble avec lequel il semble presque qu'on n'en dit pas.

## CHAPITRE V.

*Meilleur à passer qu'à lire.*

**A**VANT que de s'engager dans une plus longue conversation, Abdalathif tira de sa poche une longue bourse pleine d'or, qu'il jeta sur une table, d'un air négligent. Serrez ceci, lui dit-il, vous en aurez peu de besoin. Je me charge de toute la dépense de votre maison & de celle de votre personne. Je vous ai envoyé un Cuisinier; c'est, après le mien, le meilleur d'Agra. Je compte souper souvent ici. Nous n'y ferons pas

## 58 L. E S O P H A,

toujours seuls ; des Seigneurs de  
 mes amis avec quelques Beaux-  
 Esprits , à qui je prête de l'ar-  
 gent , y viendront quelquefois.  
 On y joindra de vos compagnes,  
 des plus jolies, s'entend ; cela  
 fera des soupers gais, je les ai-  
 me.

A ces mots, il la conduisit dans  
 le petit cabinet où j'étois, & la  
 Mère d'Amine , cette femme  
 respectable, qui jusques-là avoit  
 été présente à la conversation, se  
 retira & ferma la porte.

Ce n'est pas d'une pareille  
 conversation, dit Amanzei en  
 s'interrompant, que je rendrai  
 un compte exact à Votre Maje-  
 sté. Amine y parut tout-à-fait  
 tendre & vive jusqu'au transport.  
 Abdalathif avoit pris soin de lui  
 dire auparavant, que les fem-  
 mes réservées dans leurs discours  
 lui déplaisoient ; & avec l'envie  
 qu'Amine avoit de lui plaire ,  
 son éducation & les habitudes  
 qu'elle avoit contractées, Votre  
 Majesté imagine sans peine, qu'il  
 se tint des propos qu'il seroit  
 dif-

difficile de lui rendre, & qui d'ailleurs ne la flatteroient pas.

Pourquoi cela, demanda le Sultan, peut-être les trouverois-je fort bons? Voyons un peu? Voyez, dit la Sultane en se levant; mais, comme je suis sûre qu'ils ne m'amuseroient pas, vous trouverez bon que je sorte.

Voyez-vous cela! s'écria le Sultan, la belle modestie! Vous croyez peut-être que j'en suis la dupe? Détrompez-vous. Je connois les femmes à présent, & je me souviens d'ailleurs qu'un homme qui les connoissoit aussi-bien que moi, ou à-peu-près, m'a dit que les femmes ne font rien avec tant de plaisir que ce qui leur est défendu, & qu'elles n'aiment que les discours qu'il semble qu'elles ne doivent pas entendre; par conséquent, si vous sortez, ce n'est pas que vous ayiez envie de sortir. Mais n'importe, Amanzei me dira à mon coucher ce que vous ne voulez pas qu'il me dise à présent. Cela fera précie-

sément que je n'y perdrai rien, n'est-il pas vrai ? Amanzei n'avoit garde de ne pas convenir que le Sultan avoit raison , & après avoir exagéré la prudence de sa conduite, il continua ainsi :

Après l'entretien d'Abdalathif & d'Amine, qui fut plus long qu'intéressant, on servit. Comme je n'étois pas dans la salle à manger, je ne puis, Sire, vous rendre compte de ce qu'ils y dirent. Ils revinrent long-tems après. Quoiqu'ils eussent souppé tête à tête, il me parut qu'ils n'en avoient pas été plus sobres. Après quelques fort mauvais discours, Abdalathif s'endormit sur le sein de sa Dame.

Amine, toute complaisante qu'elle étoit, trouva mauvais d'abord qu'Abdalathif prît avec elle de si grandes libertés. Sa vanité souffroit aussi du peu de cas qu'il paroïssoit faire d'elle. Les éloges qu'il lui avoit donnés sur la façon dont elle avoit soutenu l'entretien qu'elle avoit eu  
avec



avec lui, l'avoient enorgueillie, & lui faisoient croire qu'elle méritoit qu'il prît la peine de l'entretenir encore. Malgré les attentions qu'elle devoit à Abdalathif, elle s'ennuya de la contrainte où il la retenoit, & elle en auroit étourdiment marqué son chagrin, si Abdalathif, ouvrant péfamment les yeux, ne lui eût demandé d'un ton brusque, l'heure qu'il étoit. Il se leva fans attendre sa réponse. Adieu, lui dit-il en la caressant brutalement, je vous ferai dire demain si je puis souper ici. A ces mots, il voulut sortir. Quelque envie qu'eût Amine qu'il la laissât libre, elle crut devoir le retenir ; quoiqu'elle poussât la fausseté jusqu'à pleurer de son départ, il fut inexorable, & se débarrassa des bras d'Amine, en lui disant qu'il vouloit bien qu'elle l'aimât, mais qu'il ne prétendoit pas être gêné.

D'abord qu'il fut sorti, elle sonna, en l'honorant à demi-bas de toutes les épithètes qu'il mé-

ritoit. Pendant qu'on la deshabilloit, sa Mère vint lui parler bas. La nouvelle qu'elle donnoit à Amine, lui fit hâter ses Esclaves ; enfin elle ordonna qu'on la laissât seule. Peu de momens après que sa Mère & ses Esclaves se furent retirés, la première rentra. Elle menoit un Nègre, mal-fait, horrible à voir, & qu'Amine n'eut pourtant pas plutôt apperçu, qu'elle vint l'embrasser avec emportement.

Amanzei, dit le Sultan, si vous ôtiez ce Nègre-là de votre histoire, je pense qu'elle n'en seroit pas plus mauvaise. Je ne vois pas ce qu'il y gâte, Sire, répondit Amanzei. Je m'en vais vous le dire, moi, repliqua le Sultan, puisque vous n'avez pas l'esprit de le voir. La première femme de mon Grand-Père Schah-Riar couchoit avec tous les Nègres de son Palais. C'a été, graces à Dieu, une chose assez notoire. En conséquence de ce, mon susdit Grand-Père, non seulement fit étrangler celle-là, mais toutes les  
au-

autres qu'il eut après, jusques à ma Grand-Mère Schéhérazade, qui lui en fit perdre l'habitude. Donc je trouve fort peu respectueux que l'on vienne, après ce qui est arrivé dans ma famille, me parler de Nègres, comme si je n'y devois prendre aucun intérêt. Je vous passe celui-ci, puisqu'il est venu ; mais qu'il n'en vienne plus, je vous prie. Amanzei, après avoir demandé pardon au Sultan de son étourderie, continua ainsi : Ah ! Massoud, dit Amine à son Amant, que j'ai souffert d'être deux jours sans te voir ! Que je hais le monstre qui m'obsède ! Qu'on est malheureuse de se sacrifier à sa fortune !

Massoud à tout cela répondoit assez peu de chose. Il lui dit cependant que, quoiqu'il l'aimât avec toute la délicatesse possible, il n'étoit pas fâché qu'Abdalathif eût pour elle des attentions. Il l'exhorta ensuite à faire tout ce qui seroit convenable pour le ruiner ; & se livrant après à toute la fureur des caresses d'Amine,

ils commencèrent une sorte d'entretien dont la joie de tromper Abdalathif. augmentoit encore la vivacité. Avant que de sortir du cabinet, elle paya fort généreusement Maffoud de l'extrême amour qu'il lui avoit témoigné.

Elle passa avec lui la plus grande partie de la nuit, & le renvoya enfin, lorsqu'elle vit paroître le jour; & la Mère d'Amine, qui, par une porte de son appartement qui donnoit dans celui de sa fille, l'avoit introduit, le fit sortir par la même voie.

Amine passa la matinée à essayer toutes les robes qu'elle avoit commandées, & à en ordonner d'autres. Ce fut son amusement jusques à l'heure qui lui étoit marquée pour aller danser chez l'Empereur. Elle en fut ramenée par Abdalathif; ils étoient suivis de quelques jolies compagnes d'Amine, de quelques jeunes Omrahs, & de trois Beaux-Esprits des plus renommés d'Agra. Ils s'empressèrent à l'envie de

## CONTE MORAL. 85

de louer la magnificence d'Abdalathif, son goût, son air noble, la délicatesse de son esprit, & la sûreté de ses lumières. Je ne concevois pas comment des gens qui, par leur naissance, ou leurs talens, tenoient un rang distingué, pouvoient se pardonner la bassesse & la fausseté de leurs éloges. Ils n'oublioient pas même de louer Amine; mais à la vérité, c'étoit d'une façon qui devoit lui faire sentir qu'elle n'étoit que subalterne, & que sans ce qu'on vouloit bien devoir à Abdalathif, on auroit été avec elle aussi familier que l'on cherchoit à le paroître peu. Après les louanges d'Abdalathif, chacun se dispersa dans le salon avec qui il lui plut. La conversation étoit, selon ceux qui parloient, tantôt vive, tantôt plate; & en tout, il me parut que l'on ménageoit assez peu les Dames qui devoient souper chez Amine, & qu'elles ne s'en offensoient guères.

On descendit enfin pour souper. Comme il n'y avoit pas de

retraite pour mon Ame dans le lieu où l'on mangeoit, je ne pus pas entendre les discours qui s'y tinrent. A en juger par ceux qui précédèrent le souper, & ceux qui le suivirent, on pouvoit ne pas regretter de n'être point à portée de les entendre.

Abdalathif noyé dans le vin, enyvré des éloges que le mérite qu'on avoit découvert à son Cuisinier, avoit rendu plus vifs & plus nombreux, ne tarda point à s'endormir. Un Jeune-homme qui avoit intérêt qu'il laissât bientôt Amine en état de disposer d'elle, osa bien l'éveiller pour lui représenter qu'un homme comme lui, chargé des plus grandes affaires, & nécessaire à l'Etat autant qu'il l'étoit, pouvoit quelquefois permettre aux plaisirs de le distraire, mais ne devoit jamais s'y abandonner. Il prouva si bien enfin à Abdalathif combien il étoit cher au Prince & au Peuple, qu'il le convainquit qu'il ne pouvoit différer de s'aller coucher, sans que l'Etat ne ris-

## CONTE MORAL. 67

risquât d'y perdre son plus ferme appui.

Il sortit, & tout le monde avec lui. Quelques regards que j'avois surpris entre Amine & le Jeune-homme qui venoit de haranguer si bien Abdalathif, me firent croire que je le reverrois bien-tôt. Elle se mit à sa toilette d'un air nonchalant, & débarraffée de cet attirail superbe, plus gênant encore pour les plaisirs, qu'il n'est satisfaisant pour l'amour-propre, elle ordonna qu'on la laissât seule.

La respectable Mère d'Amine, gagnée apparemment par le récit que le Jeune-homme lui avoit fait de ses souffrances (car je ne saurois croire qu'une ame si belle eût pu être sensible à l'intérêt,) l'introduisit discrètement dans l'appartement de sa fille, & ne se retira qu'après qu'il lui eut donné parole positive de ne faire à Amine aucune proposition qui pût allarmer la pudeur d'une fille aussi sage & aussi modeste.

En vérité, dit Amine au Jeune-

ne-homme quand ils furent seuls, il faut que je vous aime bien tendrement pour m'être déterminée à ce que je fais ! Car enfin, je trompe un honnête-homme, que je n'aime point à la vérité, mais à qui pourtant je devrois être fidèle. J'ai tort, je le sens bien ; mais l'amour est une terrible chose, & ce qu'il me fait faire aujourd'hui, est bien éloigné de mon caractère. Je vous en fais d'autant plus de gré, répondit le Jeune-homme en voulant l'embrasser. Oh ! pour cela, repliqua-t-elle en le repoussant, voilà ce que je ne veux pas vous permettre : de la confiance, du sentiment, du plaisir à vous voir, je vous en ai promis ; mais, si j'allois plus loin, je trahirois mon devoir. Mais, mon enfant, lui dit le Jeune-homme, deviens-tu folle ? Qu'est-ce donc que le jargon dont tu te sers ? Je te crois tout le sentiment du monde, assurément ; mais à quoi veux-tu qu'il nous serve ? Est-ce pour cela que je suis venu ici ?

Vous



## CONTE MORAL. 69

Vous vous êtes trompé, répondit-elle, si vous avez attendu de moi quelque autre chose. Quoique je n'aime point le Seigneur Abdalathif, j'ai fait vœu de lui être fidèle, & rien ne peut m'y faire manquer. Ah ! petite Reine, repartit le Jeune-homme en raillant, d'abord que tu as fait un vœu, je n'ai rien à dire, cela est respectable ; & pour la rareté du fait, je te permets d'y demeurer fidèle. Hé ! dis-moi, en as-tu beaucoup fait de pareils en ta vie ? Ne raillez pas, répondit Amine, je suis fort scrupuleuse. Oh ! tu ne m'étonnes point, repliqua-t-il, vous autres filles, tant soit peu publiques, vous vous piquez toutes de scrupules, & vous en avez en général beaucoup plus que les femmes vertueuses. Mais à propos de ton vœu, tu aurois tout aussi-bien fait de m'en instruire tantôt, & de ne me pas faire prendre la peine de venir passer la nuit ici. Cela est vrai, répondit-elle d'un air embarrassé ;  
mais

mais vous m'avez fait des propositions si brillantes, que d'abord elles m'ont éblouie, je l'avoue. Hé! lui demanda-t-il, la réflexion te les a donc gâtées? Tiens, poursuivit-il en tirant une bourse, voilà ce que je t'ai promis; je suis homme de parole; il y a là-dedans de quoi guérir tes scrupules, & te relever de tous les vœux que tu as pu faire. Conviens-en du moins. Que vous êtes badin! répondit-elle en se saisissant de la bourse; vous me connoissez bien peu! Je vous jure que sans l'inclination que je me sens pour vous.... Finissons cela, interrompit-il. Pour te prouver combien je suis noble, je te dispense des remerciemens, & même de cette prodigieuse inclination que tu as pour moi: aussi-bien dans le marché que nous avons fait ensemble, ne m'a-t-elle servi à rien. Je te paie même aussi cher que si j'étois en premier; & tu fais bien que cela n'est pas dans les règles. Il me sem-  
ble

## CONTRE MORAL 71

ble que si, répondit Amine; je fais une perfidie pour vous, &... Si je ne te payois, interrompit-il, qu'à raison de ce qu'elle te coûte, je te réponds que je t'aurois pour rien. Mais encore une fois, finissons; quoique tu aies de l'esprit autant qu'on en puisse avoir, la conversation m'ennuie.

Quelque impatience qu'il marquât, il ne put empêcher qu'Amine, qui étoit la prudence même, ne comptât l'argent qu'il venoit de lui donner. Ce n'étoit pas, disoit-elle, qu'elle se défiât de lui; mais il pouvoit lui-même s'être trompé. Enfin elle ne se rendit à ses desirs, que quand elle fut sûre qu'il n'avoit point commis d'erreur de calcul.

Lorsque le jour fut prêt à paroître, la Mère d'Amine revint, & dit au Jeune-homme qu'il étoit tems qu'il se retirât. Il n'étoit pas tout-à-fait de cet avis, quoiqu'Amine le priât de vouloir bien ménager sa réputation.

tion. Cette considération ne l'auroit sûrement pas ébranlé, & malgré ses prières il seroit resté, si Amine ne lui eût promis de lui accorder à l'avenir autant de nuits qu'elle pourroit en dérober à Abdalathif.

Outre Abdalathif, Massoud & ce Jeune-homme, à qui quelquefois elle tenoit parole, Amine, qui avoit reconnu l'utilité des conseils que sa Mère lui avoit donnés, recevoit indifféremment tous ceux qui la trouvoient assez belle pour la désirer, pourvu cependant qu'ils fussent assez riches pour lui faire agréer leurs soupirs. Bonzes, Bramines, Imans, Militaires, Cadis, hommes de toutes nations, de tout genre, de tout âge, rien n'étoit rebuté. Il est vrai que, comme elle avoit des principes & des scrupules, il en coûtoit plus aux étrangers, à ceux sur-tout qu'elle regardoit comme des Infidèles, qu'à ses compatriotes, & à ceux qui suivoient la même loi qu'elle. Ce  
n'é-

n'étoit qu'à prix d'argent qu'ils pouvoient vaincre les répugnances , & après qu'elle s'étoit donnée , triompher de ses remords. Elle s'étoit même fait là-dessus des arrangemens singuliers. Il y avoit des cultes qu'elle avoit plus en horreur que les autres, & je me souviendrai toujours qu'il en coûta plus à un Guebre pour obtenir d'elle des complaisances, qu'il n'en avoit coûté en pareil cas à dix Mahométans.

Soit qu'Abdalathif fût trop persuadé de son mérite, pour croire qu'Amine pût être infidèle, soit qu'aussi ridiculement il comptât sur les sermens qu'elle lui avoit faits de n'être jamais qu'à lui, il fut long-tems avec elle dans la plus parfaite sécurité; & sans un événement imprévu, quoiqu'il ne fût pas sans exemple, il est apparent qu'il y auroit toujours été plongé.

J'entends bien, dit alors le Sultan, quelqu'un lui dit qu'elle étoit infidèle. Non, Sire, ré-

répondit Amanzei. Ah ! oui, reprit le Sultan, je vois à présent que c'étoit toute autre chose, cela se devine; lui-même, il la surprit. Point du tout, Sire, repartit Amanzei, il auroit été trop heureux d'en être quitte à si bon marché. Je ne fais donc plus ce que c'étoit, dit Schah-Baham; au fonds ce ne sont pas mes affaires, & je n'ai pas besoin de me tourner la tête pour deviner quelque chose qui ne m'intéresse pas.

---

## CH A P I T R E VI.

*Pas plus extraordinaire qu'amusant*

**L**E moment fatal où toutes les grandeurs, les diamans, les richesses qu'Amine possédoit, alloient s'évanouir pour elle, étoit venu. Du moins pour se consoler de leur perte, lui restoit-il le souvenir d'un beau songe;

ge ; & Abdalathif , supposé qu'il eût rêvé , ne l'avoit pas fait aussi agréablement qu'elle.

Depuis quelques jours , & j'avois remarqué qu'Amine étoit plus triste qu'à l'ordinaire , sa maison la nuit étoit fermée , & le jour elle ne voyoit qu'Abdalathif. On lui avoit écrit beaucoup de lettres , & toutes l'avoient chagrinée. Je me perdois en réflexions pour deviner ce qu'elle pouvoit avoir ; & ne pouvant le pénétrer , je fus assez imbécille pour croire que les remords dont elle étoit agitée , causoient seuls le chagrin qu'elle paroissoit avoir.

Quoique la connoissance que j'avois de son caractère , dût m'interdire cette idée , la difficulté de pénétrer la cause de son inquiétude , me la fit former. Je ne fus pas long-tems à voir que je m'étois trompé sur tout ce que j'avois imaginé.

Amine , l'air embarrassé , pensif , sombre , étoit un matin à sa toilette. Abdalathif entra

*1. Partie.* H Elle

76 E E S O P H A ,

Elle rougit à sa vue ; elle n'étoit pas accoutumée à le voir le matin, & cette visite inopinée lui déplut. Confuse & timide, à peine osa-t-elle lever les yeux sur lui. A la mine refrignée d'Abdalathif, aux regards terribles que de tems en tems il lançoit sur elle, il n'étoit pas difficile de juger qu'il étoit tourmenté d'une idée fâcheuse à laquelle, vraisemblablement, elle avoit donné lieu. Amine, sans doute, savoit ce que c'étoit ; car elle n'osa jamais le lui demander. Il garda quelque tems le silence. Vous êtes jolie ! lui dit-il enfin avec une fureur ironique, vous êtes jolie ! Oui, très-fidèle ! Oh ! parbleu, ma Reine, parbleu, on saura vous apprendre à être sage, & vous mettre en lieu où vous serez forcée de l'être, du moins quelque tems.

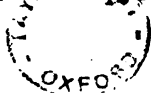
Quel est donc ce discours, Monsieur ? lui répondit Amine d'un air de hauteur ; est-ce à une personne comme moi qu'il peut



peut jamais s'adresser? Mesurez un peu vos paroles, je vous prie.

L'insolence d'Amine, dans la situation présente, parut si singulière à Abdalathif, que d'abord elle le confondit; mais enfin la fureur prenant le dessus, il l'accabla de toutes les injures & de tout le mépris qu'il croyoit lui devoir. Amine voulut alors entrer en justification; mais Abdalathif, qui sans doute avoit des témoins convaincans de ce dont il l'accusoit, lui ordonna brusquement de se taire.

Amine convint en ce moment qu'Abdalathif avoit raison de se plaindre; mais il lui paroissoit si peu possible que ce fût d'elle, qu'elle n'en revenoit pas. Elle crut même devoir, à son tour, l'accabler de reproches sur ses infidélités, lui faire même des remontrances sur les mauvais choix qu'il faisoit; toutes choses qu'elle ne lui disoit, ajouta-t-elle, que par l'extrême intérêt



qu'elle osoit prendre à ce qui le regardoit.

Une impudence si soutenue impatienta enfin Abdalathif au point qu'il pensa s'échaper tout-à-fait. Amine, voyant qu'il n'étoit la dupe, ni de sa hauteur, ni de ses reproches, & craignant à la fureur où elle le voyoit, que cette scène ne finît pour elle de la façon la plus tragique, crut enfin qu'elle devoit prendre le parti des larmes & de la soumission. Ce fut en vain, rien ne calma Abdalathif. Je ne vous dirai pas ce qu'il avoit; mais jamais je n'ai vu d'homme si fâché. De moment en moment il entroit dans des accès de fureur, pendant lesquels il auroit sans doute tout brisé dans la maison, si tout ce qui y étoit, ne lui eût pas appartenu. Cette sage considération le retenoit sur un fracas indécent qui l'auroit peut-être soulagé, & la violence qu'il se faisoit pour se retenir sur cela, augmentoit sa

co-

colère contre Amine. Ce dont il étoit le plus outré, c'étoit qu'on eût osé manquer d'une façon si cruelle à ce qu'on devoit à un homme comme lui. Cela seul lui paroissoit inconcevable.

Après avoir dit toutes les impertinences que sa fureur & sa fatuité lui dictoient tour à tour, il s'empara généralement de tout ce qu'il avoit donné à Amine. Elle s'étoit attendue à être quittée; & elle s'en consolait, en jettant de tems en tems les yeux sur les diamans & les autres choses qu'elle croyoit qui lui resteroient. Mais, quand elle vit l'impitoyable Abdalathif se mettre en devoir de tout reprendre, elle poussa les cris les plus perçans & les plus douloureux. Sa Mère alors entra, se jeta mille fois aux pieds d'Abbalathif, & crut l'appaiser beaucoup en lui avouant que c'étoit un maudit Bonze qui étoit cause de tout ce qui arrivoit.

Loin que ce qu'on disoit du Bonze, parût attendrir Abdala-

thif, il sembla le déterminer à user de toute la rigueur possible. Hélas ! ajoutoit tristement la Mère d'Amine, nous sommes bien punies de nous être fiées à un Infidèle ! Ma fille sait ce que j'en pensois , & que je lui ai toujours dit que cela ne pouvoit que lui porter malheur.

Pendant ces lamentations , Abdalathif ayant à la main un état de tout ce qu'il avoit donné à Amine, se faisoit tout restituer par ordre. Lorsque cela fut fait : A l'égard de l'argent que je vous ai donné, dit-il à Amine d'un air grave ; je vous le laisse ; il n'a pas tenu à moi , petite Reine, que vous n'ayiez été plus heureuse. Cette mortification-ci vous rendra sans doute plus prudente ; je le désire sincèrement. Allez, ajouta-t-il, je n'ai plus besoin de vous ici. Rendez graces au Ciel de ce que je ne porte pas plus loin ma colère.

En achevant ces paroles, il ordonna à ses Esclaves de les faire

re

## CONTE MORAL. 81

re sortir, n'étant pas plus ému des injures atroces qu'alors elles vomissoient contre lui, qu'il ne l'avoit été des larmes qu'il leur avoit vu répandre.

La curiosité de voir l'usage qu'Amine feroit de son humiliation, me fit résoudre, malgré le dégoût que ses mœurs me causoient, à la suivre dans ce réduit obscur d'où Abdalathif l'avoit tirée, & où elle retourna cacher sa honte & la douleur de n'avoir pas su le ruiner.

Ce fut dans ce triste lieu que je fus témoin de ses regrets & des imprécations de sa vertueuse Mère. Les débris de leur fortune, qui étoient encore considérables, les consolèrent enfin de ce qu'elles avoient perdu.

Hé bien! ma fille, disoit un jour la Mère d'Amine, est-ce donc un si grand malheur que ce qui vous est arrivé? Je conviens que ce monstre que vous aviez, étoit la libéralité même; mais est-il donc le seul à qui vous puissiez plaire? D'ailleurs, quand

quand vous n'en retrouveriez pas un aussi riche, croiriez-vous pour cela être malheureuse? Non, ma fille, où l'espèce manque, il faut se dédommager par le nombre. Si quatre ne fussent pas pour le remplacer, prenez-en dix, plus même s'il le faut. Vous me direz peut-être que cela est sujet à des accidens, cela est vrai; mais, quand on ne se met au-dessus de rien, que l'on craint tout, on reste dans l'infortune & dans l'obscurité.

Quelque envie qu'Amine eût de mettre à profit ces sages conseils, l'abandonnement où elle étoit, ne lui permit pas de s'en servir aussi-tôt qu'elle l'auroit voulu. Son aventure avec Abdalathif lui avoit si bien donné dans Agra la réputation d'une personne peu sûre dans le commerce, que, hors le fidèle Masfoud, de qui la tendresse étoit à l'épreuve de tout, je ne vis chez elle, pendant long-tems, que quelques-unes de ses compagnes qui venoient la voir, plus  
tôt

tôt sans doute pour jouir de son malheur, que pour l'en consoler.

Le tems qui efface tout, effaça enfin la mauvaise opinion qu'on avoit d'Amine. On la crut changée; on imagina que les réflexions qu'on lui avoit laissé le tems de faire, l'auroient guérie de la fureur d'être infidèle. Les Amans revinrent. Un Seigneur Persan qui arriva dans ce tems à Agra, & qui n'en savoit que médiocrement les anecdotes, vit Amine, la trouva jolie, & s'en entêta d'autant plus, qu'un de ces hommes obligeans qui ne s'occupent que du noble soin de procurer des plaisirs aux autres, l'assura que, s'il avoit le bonheur de plaire à Amine, il devroit lui en savoir d'autant plus de gré, que ce seroit la première foiblesse qu'elle auroit à se reprocher.

Tout autre auroit cru la chose impossible; le Persan ne la trouva qu'extraordinaire. Cette nouveauté le piqua; & à l'aide de l'irréprochable témoin de la vertu d'Amine, il acheta, au

plus haut prix, des faveurs qui, dans Agra, commençoient à être taxées au plus bas, & n'étoient pourtant pas encore aussi méprisées qu'elles auroient dû l'être.

Cette triste maison qu'Amine habitoit, fut encore une fois quittée pour un Palais superbe où brilloit tout le faste des Indes. Je ne fais si Amine usa sagement de sa nouvelle fortune; mon Ame rebutée d'étudier la sienne, alla chercher des objets plus dignes de s'occuper, dans le fonds peut-être aussi méprisables, mais qui plus ornés, la révoltoient moins, & l'amusoient davantage.

Je m'envolai dans une maison, qu'à sa magnificence & au goût qui y régnoit de toutes parts, je reconnus pour une de celles où je me plaisois à demeurer, où l'on trouve toujours le plaisir & la galanterie, & où le vice même, déguisé sous l'apparence de l'amour, embelli de toute la délicatesse & de toute l'élégance possibles, ne s'offre jamais  
aux



## CONTE MORAL. 85

aux yeux que sous les formes les plus séduisantes.

La Maitresse de ce Palais étoit charmante, & à la tendresse qu'elle avoit dans les yeux, autant qu'à sa beauté, je jugeai que mon Ame y trouveroit des amusemens. Je restai quelque tems dans son Sopha, sans qu'elle daignât seulement s'y asseoir. Cependant elle aimoit, elle étoit aimée. Pour suivie par son Amant, persécutée par elle-même, il n'y avoit pas d'apparence que je lui fusse toujours aussi indifférent qu'elle sembloit se le promettre. Quand j'entrai chez elle, il avoit déjà obtenu la permission de lui parler de son amour; mais, quoiqu'il fût aimable & pressant, que même il eût déjà persuadé, il étoit encore bien loin de vaincre.

Phénime (c'est ainsi qu'elle s'appelloit) renonçoit avec peine à sa vertu; & Zulma trop respectueux pour être entreprenant, attendoit du tems & de ses soins, qu'elle prît pour lui au-

dité. D'ailleurs, plus il ménageoit les scrupules de Phénime, plus il s'affuroit la victoire. Un moment donné par le caprice, s'il n'est pas saisi, ne revient peut-être jamais; mais, quand c'est l'amour qui le donne, il semble que moins on le saisit, plus il s'empresse à le rendre. J'ai cependant oui dire, repliqua Schah-Baham, que les femmes n'aiment point qu'on ne les devine pas. Cela peut être quelquefois, répondit Amanzei; mais Phénime pensoit différemment, & n'aimoit jamais tant Zulma, que quand il avoit été plus respectueux qu'elle-même ne l'avoit désiré. Et, demanda encore le Sultan, lui arrivoit-il souvent de s'y méprendre?

Oui, Sire, répondit Amanzei, & quelquefois si grossièrement qu'il en étoit ridicule. Un jour, par exemple, il entra chez Phénime; il y avoit plus d'une heure que livrée à sa tendresse, elle ne s'occupoit que de lui. Elle avoit commencé par le désirer

vi-

## CONTE MORAL. 89

vivement, & son imagination s'échauffant par degrés, elle s'abandonna voluptueusement à son desordre. Il étoit au plus haut point, lorsque Zulma se présenta à ses yeux. Son trouble augmenta, elle acheva de rougir en le voyant. Ah! s'il eût deviné ce qui faisoit alors rougir Phénime! S'il eût osé même la presser! mais il se croyoit fort mal avec elle de quelques libertés fort innocentes que la veille il avoit voulu prendre, & il employa à lui en demander pardon, le tems où elle ne se feroit offensée de rien.

Ah! le Butord, s'écria le Sultan, il n'est pas croyable qu'on soit si bête! Il ne faut cependant pas que cela vous étonne, Sire; repartit Amanzei; tout le tems que j'ai été Sopha, j'ai vu manquer plus de momens que je n'en ai vu saisir. Les femmes, accoutumées à nous cachér sans cesse ce qu'elles pensent, mettent surtout leur attention à nous dissimuler les mouvemens qui les

portent à la tendresse ; & telle a peut-être à se vanter de n'avoir jamais succombé, qui doit moins cet avantage à sa vertu , qu'à l'opinion qu'elle en a su donner.

Je me rappelle qu'étant chez une femme célèbre par sa rare vertu , j'y fus assez long-tems sans rien voir qui démentît l'idée qu'on avoit d'elle dans le monde. Il est vrai qu'elle n'étoit pas jolie , & qu'il faut convenir qu'il n'y a point de femmes à qui il soit plus aisé d'être vertueuses , qu'à celles qui manquent d'agrémens. Celle-ci joignoit à sa laideur un caractère d'esprit, dur & sévère, qui effrayoit pour le moins autant que sa figure. Quoique personne ne se fût hasardé à essayer de la rendre sensible, on n'en croyoit pas moins qu'il étoit impossible qu'elle le devînt. Par je ne sais quel hazard, un homme plus hardi, ou plus capricieux que les autres, ou qui ne croyoit pas à la vertu des femmes, un jour se trouvant seul auprès d'elle, osa lui dire  
qu'il

qu'il la trouvoit aimable. Quoiqu'il le lui dît assez froidement pour ne devoir pas en être cru, un discours si nouveau pour elle lui fit impression. Elle répondit modestement, mais avec trouble, qu'elle n'étoit point faite pour inspirer de pareils sentimens. Il lui baïsa la main; elle en tressaillit. Son air embarrassé, sa rougeur, le feu qui tout d'un coup anima ses yeux, furent de surs garans du desordre qui s'élevoit dans son ame. Il lui répéta, en la ferrant dans ses bras avec transport, qu'elle faisoit sur lui l'impression la plus vive. Je ne fais (pendant qu'elle continuoit à s'en étonner) comment il fit pour lui prouver qu'il disoit vrai; mais cette modestie dont elle s'étoit armée, commença à céder à l'évidence. De quelque nature que fût la preuve qu'il lui offroit, en la convaincant, elle acheva de la subjuguier. Soit que des objets si nouveaux pour elle lui imposassent, soit qu'en ce moment

elle se sentit fatiguée du poids de sa vertu, à peine se souvint-elle que la bienfaisance demandoit au moins qu'elle combattît, & elle se rendit plus promptement que les femmes même accoutumées à résister le moins. Cet exemple, & quelques autres du même genre, m'ont fait croire qu'il y a bien peu de femmes vertueuses qu'on ne puisse attaquer sans succès, & qu'il n'y en a point de plus faciles à vaincre, que celles qui ont le moins d'habitude de l'amour. Mais je reviens aux deux Amans dont je faisois l'histoire à Votre Majesté.

## CHAPITRE VII.

*Où l'on trouvera beaucoup à reprendre.*

UN soir, en quittant Phénime, Zulma lui demanda quand il pourroit la revoir. Quoiqu'el-

qu'elle craignît beaucoup sa présence, elle ne savoit pas s'en passer ; ainsi, après avoir rêvé quelque tems, elle lui répondit qu'il pourroit la voir le lendemain.

Phénime, qui sentoît bien tout le danger qu'il y avoit pour elle à être seule avec lui, avoit pensé à avoir du monde, & pourtant fit dire, le jour du rendez-vous, qu'elle n'y étoit pour personne que pour Zulma. Il lui sembloit que quand il trouvoit quelqu'un chez elle, moins il avoit la liberté de lui parler de son amour, plus par mille choses qu'il imaginoit, il tâchoit de lui faire comprendre qu'il en étoit perpétuellement occupé ; & l'on est si clairvoyant dans le monde ! Elle entendoit si bien Zulma ! La méchanceté des spectateurs ne pouvoit-elle pas leur donner cette pénétration qu'elle ne devoit qu'à l'amour ? Zulma étoit moins dangereux pour elle, quand ils étoient seuls, puisqu'alors il savoit être respectueux,

tueux, & que devant des témoins il n'étoit pas assez prudent ; donc il ne falloit jamais le voir en compagnie, que le moins qu'il seroit possible.

D'ailleurs, il étoit si triste quand il ne pouvoit pas lui parler ! N'y avoit-il pas trop d'inhumanité à le priver d'un plaisir que jusques alors elle avoit trouvé si peu de risque à lui accorder ?

Toutes ces raisons avoient déterminé Phénime, ou du moins elle le croyoit, & elle fondoit toujours, soit sur des choses qui lui paroissent aussi sensées, ce que l'amour seul lui faisoit faire en faveur de Zulma.

Ce jour même elle avoit été extrêmement tentée de faire son bonheur. Elle s'étoit dit tout ce que peut se dire une femme qui veut se vaincre elle-même, sur ce qu'elle oppose à son amour : elle s'étoit exagéré la constance & les soins de Zulma ; ce désir toujours si pressant qu'il avoit de lui plaire : elle se sou-

ve-



venoit même avec plaisir qu'il avoit toujours mieux aimé être trompé , qu'infidèle. Zulma , d'ailleurs , étoit jeune , spirituel , bien fait , toutes choses sur lesquelles elle ne croyoit pas appuyer , mais qui n'en étoient pas moins celles qui l'avoient le plus touchée.

Qui diable l'arrêtoit donc ? demanda le Sultan ; cette femme-là m'excede. Huit ans de vertu , répondit Amanzei , huit ans dont une seule foiblesse alloit lui enlever tout le mérite ! En effet , s'écria le Sultan , voilà ce qui s'appelle une perte !

Elle est pour une femme qui pense , plus considérable que Votre Majesté ne le croit , répondit Amanzei. La vertu est toujours accompagnée d'une paix profonde ; elle n'amuse pas , mais elle satisfait. Une femme assez heureuse pour la posséder , toujours contente d'elle-même , peut ne se regarder jamais qu'avec complaisance. L'estime qu'elle a pour elle , est toujours justi-

justifiée par celle des autres, & les plaisirs qu'elle sacrifie, ne valent pas ceux que le sacrifice lui procure.

Dites-moi un peu, dit le Sultan, croyez-vous, si j'avois été femme, que j'eusse été vertueuse? En vérité, Sire, répondit Amanzei, stupefait de la question, je n'en fais rien. Pourquoi n'en savez-vous rien? demanda le Sultan. Mais est-il croyable que l'on fasse de pareilles questions! dit la Sultane. Ce n'est pas vous que j'interroge, repliqua-t-il. Je veux seulement qu'Amanzei me dise si j'aurois été vertueuse. Sire, je crois qu'oui, repartit Amanzei. Hé bien, mon cher, vous vous trompez, reprit Schah-Baham; j'aurois été tout le contraire. Ce que j'en dis, au reste, ajouta-t-il en s'adressant à la Sultane, ce n'est pas pour vous dégoûter d'être vertueuse, vous; ce que je pense là-dessus, n'est que pour moi, & peut-être bien que, si j'étois femme, je changerois d'avis:

d'avis : sur ces fortes de choses chacun pense comme il veut, & je ne contrains personne. Votre Maître s'embarrasse, dit en fouriant la Sultane à Amanzei, & je vous réponds qu'il vous fera fort obligé, si vous poursuivrez votre conte. Ce que j'entends, n'est pas mauvais, replica le Sultan ; ne diroit-on pas que c'est moi qui interromps ?

Zulma entra, reprit Amanzei ; & Phénime, quoiqu'il vînt plutôt qu'elle ne l'attendoit, ne laissa pas de lui dire qu'il venoit bien tard.

Que je suis heureux, Phénime, lui dit-il tendrement, que vous me trouviez coupable ! Phénime ne s'apperçut que dans cet instant, de la force de ce qu'elle venoit de lui dire. Elle voulut s'excuser, & ne fut que répondre. Zulma sourit de l'embarras où il la voyoit, & elle rougit de l'avoir vu sourire. Il se jetta à ses genoux, & lui baisa la main avec une ardeur extrême. Elle fit un mouvement pour

pour la retirer ; mais , comme il ne faisoit pas d'efforts pour la retenir, elle la lui rendit.

Zulma cependant lui disoit les choses les plus tendres. Elle ne lui répondoit pas ; mais elle l'écoutoit avec une attention & une avidité qu'elle se feroit furement reprochées si elle avoit pu démêler ses mouvemens. Sa gorge étoit un peu découverte ; elle s'apperçut qu'il y portoit ses yeux, & voulut rapprocher sa robe. Ah cruelle ! lui dit Zulma.

Cette exclamation suffit pour arrêter la main de Phénime. Pour laisser jouir Zulma de la légère faveur qu'elle lui accordoit, sans qu'il pût rien en conclure contre elle, elle feignit d'avoir quelque chose à raccommoder à sa coëffure. Les yeux de Zulma ne purent, sans s'enflammer, s'attacher long-tems sur l'objet que Phénime lui avoit abandonné. Elle se livra d'abord au plaisir d'être admirée de ce qu'elle aimoit ; ses yeux se

se troublèrent, elle regarda Zulma languissamment, & parut plongée dans la plus tendre rêverie.

Allons, Zulma, dit alors le Sultan; mais il ne voyoit pas cela, lui! Ah la cruelle bête!

Phénime, malgré le desordre qui s'emparoit d'elle, poursuivit Amanzei, s'aperçut de celui de son Amant; & craignant également l'émotion de Zulma & la sienne, elle se leva brusquement. Il fit quelques efforts pour la retenir; & n'ayant plus la force de lui parler, il tâcha, en arrosant sa main des pleurs qu'il répandoit, de lui faire comprendre combien il étoit touché de la cruelle résolution qu'elle prenoit. Tant de respect achevoit d'émouvoir Phénime; mais l'amour ne l'ayant pas encore absolument vaincue, elle triompha, & de ses propres desirs, & de ceux de son Amant, plus dangereux pour elle, peut-être, que les siens mêmes.

Aussi-tôt qu'elle se fut débar-

*L. Partie.*

*K.*

*raf.*

100. **L E S O P H A ,**

raffée des bras de Zulma, elle lui fit signe de se relever ; il obéit. Ils se regardèrent quelque tems en gardant le silence. Phénime enfin lui dit qu'elle vouloit jouer. Quelque déplacée que cette envie parût à Zulma, il ne savoit pas résister aux volontés de Phénime, & il prépara tout lui-même avec autant de vivacité, que si c'eût été lui qui eût désiré le jeu. Cette nouvelle preuve de sa soumission toucha extrêmement Phénime, & je la vis prête à lui demander pardon d'une fantaisie qu'alors elle trouvoit ridicule.

Le repentir de Phénime ne dura pas autant qu'il l'auroit fallu pour le bonheur de Zulma, & plus elle se sentit émue, plus elle crut devoir lui cacher son trouble. Elle se mit donc au jeu ; mais il lui inspira un ennui qui lui fit bien-tôt connoître que ce qu'elle avoit imaginé contre Zulma, étoit pour elle d'une bien foible ressource. Elle ne voulut pourtant pas croire d'a-

bord

## CONTE MORAL

bord que les dispositions où elle étoit pour lui, causassent cette langueur dans laquelle elle se sentoît ; & l'attribuant uniquement au jeu qu'elle avoit choisi, elle pressa son Amant d'en prendre un autre. Il obéit en soupirant, & elle n'en fut pas moins tourmentée. Ce desordre qu'elle croyoit calmer, ces tendres idées dont elle cherchoit à se distraire, sembloient, par la violence qu'elle se faisoit, s'accroître & prendre plus d'empire sur son ame. Abimée dans sa rêverie, elle croyoit regarder son jeu, & ne s'occupoit que de Zulma.

L'air pénétré qu'elle lui voyoit, les profonds soupirs qu'il pouffoit, ses larmes qu'elle voyoit près de couler, & que son respect pour elle sembloit seul retenir encore, achevèrent d'attendrir Phénime. Toute entière aux tendres mouvemens qu'il lui inspiroit, elle s'attacha uniquement à le regarder ; soit qu'enfin elle fût confuse de l'é-

102 L E S O P H A ,

tat où elle se trouvoit, soit qu'elle ne pût soutenir les regards de Zulma, elle appuya sa tête sur sa main. Zulma ne la vit pas plutôt dans cette attitude, qu'il alla se jeter à ses pieds; ou Phénime trop occupée, ne le vit pas, ou elle ne voulut pas l'en empêcher. Il profita de ce moment de foiblesse, pour lui baiser la main qu'elle avoit libre, & il la baisa avec plus de transports qu'un Amant ordinaire n'en éprouve, en jouissant de tout ce qui peut le rendre heureux.

Comblé d'une faveur que dans les termes mêmes où ils en étoient ensemble, il n'osoit pas encore espérer, il voulut chercher dans les yeux de Phénime, quel devoit être son destin. Elle avoit toujours la tête appuyée sur sa main. Il s'en empara doucement; & Phénime, en se découvrant le visage, le laissa voir couvert de ses larmes. Ce spectacle émut Zulma au point d'en verser lui-même. Ah Phénime! s'é-



s'écria-t-il en poussant un profond soupir. Ah Zulma ! répondit-elle tendrement. En achevant ces paroles , ils se regardèrent , mais avec cette tendresse ce feu , cette volupté , cet égarment que l'amour seul , & l'amour le plus vrai , peut faire sentir.

Zulma enfin , d'une voix entrecoupée par les soupirs , reprit la parole : Phénime , dit-elle avec transport , ah ! s'il est vrai qu'enfin mon amour vous touche , & que vous craigniez encore de me le dire , laissez du moins à ces yeux charmans , ces yeux que j'adore , la liberté de s'expliquer en ma faveur. Non , Zulma , répondit-elle , j vous aime , & je ne me pardonnerois pas de vous retrancher rien d'un triomphe que vous avez si bien mérité. Je vous aime , Zulma , ma bouche , mon cœur , mes yeux , tout doit vous le dire , & tout vous le dit Zulma ! mon cher Zulma ! je suis heureuse que depuis que

peux vous apprendre tout ce que je sens pour vous. A des paroles si douces & si peu attendues, Zulma pensa mourir de sa joie. Dans quelque égarement qu'elle le plongeât, il n'oublia pas que Phénime pouvoit le rendre encore plus heureux. Quoiqu'il n'ignorât pas que l'aveu qu'elle lui faisoit, l'autorisoit à mille choses qu'à peine, jusques à ce moment, il avoit osé imaginer, le respect qu'il avoit pour elle, l'emportant sur ses desirs, il voulut attendre qu'elle achevât de décider de son sort.

Phénime connoissoit trop Zulma pour se méprendre au motif qui suspendoit ses empressements. Elle le regarda encore avec une extrême tendresse ; & cédant enfin aux doux mouvemens dont elle étoit agitée, elle se précipita sur lui avec une ardeur que les termes les plus forts & l'imagination la plus ardente ne pourroient jamais bien peindre.

Que de vérité ! que de sentiment.

ment dans leurs transports ! Non, jamais spectacle plus attendrissant ne s'étoit offert à mes yeux. Tous deux enivrés sembloient avoir perdu tout usage de leurs sens. Ce n'étoit point ces mouvemens momentanés que donne le désir ; c'étoit ce vrai délire, cette douce fureur de l'amour, toujours cherchés, & si rarement sentis. O Dieux ! Dieux ! disoit de tems en tems Zulma sans pouvoir en dire davantage. Phénime, de son côté, abandonnée à tout son trouble, serroit tendrement Zulma dans ses bras, s'en arrachoit pour le regarder, s'y rejettoit, le regardoit encore. Zulma ! lui disoit-elle avec transport, ah Zulma ! que j'ai connu tard le bonheur.

Ces paroles étoient suivies de ce silence délicieux auquel l'ame se plait à se livrer, lorsque les expressions manquent au sentiment qui la pénètre.

Zulma, cependant, avoit bien des choses encore à désirer ; & Phénime, à qui son ardeur les ren-

rendoit en ce moment presque aussi nécessaires qu'à lui-même, loin de vouloir rien opposer à ses desirs, s'y livra aveuglement. Il sembloit même qu'il fit encore plus pour elle, qu'elle ne faisoit pour lui. Plus elle s'étoit défendue contre son amour, plus elle croyoit devoir lui prouver combien sa résistance lui avoit coûté, & lui faire une sorte de satisfaction sur les tourmens qu'elle lui avoit fait éprouver si long-tems. Elle auroit rougi de s'armer de cette fausse décence qui si souvent gêne & corrompt les plaisirs, & qui, paroissant mettre sans cesse le repentir à côté de l'amour, laisse au milieu du bonheur même, un bonheur encore plus doux à désirer. La tendre, la sincère Phénime se seroit crue coupable envers Zulma, si elle lui avoit dérobé quelque chose de l'ardeur extrême qu'il lui inspireroit. Elle voloit avec empressement au-devant de ses caresses; & comme, quelques mo-

mens.

mens auparavant, elle s'estimoit de lui résister, elle mettoit alors toute sa gloire à le bien convaincre de sa tendresse.

Dans un de ces intervalles que, tous courts qu'ils étoient, ils remplissoient par mille tendres transports : Phénime, lui dit Zulma de l'air le plus passionné, vous mettez trop de vérité dans tous vos mouvemens, pour que je n'aie pas dû croire quelquefois que vous m'aimiez ; pourquoi avez-vous retardé si long-tems cet aveu ?

Mon cœur s'est déterminé promptement pour vous, répondit Phénime ; mais ma raison s'est long-tems opposée à mes sentimens. Plus je me sentoie capable de la passion la plus sincère, plus je craignois de m'engager. Sans avoir aimé, je sentoie que j'exigerois plus de tendresse que je ne pourrois en inspirer. Vous seul m'avez fait connoître qu'il y a encore des hommes capables d'aimer : vous m'aviez touchée ; mais vous ne m'aviez pas vain-

cue. Vous l'avouerez-je, Zulma? Cette vertu que je vous sacrifie aujourd'hui avec tant de plaisir, a long-tems combattu contre vous. Je n'imaginois pas sans desespoir, qu'une seule foiblesse alloit me ravir, & la douce certitude que j'étois estimable, & le bonheur d'être estimée. Ah Zulma! ajouta-t-elle en le serrant dans ses bras, que tu me rends odieux tous les momens que je n'ai point passés à te prouver ma tendresse! Qui, moi! Zulma, j'ai pu te résister! je t'ai fait répandre des larmes, & ce n'a pas toujours été celles que tu répands aujourd'hui! Pardonne-le-moi, j'étois plus malheureuse que toi-même! Oui, Zulma! je me reprocherai toujours d'avoir pu croire qu'être à toi, ne dût pas remplir tous mes vœux, & me tenir lieu de tout. Tu m'aimois? & je pouvois songer à l'estime des autres? Ah! puis-je encore mériter la tienne!

Votre Majesté devine sans doute, continua Amanzei, quelle fut

fut la suite d'une pareille conversation. Quelque plaisir qu'elle m'ait donné, il me seroit impossible de me rappeler les discours de deux Amans qui, enivrés d'eux-mêmes, s'interrogeoient & ne se donnoient jamais le tems de se répondre, & dont les idées, n'ayant alors entre elles aucune liaison, ne peignoient que le desordre de leur ame, & ne devoient pas avoir pour un tiers le même charme que pour eux. J'étois surpris, & de la vivacité de leur passion, & des ressources qu'ils y trouvoient. Ils ne se séparèrent que fort tard; & Zulma fut à peine sorti, que Phénime, qui lui avoit consacré tous ses momens, se mit à lui écrire. Zulma revint le lendemain de fort bonne heure, toujours plus amoureux, toujours plus tendrement aimé, jouir aux genoux, ou dans les bras de Phénime, des plus délicieux momens. Malgré le panchant qui me portoit à changer souvent de demeure, je ne pus résister au

110 L E S O P H A ,  
désir de savoir si Zulma & Phénime s'aimeroient long-tems, & cette curiosité m'arrêta chez elle près d'un an ; mais voyant enfin que leur amour, loin de diminuer, sembloit tous les jours prendre de nouvelles forces, & qu'ils avoient même joint à toutes les délicatesses, à toute la vivacité de la passion la plus ardente, la confiance & l'égalité de l'amitié la plus tendre, j'allai chercher ailleurs ma délivrance, ou de nouveaux plaisirs.

---

## CHAPITRE VIII.

**E**N sortant de chez Phénime, j'entrai dans une maison où, ne voyant que de ces choses qui, à force d'être ordinaires, ne valent la peine d'être, ni regardées, ni racontées, je ne demeurerai pas long-tems. Je fus encore quelques jours sans trouver dans les différens endroits où mon inquiétude & ma curiosité  
me



## CONTRE MORAL. III

me conduisirent, rien qui m'amufât, ou qui dût me paroître nouveau. Ici, l'on se rendoit par vanité; là, le caprice, l'intérêt, l'habitude, même l'indolence, étoient les seuls motifs des foiblesses dont on me faisoit le témoin. Je rencontrois assez souvent ce mouvement vif & passager que l'on honore du nom de goût; mais je ne retrouvois nulle part cet amour, cette délicatesse, cette tendre volupté qui chez Phénimé avoient fait si long-tems mon admiration & mes plaisirs.

Las de la vie errante que je menois, convaincu que le sentiment dont on veut sans cesse paroître rempli, est cependant ce que l'on éprouve le moins, je commençai à m'ennuyer de ma destinée, & à désirer vivement de trouver cette occasion qui devoit terminer le supplice auquel j'étois condamné.

Quelles mœurs! m'écriois-je quelquefois. Non, Brama qui les connoit, m'a flatté d'une es-

pérance vaine ; il n'a pas cru qu'avec ce goût effréné des plaisirs qui règne dans Agra, & ce mépris de principes qui y est si généralement répandu, je pusse jamais trouver deux personnes, telles qu'il les demande pour m'appeller à une autre vie.

Tout entier à ces chagrinantes réflexions, je me transportai dans une maison où tout avoit l'air paisible. Une fille, âgée de près de quarante ans, y logeoit seule. Quoiqu'elle fût encore assez bien pour pouvoir sans ridicule se livrer à l'amour, elle étoit sage, fuyoit les plaisirs bruyans, voyoit peu de monde, & sembloit même avoir moins cherché à se faire une société agréable, qu'à vivre avec des gens qui, soit par leur âge, soit par la nature de leurs emplois, pussent la mettre à l'abri de tout soupçon. Aussi y avoit-il dans Agra peu de maisons plus tristes que la sienne.

Entre les hommes qui alloient chez elle, celui qu'elle paroissoit

## CONTE MORAL 113.

soit voir avec le plus de plaisir, & qui aussi la quittoit le moins, étoit un homme déjà d'un certain âge, grave, froid, réservé, plus encore par tempérament, que par état, quoiqu'il fût Chef d'un Collège de Bramines. Il étoit dur, haïssoit les plaisirs; & ne croyoit pas qu'il y en eût aucun dont l'ame du vrai sage pût n'être pas avilie. A cette mauvaise humeur, à cet extérieur sombre, je le pris d'abord pour une de ces personnes, plus farouches que vertueuses, inexorables pour les autres, indulgentes pour elles-mêmes, & blâmant en public avec aigreur les vices auxquels elles se livrent en secret; je le pris enfin pour un faux dévot. Fatmé m'avoit terriblement gâté l'esprit sur les gens dont l'extérieur étoit sage & réglé. Quoique je me sois rarement mépris en pensant mal d'eux, je me trompois sur Mo-clès; & lorsque je le connus, il méritoit que j'eusse de lui d'autres idées. Son ame alors étoit

droite, & sa vertu sincère. Tout Agra le croyoit plus sage même qu'il ne vouloit le paroître; personne ne doutoit que son aversion pour les plaisirs ne fût réelle; & que, quelque durs qu'eussent ses principes, il ne les eût toujours suivis. On avoit d'Almaïde (c'est le nom de la fille chez qui j'étois) des idées aussi favorables. L'étroite liaison qui étoit entre elle & Moclès, n'avoit donné aucun lieu à des soupçons qui leur fussent défavantageux; & quelle que soit sur les liaisons intimes la méchanceté du Public, il n'y avoit personne qui ne respectât la leur, & qui ne la crût fondée sur le goût qu'ils avoient pour la vertu.

Moclès venoit tous les soirs chez Almaïde; & soit qu'ils fussent en compagnie, soit qu'ils fussent seuls, leurs actions étoient irréprochables, & leurs discours sages & mesurés. Communément ils agitoient quelque point de morale. Moclès, dans ces discussions, faisoit toujours briller

## CONTE MORAL. 115

ler ses lumières & sa droiture. Une chose seule me déplaisoit ; c'étoit que deux personnes si supérieures aux autres, & qui tenoient toutes leurs passions dans des bornes si resserrées, n'eussent point triomphé de l'orgueil, & que mutuellement elles se proposassent pour exemple. Souvent même ne s'en reposant pas sur l'estime qu'ils avoient l'un pour l'autre, chacun d'eux entreprenoit son panégyrique, & se louoit avec une complaisance, une chaleur, une vanité dont assurément leur vertu n'auroit pas dû être contente.

Quoiqu'une maison si triste m'ennuyât beaucoup, je résolus d'y demeurer quelque tems. Ce n'étoit pas que j'espérasse de m'y amuser un jour, ou d'y trouver ma délivrance. Plus je croyois Almaïde & Moclès assez parfaits pour l'opérer, moins j'osois attendre d'eux une foiblesse ; mais las encore de mes courses, dégoûté du monde, sentant alors avec horreur à quel point il m'a-

116 LE SOPHA,

voit perverti, je n'étois pas fâché d'entendre parler morale, soit que la nouveauté dont elle étoit pour moi, fût seulement ce qui me la rendoit agréable, ou que dans les dispositions où j'étois, je la regardasse comme une chose qui pouvoit m'être salutaire.

Ah vraiment ! s'écria le Sultan, je ne suis plus étonné que vous m'en ayez accablé. Je vois où vous l'avez prise ; mais, afin que vous ne soyez pas encore tenté de me montrer votre éloquence, ou votre mémoire, je réitère les menaces que je vous ai faites avec tant de prudence au commencement de votre conte. Si j'étois moins clément, je vous laisserois faire, & avec le plaisir que vous avez à parler, sans doute vous iriez loin ; mais je n'aime pas la supercherie, & je veux bien vous redire encore, que rien ne m'est moins salutaire que la morale.

Malgré la rare vertu dont Al-maide & Moclès étoient doués,  
re-

reprit Amanzei, ils mêloient quelquefois à la morale, des peintures du vice un peu trop détaillées. Leurs intentions, sans doute, étoient bonnes; mais il n'en étoit pas plus prudent à eux de s'arrêter sur des idées dont on ne sauroit trop éloigner son imagination, si l'on veut échapper au trouble qu'elles portent ordinairement dans les sens.

Almaïde & Moclès, qui n'y sentoient pas de danger, ou s'y croyoient supérieurs, ne craignoient point assez de différer sur la volupté. Il est bien vrai qu'après en avoir vivement étalé tous les charmes, ils en exagéroient la honte & les dangers. Ils convenoient même que la vraie félicité ne se trouve que dans le sein de la vertu; mais ils en convenoient séchement, & comme d'une vérité trop généralement reconnue, pour avoir besoin d'être discutée. Ce n'étoit pas avec la même rapidité qu'ils faisoient l'examen du plaisir; ils s'étendoient sur une matière si intéressante, & s'appesantis-

tissoient sur les détails les plus dangereux, avec une confiance dont enfin j'osai espérer qu'ils pourroient bien être la dupe.

Il y avoit au moins un mois que tous les soirs ils s'amusoient de ces peintures vives que je croyois si peu faites pour eux, & que, quelque sujet qu'ils traitassent d'abord, ils retomboient toujours sur celui qu'ils auroient dû éviter. Moclès, de qui insensiblement ces discours avoient adouci l'humeur, venoit chez Almaïde plutôt qu'à son ordinaire, s'y amusoit davantage, & en sortoit plus tard. Almaïde, de son côté, l'attendoit avec plus d'impatience, le voyoit avec plus de plaisir, l'écoutoit avec moins de distraction. Quand Moclès arrivoit chez elle, & qu'il y trouvoit du monde, il y avoit l'air contraint & embarrassé; & elle-même ne paroïssoit pas être plus contente. Enfin les laissoit-on seuls, je remarquois sur leur visage cette joie que ressentent deux Amans qui, long-tems troublés.



blés par une visite importune, ont enfin le bonheur de pouvoir se livrer à leur tendresse. Almaïde & Moclès s'approchoient l'un de l'autre avec empressement, se plaignoient de ce qu'on ne les laissoit pas assez à eux-mêmes, & se regardoient mutuellement avec une extrême complaisance. C'étoit à-peu-près la même façon de se parler; mais ce n'étoit plus le même ton. Ils vivoient enfin avec une familiarité qui devoit les mener d'autant plus loin, qu'ils s'étourdissoient sur ce qui l'avoit fait naître, ou (ce que je croirois plus aisément) ne le pénétroient pas.

Moclès un jour louoit excessivement Almaïde sur sa vertu. Pour moi, dit-elle, il n'est pas bien singulier que j'aie été sage. Dans une femme, les préjugés aident la vertu; mais dans un homme, ils la corrompent. C'est une espèce de sotise à vous de n'être pas galans; en nous, c'est un vice de l'être. Vous avez dû, vous, par exemple, qui me louez,

louez, en ne pensant que comme moi, mériter pourtant plus d'estime. A ne pas examiner les choses avec cette exactitude de raisonnement qui les montre telles qu'elles sont, répondit-il gravement, on imagineroit que je suis en effet plus estimable que vous; & l'on se tromperoit. Il est aisé à un homme de résister à l'amour; & tout y livre les femmes. Si ce n'est pas la tendresse qui les y porte, ce sont les sens. Au défaut de ces deux mouvemens qui causent tous les jours tant de desordres, elles ont la vanité qui, pour être la source de leurs foiblesses, que l'on doit excuser le moins, n'en est peut-être pas la moins ordinaire; & ce qui, ajouta-t-il en soupirant & en levant les yeux au Ciel, est encore plus terrible pour elles, c'est le desœuvrement perpétuel dans lequel elles languissent. Cette nonchalance fatale livre l'esprit aux idées les plus dangereuses; l'imagination naturellement vicieuse les adop-

te

re & les étend : la passion déjà née en prend plus d'empire sur le cœur ; ou s'il est encore exempt de trouble, ces fantômes de volupté qu'on se plaît à se présenter, le dispose à la foiblesse. Quand seule & abandonnée à toute la vivacité de son imagination, une femme poursuit une chimère que son desœuvrement l'a forcée d'enfanter, pour n'être pas troublée dans cette jouissance imaginaire, elle écarte toutes ces idées de vertu qui la feroient rougir des illusions qu'elle se forme. Moins l'objet qui la séduit, est réel, plus elle croit inutile de lui résister. C'est dans le silence, c'est vis-à-vis elle-même qu'elle est foible ; qu'a-t-elle à craindre ? Mais ce cœur qu'elle nourrit de tendresse, ces sens qu'elle plie à l'habitude de la volupté, se contenteront-ils toujours d'illusions ? Supposé même qu'elle ne cherche pas ce qui blesse plus réellement la vertu, peut-elle se flatter que dans un moment (& qui fe-  
ra

ra peut-être un de ceux où intérieurement elle s'égare) où un Amant tendre, ardent, empressé, viendra gémir à ses genoux, & y porter en même tems ses larmes & ses transports, elle retrouvera dans un cœur qu'elle a tant de fois livré volontairement aux charmes de la mollesse, ces principes qui seuls pouvoient la faire triompher d'une si dangereuse occasion?

Ah Moclès! s'écria Almaïde en rougissant, que la vertu est difficile à pratiquer! Vous êtes moins faite qu'une autre pour le croire, répondit-il, vous qui, avec tous les agrémens possibles, née pour vivre au milieu des plaisirs, avez tout sacrifié à cette même vertu qu'aujourd'hui l'on sacrifie aux choses mêmes qui sembleroient devoir le moins l'emporter sur elle. Je ne me flatte point, repliqua-t-elle modestement, d'être arrivée à la perfection; mais il est vrai que j'ai tout craint, sur-tout ce défaut d'œuvre dont vous venez de par-

parler, & ces livres & ces spectacles pernicioeux qui ne peuvent qu'amollir l'ame. Oui, je le fais, reprit-il; & c'est à ce soin continuel de vous occuper, que vous devez principalement votre sagesse; car (& je le vois par nous-mêmes) rien ne vous livre plus aux passions, que l'oisiveté; & si elle prend tout sur nous qui sommes nés moins fragiles, jugez de ce qu'elle peut sur vous. Il est vrai, répondit-elle, que nous avons tout à combattre. Infiniment plus que nous, repliqua-t-il; & c'étoit ce que je vous disois. Il faut, de plus, que vous considériez que les femmes sont toujours attaquées, & que (si vous en exceptez quelques-unes sans pudeur & sans principes, qui, même sans aimer, osent les premières dire qu'elles aiment) il n'arrive pas, quelque corrompu que l'on soit aujourd'hui, que nous ayions à combattre ces soins, ces pleurs & cette obstination que nous employons tous les jours.

contre les femmes avec tant de succès. D'ailleurs, si vous ajoutez aux hommages qu'on leur rend, l'exemple: . . . A cet égard, interrompit-elle, nous n'avons point d'avantage sur vous; l'exemple doit même d'autant plus vous entraîner, que vous êtes galans par état. Cela n'est pas exactement vrai pour tous les hommes, répondit-il, puisqu'il y en a beaucoup à qui leur état même interdit cette frénésie de l'âme, que l'on appelle le plaisir d'aimer: moi, par exemple, je suis dans ce cas-là. Quand cela ne seroit pas, repliqua-t-elle; n'êtes-vous pas heureux pour être inaccessible aux passions, vous auriez. . . Ici, Moisés leva les yeux au Ciel en soupirant. Quoi! continua Almaïde, vous reprocheriez-vous quelque chose? Ah Moisés! si vous n'êtes pas content de vous-même, qui peut oser l'être de soi? Quoi! vous auriez voulu connoître l'amour? Oui, répondit-il tristement: cet

aveu

avec m'humilie ; mais je le dois à la vérité. Il est vrai aussi que je n'ai pas cédé à cette funeste tentation. En vous avouant que j'ai quelquefois été obligé de combattre, je me montre sans doute à vos yeux avec des faiblesses dont à votre étonnement je vois bien que vous ne me croyiez pas capable ; mais en vous tirant d'une erreur qui m'étoit avantageuse, je crains de vous faire encore trop bien penser de moi. Il est moins humiliant d'être tenté, qu'il n'est glorieux de résister à la tentation. En vous confiant mes faiblesses, je suis forcé de vous parler de mes triomphes. Ce que je perds d'un côté, il semble que je veuille le regagner de l'autre ; & je ne fais si je ne dois pas craindre que vous n'attribuiez à orgueil un aveu que je ne vous fais que pour éviter le mensonge.

En achevant ce modeste discours, Mockès baissa les yeux. Oh ! vous ne risquez rien avec

moi, lui dit vivement Almaïde, je vous connois. Eh bien, vous avez donc été quelquefois tenté de succomber? Vous ne m'étonnez pas; on a beau marcher d'un pas constant à la perfection, on n'y arrive jamais. . Ce que vous dites, n'est malheureusement que trop prouvé, répondit-il. Hélas! s'écria-t-elle douloureusement, pensez-vous donc que j'aie tant à me louer de moi-même, & que je sois exempte de ces foiblesses que vous vous reprochez? Quoi! lui dit-il; vous aussi, Almaïde? J'ai trop de confiance en vous pour vouloir rien vous cacher, reprit-elle, & je vous avouerai que j'ai eu cruellement à combattre. Ce qui m'a long-tems étonnée, & qu'encore aujourd'hui je ne conçois pas, c'est que ce trouble qui s'empare des sens & les confond, soit indépendant de nous-mêmes. Cent fois il m'a surprise dans les occupations les plus sérieuses, & qui naturellement devoient y rendre mon

ame



ame moins accessible. Quelquefois je le combattois avec assez de succès : dans d'autres tems, moins forte contre lui, malgré moi-même il m'asservissoit, entraînoit mon imagination, se soumettoit toutes mes facultés. Que ces honteux mouvemens subjuguent une ame qui se plaît à les nourrir, & qui ne se trouve heureuse qu'autant qu'elle y est en proie, je n'en suis pas surprise ; mais pourquoi y est-on exposé, quand on fait le plus grand & le plus continu de ses soins de les anéantir ?

Ce que l'on appelle sagesse, répondit Moclès, consiste beaucoup moins à n'être pas tenté, qu'à savoir triompher de la tentation ; & il y auroit trop peu de mérite à être vertueux, si pour l'être, l'on n'avoit pas d'obstacles à surmonter. Mais, puisque nous en sommes sur ce chapitre, dites-moi, de grace, depuis que vous êtes dans cet âge où le sang coulant dans les veines avec moins d'impétuosité,

té, nous rend moins susceptibles de désir, avez-vous encore ces momens affreux? Ils sont beaucoup moins fréquens, répartit-elle; mais j'y suis encore sujette. Je suis aussi dans le même cas, répondit-il en soupirant.

Mais nous sommes fols de parler comme nous faisons, dit Almaïde en rougissant, & cette conversation n'est pas faite pour nous. Je doute, toutes réflexions faites, que nous devions beaucoup la craindre, répondit Moclès en souriant d'un air vain: il est bon de se défier de soi-même; mais ce seroit aussi avoir trop mauvaise opinion de nous, que de nous croire si susceptibles. Je conviens que le sujet que nous traitons, ramène nécessairement à de certaines idées; mais il est bien différent de le discuter dans la vue de s'éclairer, ou dans celle de se séduire; & nous pouvons, je crois, sans nous tromper, nous répondre de nos motifs, & nous reposer sur eux de notre tranquillité. Il ne faut

fait pas, d'ailleurs, que vous croyiez que ces sortes d'objets, si dangereux pour les gens qui vivent dans le desordre, puissent faire la même impression sur nous. Par eux-mêmes, ils ne font rien. Des personnes de la vertu la plus pure sont quelquefois forcées de s'y arrêter, sans que la discussion la plus exacte de ces matières prenne sur l'innocence de leurs mœurs. Tout est mal & corruption pour les cœurs corrompus, comme les choses qui paroissent les plus contraires à la sagesse, sont sans pouvoir sur ceux qui ne cherchent point à s'y complaire. Cela n'est pas douteux, puisque vous le croyez, répondit-elle; & je n'ai garde de me faire des scrupules, quand il vous paroît que je n'en dois pas avoir.

Vous ne devineriez jamais, lui dit-il, la curiosité qui m'occupe; je n'ose vous la découvrir, parce que je la crois indiscrette, & je ne puis cependant y résister: Je voudrois savoir si jamais  
on

on ne vous a fait de proposition d'un certain genre, si jamais enfin (pour vous montrer ma curiosité toute entière) vous n'avez effuyé les transports d'aucun homme, soit volontairement, soit malgré vous?

A cette question qu'Almaïde n'avoit pas prévue, elle demeura étonnée, rougit, & parut rêver. Enfin prenant son parti : Mais oui, répondit-elle avec embarras ; & puisque vous voulez le savoir, je vous avouerai naturellement qu'un jour un jeune étourdi qui, (car je ne veux rien vous dissimuler) malgré mon aversion pour les hommes, me paroïssoit assez aimable, me trouvant seule, me dit de ces galanteries que les hommes croient nous devoir, quand nous ne sommes pas encore parvenues à cet âge heureux qui ne leur inspire pour nous que du respect, ou que nous sommes assez à plaindre pour avoir une figure qui nous expose à leurs desirs. Nous étions seuls.. Je lui répon-

dis.

dis selon les principes que je m'étois faits. Loin que ma réponse lui imposât, il crut que je cherchois moins à lui dérober sa conquête, qu'à la lui faire valoir : il osa même m'assurer que je l'aimerois. Vous imaginez bien que je lui soutins fortement le contraire. Je ne fais avec quelles femmes vivoit ordinairement cet étourdi ; mais assurément elles ne l'avoient pas accoutumé au respect. Il s'approcha de moi, & me prenant brusquement entre ses bras, il me renversa sur un Sopha. Dispensez-moi, de grace, du reste d'un recit qui blesseroit ma pudeur, & qui peut-être trouble-roit encore mes sens. Qu'il vous fût de savoir... Non, interrompit vivement Moclès, vous me direz tout ; c'est moins, je le vois, (& ne le vois pas sans frémir pour vous) la crainte d'émouvoir vos sens, ou de blesser la pudeur, qui vous ferme la bouche, que la honte d'avouer que vous avez été trop sensible ;

& ce motif, loin d'être louable, ne sauroit être trop blâmé. Je puis, je crois même devoir ajouter à ce que je vous dis, que, s'il est vrai que vous craigniez que le recit que j'exige de vous, ne vous jette dans une émotion dangereuse, vous ne pouvez le supprimer ou l'adoucir sans être coupable. N'est-il donc pour vous d'aucune conséquence d'ignorer ce que peuvent sur vous de certaines idées ? Oseriez-vous compter sur vous-même, quand vous ne vous ferez pas éprouvée ? Ainsi donc, ménageant toujours votre ame, vous ignorerez toujours quelles sont ses forces. Almaïde, croyez-moi, l'on ne craint jamais assez un danger que l'on ne connoit pas, & l'on ne tombe ordinairement que pour avoir trop compté sur soi-même. Vous ne pouvez donc peser trop toutes les circonstances de votre histoire ; ce n'est que par l'effet qu'elles feront aujourd'hui sur vous, que vous pourrez apprendre jusques où  
vont

## CONTE MORAL. 133

vont les progrès que vous avez faits dans le chemin de la vertu, ou (ce qui est encore plus essentiel) ce qu'il vous reste encore à détruire, pour parvenir à cette aversion totale des plaisirs qui seule fait les vertueux.

Ce conseil me surprit dans la bouche de Moclès ; je lui connoissois de la droiture & des lumières, & je ne concevois pas ce qui dans cet instant le faisoit raisonner d'une façon si contraire à ses principes. Quoi ! me dis-je avec étonnement, c'est Moclès ! ce sage Moclès ! qui conseille à Almaïde de peser sur des détails qui peuvent blesser la pudeur, & porter à la corruption ? L'envie que j'avois de m'éclaircir des motifs de Moclès, me le fit regarder avec attention ; & je lui trouvai tant d'égarement dans les yeux, que je commençai à croire que je pourrois bien trouver ma délivrance dans le lieu du monde où j'aurois le moins osé l'attendre.

Pendant que je fondois de si douces espérances , autant sur l'idée que j'avois de la vertu d'Almaïde & de Moclès , que sur le trouble où tous deux commençoient à se mettre , Almaïde continua son histoire.

---

## C H A P I T R E I X.

*Où l'on trouvera une grande Question à décider.*

**J**E vous obéirai aveuglement, répondit Almaïde à Moclès : vous venez de me faire sentir que la vanité seule me fermoit la bouche ; & je vais m'en punir , en vous confiant sans déguisement les circonstances de mon aventure qui me mortifient le plus.

Je vous ai dit , ce me semble , que ce jeune-homme dont je vous parlois , m'avoit renversée sur un Sopha. Je n'étois pas encore revenue de mon éton-  
ne-



nement, qu'il s'y précipita sur moi. Quoique l'excès de ma surprise me permît à peine de lui exprimer ma colère, il la lut aisément dans mes yeux ; & voulant se précautionner contre mes cris, il parvint, malgré ma résistance, à me fermer la bouche avec le baiser le plus insolent. Il me feroit impossible de vous dire combien d'abord j'en fus révoltée ; je l'avouerais pourtant, mon indignation ne fut pas longue. La nature qui me trahissoit, me porta bien-tôt ce baiser dans le fonds du cœur ; il se mêla tout d'un coup à ma colère des mouvemens qui ne la laissèrent plus agir qu'avec foiblesse. Tous mes sens se soulevèrent, un feu inconnu se glissa dans toutes mes veines ; je ne fais quel plaisir qui, en le détestant, m'entraînoit, remplît insensiblement toute mon ame ; mes cris se convertirent en soupirs ; & emportée par des mouvemens auxquels, malgré ma colère & ma douleur,

je ne pouvois plus résister, en gémissant de l'état où je me voyois, je n'avois plus la force de m'en défendre.

Voilà , s'écria Moclès , une terrible situation ! Eh bien ? continua-t-il en la regardant avec des yeux enflammés. Que vous dirai-je ? reprit-elle. Quand je le pouvois, je lui faisois des reproches ; mais c'étoit machinalement. Je crois que je lui parlois, que je le traitois avec tout le mépris qu'il méritoit ; je dis que je le crois, car je n'oserois l'affurer. A mesure que ce trouble cruel augmentoit, je sentois expirer mes forces & ma fureur ; une confusion singulière régnoit dans toutes mes idées. Je ne m'étois pourtant pas encore rendue ; mais , quelle résistance ! qu'elle étoit foible ! & que toute foible qu'elle étoit, elle me coûtoit encore ! Je ne me rappelle, Moclès, ce souvenir qu'avec horreur, & la honte qu'il me cause, me le rend

rend aussi présent que si je gémissois encore entre les bras de cet audacieux. Quel moment pour ma vertu ! Ah Moclès ! comment , sentant tout le prix de cette innocence que l'on cherchoit à me ravir , ne craignant rien tant , même au milieu du desordre auquel j'étois livrée , que le malheur de la perdre , trouvois-je tant de douceur dans cette volupté qui s'étoit emparée de moi ? Comment des craintes si vives ne m'arracheroient-elles pas aux plaisirs , ou pourquoi les plaisirs laissoient-ils encore sur mon cœur tant d'empire à la vertu ? Je souhaitois , ( mais avec quels efforts ! combien ne souffrois-je pas à le souhaiter ! ) que l'on vînt m'arracher au fort qui me menaçoit ! En même tems que je formois cette idée , un mouvement contraire qui agissoit sur moi avec la dernière violence , & qui cependant me déplaisoit moins que le premier , me faisoit désirer vivement que rien ne s'op-

posât à ma défaite. En rougissant de ce que je sentoís , je brûlois d'en sentir davantage ; sans imaginer de nouveaux plaisirs , j'en souhaitois ; l'ardeur qui me dévoroit , commençoit à devenir un supplice pour moi , & à fatiguer mes sens.

Quelle que fût l'yvresse dans laquelle j'étois plongée , je n'avois pas encore pu parvenir à étouffer cette voix importune qui crioit au fond de mon cœur , & qui , n'ayant pu m'arracher à ma foiblesse , continuoît de me la reprocher , lorsque ce jeune-homme , remarquant sans doute l'impression qu'il faisoit sur moi , poussa enfin jusques au bout les outrages qu'il me faisoit. Il... Mais comment pourrois-je vous exprimer ce dont je rougis encore ! Occupée uniquement , autant que mon trouble me le permettoit , à me défendre de ces baisers dont il m'accabloit sans cesse , je n'avois point pris , d'ailleurs , de précautions contre lui. Malgré le cruel état où j'étois ,  
cet-

cette nouvelle insulte réveilla ma fureur. Hélas! ce ne fut pas pour long-tems. Je sentis bien-tôt augmenter mon desordre; jusques aux efforts que je faisois pour échaper à cet audacieux, ou pour le déranger du moins, tout y contribuoit, tout achevoit de me séduire. Perdue enfin dans des transports inexprimables, dans un ravissement dont il me seroit impossible de vous donner l'idée, je tombai sans force & sans mouvement entre les bras du cruel qui me faisoit de si sanglans affronts.

Quel état! s'écria Moclès, & que j'en crains les suites! Elles ne furent cependant pas telles que vous les imaginez, répondit Almaïde. Au milieu d'une situation dont j'avois d'autant plus à craindre, que je n'en craignois plus rien, je ne fais pourquoi mon ennemi suspendit tout d'un coup sa fureur & ses entreprises. Par un prodige que je n'ai jamais pu concevoir, & que vous ne croirez peut-être pas,

tant il est extraordinaire, dans l'instant où je n'avois plus rien à lui opposer, & où lui-même paroissoit au comble de l'égarement, ses yeux, dont je ne pouvois soutenir l'éclat & l'expression, changèrent; une forte de langueur qui vint y régner, en bannit la fureur; il chancela, & en me pressant dans ses bras avec plus de tendresse & moins de violence qu'auparavant, il devint (juste punition des maux qu'il m'avoit fait!) aussi foible que je l'étois moi-même. En ce moment mon trouble commençoit à se dissiper, & je fus assez heureuse pour pouvoir jouir de toute l'humiliation de mon ennemi. Après l'avoir considéré avec tout le plaisir possible, & remercié intérieurement Brama de la protection visible qu'il m'avoit accordée, je me relevai avec violence. A mesure que mes sens se calmoient, & que mes idées devenoient plus claires, je sentoís plus vivement ma honte. Vingt fois  
j'ou-

j'ouvris la bouche pour charger ce jeune téméraire des reproches qu'il méritoit ; mais cette confusion secrète dont j'étois accablée , me la ferma toujours , & après l'avoir regardé avec toute l'indignation que méritoit l'insolence de son procédé , je le quittai brusquement. J'aimai mieux , à vous dire vrai , garder le silence , que d'entrer dans des détails qui m'auroient fait rougir , & que la foiblesse dont je venois d'être capable , me faisoit craindre.

Voilà , poursuivit-elle , la seule fois que je me sois trouvée dans ce danger que j'avois toujours craint avant que de le connoître , & que je n'ai connu que pour l'éviter avec plus de soin que jamais. Je me crus même d'autant plus obligée à le fuir , que je ne doutai pas , aux mouvemens que j'avois éprouvés , que je n'eusse plus de penchant à l'amour que je ne l'avois cru.

Vous voyez bien , dit alors Moclès , qu'il est important d'essayer

fayer son ame. Mais à propos, comment va la vôtre ? Ce recit a-t-il fait sur vous les impressions que vous craigniez ? Mais enfin, répondit-elle en rougissant, elle n'est pas aussi tranquille qu'elle l'étoit. De-sorte, reprit-il, que, si actuellement vous trouviez un téméraire, vous ne laisseriez pas d'en être un peu embarrassée. Ah ! ne me parlez plus de cela, s'écria-t-elle ; ce seroit le plus cruel malheur qui pût m'arriver. Oui, répondit-il avec distraction, cela se conçoit aisément.

En achevant ces paroles, il tomba dans la rêverie la plus profonde. De tems en tems il regardoit Almaïde d'un air interdit & avec des yeux qui peignoient ses désirs & son irrésolution. L'aveu qu'Almaïde venoit de lui faire de son trouble, l'encourageoit ; mais son inexpérience ne lui permettant pas de savoir le mettre à profit, peu s'en falloit qu'il ne lui devînt inutile. La façon dont il de-  
voit



voit s'y prendre pour achever de séduire Almaïde, n'étoit pas la seule chose à laquelle il rêvât. Retenu par le souvenir de ce qu'il avoit été, tyrannisé par l'idée des plaisirs, séduit, cessant de l'être, je le voyois, tour à tour, prêt à fuir, ou à tout tenter.

Pendant qu'il éprouvoit tant de combats, Almaïde n'étoit pas dans un état plus tranquille. Le recit que Moclès lui avoit demandé, avoit produit tout ce qu'elle en avoit craint. Ses yeux s'étoient animés; une rougeur, différente de celle que la pudeur fait naître, des soupirs entrecoupés, de l'inquiétude, de la langueur, tout m'apprit mieux qu'elle ne le savoit elle-même, la force de l'égarement dans lequel elle étoit plongée. J'attendois avec impatience ce que deviendrait la situation où deux personnes si sages s'étoient si imprudemment engagées. Je craignis même quelque tems qu'ils ne sentissent l'erreur où leur

leur

leur trop grande fécurité les avoit entraînés, & que dans des cœurs accoutumés à la vertu, elle ne fit pas tout le progrès que mon état & les promesses de Brama me forçoient de souhaiter.

Je crus voir enfin aux regards d'Almaïde & de Moclès, qui, de moment en moment, devenoient moins timides, & se chargeoient de plus de volupté, que c'étoit moins la crainte de succomber qui les retenoit, que l'embarras d'amener leur chute. Tous deux étoient également tentés, tous deux me sembloient avoir le même désir & le même besoin de connoître. Cette situation pour deux personnes qui auroient eu un peu d'usage du monde, n'auroit pas été embarrassante; mais Almaïde & Moclès, loin de savoir l'art de s'aider mutuellement, n'osoient, ni se confier leur état, ni se marquer autrement que par des regards encore mal assurés, le feu dont ils se sentoient brûler.

Quand

Quand même ils se feroient crus l'un à l'autre les mêmes idées, savoient-ils à quel point ils étoient séduits tous deux? Quelle honte ne feroit-ce pas pour celui qui parleroit le premier, s'il trouvoit dans le cœur de l'autre quelques restes de vertu, & comment pouvoir s'éclaircir quand tous deux avoient tant de raisons de ne pas rompre le silence? En supposant à Almaïde plus de foiblesse encore qu'à Moclès, elle n'en étoit pas moins forcée de l'attendre. A cette sagesse dont elle avoit toujours fait profession, se joignoient la pudeur & les bienféances de son sexe, qui ne lui permettoient pas de déclarer ses desirs; & quoique pour toutes les femmes cette loi ne soit pas inviolable, Almaïde, ou tout-à-fait neuve, ou peu faite à la galanterie, craignoit le mépris si justement attaché à une démarche de cette nature. D'ailleurs, savoit-elle comment Moclès la prendroit? Peut-être, si elle eût été sûre qu'en

qu'en la méprisant, il eût voulu céder, se feroit-elle étourdie là-dessus; mais, s'il s'en tenoit simplement au mépris?

Après qu'ils eurent agité quelque tems en eux-mêmes de quelle manière ils pourroient se parler sans s'exposer à la honte de ne pas réussir, Moclès, de qui un aveu formel de ses sentimens auroit trop blessé l'orgueil & l'état, crut qu'il ne pouvoit mieux réussir que par le Sophisme; supposé cependant que le choix des moyens dépendît encore de l'examen qu'en pouvoit faire sa raison, & qu'il ne cherchât pas encore plus à s'éblouir lui-même, ou à sauver sa gloire, en cas que l'épreuve qu'il alloit tenter, ne lui réussît point, qu'à tromper Almaïde. Heureux, s'il eût voulu employer pour se défendre, seulement la moitié de l'art qu'il mit à achever de se séduire, ou à se justifier sa séduction!

Oh parbleu! dit alors le Sultan, on peut dire que, s'il s'y prend

prend mal, ce ne sera pas faute d'y avoir beaucoup rêvé. Mais, dit la Sultane, je ne fais pas pourquoi vous êtes si étonné qu'il ait fait tant de réflexions ? Il me semble que la situation où il se trouvoit, exigeoit qu'il en fit quelques-unes. Quelques-unes, passe, répondit Schah-Baham ; & c'est précisément parce qu'il n'en falloit que quelques-unes, qu'il n'avoit pas besoin d'en faire tant. Il falloit que ces gens-là fussent terriblement tentés pour ne pas rentrer en eux-mêmes, avec le tems qu'ils se donnoient pour cela. Vous avez risqué de faire une remarque judicieuse, reprit la Sultane. Vous avez risqué ! dit Schah-Baham ; oserois-je bien vous demander ce que cela veut dire ? Vous avez de petites façons de parler aussi peu respectueuses que j'en connoisse, & dont il n'y a peut-être pas au monde de Sultan qui voulût s'accommoder. Mais je veux dire, répondit la Sultane, qu'elle porte à

*I. Partie.*

**O**

*faux.*

faux. Toutes ces idées tumultueuses qui occupoient Almaïde & Moclès, se succédoient avec une extrême promptitude ; & si vous vouliez bien y penser, vous verriez que ce qu'Amanzei ne nous a dit qu'en un quart-d'heure, ne dut pas suspendre deux minutes leurs résolutions. Eh bien, repliqua le Sultan, le Conteur est donc une bête, s'il emploie tant de tems à rendre ce que les gens dont il parle, pensèrent avec tant de promptitude. Je voudrois bien, reprit-elle, que vous fussiez obligé de nous en peindre autant. J'ai mes raisons pour croire que je m'en acquiterois fort bien, répartit-il. Mais je ferois encore mieux que tout cela ; car, ce que je trouverois si difficile à dire, je ne me ferois point du tout de peine de le passer.

Les idées dans lesquelles Moclès étoit absorbé, ses desirs, les efforts qu'il faisoit pour les éteindre, le plaisir avec lequel il s'y livroit, lui donnoient un  
 air

air si sérieux & si occupé, qu'Almaïde enfin jugea à propos de lui demander ce qu'il avoit pour garder si long-tems le silence. Je crains, ajouta-t-elle, que vous ne vous fassiez des idées noires. Vous avez raison, répondit-il, & c'est le recit que vous venez de me faire, qui me les a fait naître. Almaïde parut étonnée de ce qu'il lui disoit. N'en soyez pas surprise, continua-t-il, & ne soyez pas plus choquée de ce que je vais vous dire, tout extraordinaire qu'il sera dans ma bouche. Je suis désolé que ce jeune téméraire qui vous ménagea si peu, n'ait pas eu le tems d'achever son crime. Ah Moclès ! s'écria-t-elle, & pourquoi ? Parce que, répondit-il, vous seriez en état de calmer des doutes qui me tourmentent depuis long-tems, que vous venez de me rendre dans toute leur force, & que notre inexpérience réciproque laissera toujours subsister, puisque vous ne pourriez point ré-

pondre à mes questions , & qu'il feroit trop dangereux pour moi d'interroger fur ce qui m'agite , une autre personne que vous. Ma curiosité roule fur des chofes d'une nature fi étrange pour un homme de mon caractère & de ma profeflion , qu'à moins de me connoître comme vous faites , on ne manqueroit pas de l'attribuer à un motif qui ne me feroit pas honneur. Il eft certain , répondit-elle , que vous pouvez tout me dire , fans rien rifquer. C'eft cela même , reprit-il , qui me feroit prefque défirer que vous fufliez plus inftruite ; car ayant en moi autant de confiance que j'en ai en vous , furement vous ne me cacheriez rien. Quand j'aurois pu douter de votre amitié , & de la façon dont vous comptez fur ma difcrétion , la vérité avec laquelle vous venez de me confier jufques à vos plus intimes mouvemens , m'en auroit convaincu. Sachons toujours ce qui vous occupe , repliqua-t-elle ; peut-être à force

ce



ce de raisonner, viendrons-nous à bout... Oh non! interrompit-il, vous ne pourriez me donner que des conjectures; & ce qui m'occupe, est d'une nature à exiger la plus parfaite certitude. Sans vous inquiéter davantage, je vais vous dire ce que c'est; & vous jugerez s'il doit m'être indifférent, pensant comme je fais, d'être sur un pareil article dans une si profonde ignorance. D'ailleurs votre intérêt s'y trouve joint au mien, puisqu'il n'est pas possible que, vertueuse comme vous êtes, vous ne soyez pas tourmentée des mêmes idées que moi. Vous m'effrayez! lui dit Almaïde; parlez, je vous en conjure. Eh bien, lui dit-il, je pense qu'il est possible que nous ayions fort peu de mérite à ne nous être jamais écartés de nos devoirs. Cela se pourroit-il? s'écria-t-elle, & d'un air assez fâché de ce que la conversation prenoit un tour si sérieux. Sans doute, re-

prit-il, & je vais vous en convaincre.

Vous n'avez, vous, jamais éprouvé les douceurs de l'amour (car quelque chose que vous en puissiez croire, il n'est pas douteux que ce qui vous est arrivé avec ce jeune-homme, ne vous en a donné qu'une idée fort imparfaite :) moi, je l'ai toujours fui ; est-ce là de quoi nous croire si parfaits ? Mais, direz-vous, nous avons eu des désirs, & nous en avons triomphé. Est-ce donc une si grande victoire que celle-là ? Savions-nous ce que nous désirions ? Sommes-nous même bien sûrs d'avoir eu des désirs ? Non, notre orgueil nous a trompés ; ce que nous avons pris pour les désirs les plus ardents, étoit sans doute de bien légères tentations. Ce n'est peut-être que par ignorance que nous nous y sommes mépris ; plutôt au Ciel ! Mais, s'il est vrai (comme je le crains bien) que la seule envie de nous exagérer nos triomphes,

phes , ou de croire seulement que nous en remportions , nous ait trompés là-dessus , dans quelle coupable erreur n'avons-nous pas vécu ? Nous nous sommes flattés d'être vertueux , pendant que nous étions peut-être plus imparfaits que ceux que nous osions blâmer , & que notre vanité nous donnoit même un vice de plus qu'à eux.

Cela est vrai , dit Almaïde ; vous venez de faire là une affligeante réflexion ! Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'elle me tourmente , repliqua-t-il d'un air triste , & d'autant plus que , pour me guérir de mes doutes , je ne vois qu'un moyen qui , tout simple qu'il est , ne laisse pas d'être dangereux. Voyons toujours , lui demanda-t-elle ; comme je suis précisément dans le même cas que vous , j'ai l'intérêt du monde le plus pressant à savoir ce que vous avez pensé. Il faut vous connoître comme je fais , répondit-il , pour ne pas craindre de vous le dire.

Nous

Nous nous croyons vertueux, vous & moi ; mais , comme je vous le disois tout-à-l'heure , nous ne savons réellement ce qui en est , & vous n'en allez plus douter. En quoi consiste la vertu ? dans la privation absolue des choses qui flattent le plus les sens. Qui peut savoir quelle est la chose qui les flatte le plus ? celui-là seul qui a joui de toutes. Si la jouissance du plaisir peut se le apprendre à le connoître , celui qui ne l'a point éprouvé , ne le connoit pas ; que peut-il donc sacrifier ? rien , une chimère ; car quel autre nom donner à de désirs qui ne portent que sur une chose qu'on ignore ? Et si , comme cela est décidé , la difficulté du sacrifice en fait seule tout le prix , quel mérite peut avoir celui qui ne sacrifie qu'une idée ? Mais , après s'être livré aux plaisirs , & s'y être trouvé sensible , y renoncer , s'immoler soi-même , voilà la grande , la seule , la vraie vertu ! & celle , ni vous , ni  
moi ,

moi, ne pouvons nous flatter d'avoir.

Je ne le vois que trop, dit Almaïde; il est certain que nous ne pouvons pas nous en flatter. Nous nous en sommes flattés pourtant, répondit vivement Moclès, qui craignoit qu'en laissant à Almaïde le tems de la réflexion, elle ne sentît combien les raisonnemens qu'il employoit, étoient faux: nous avons osé le croire; & de ce moment nous voilà coupables d'orgueil. Je suis bien-aïse, continua-t-il, & je vous loue sincèrement de ce que vous sentez que, tant qu'on ne s'est point mis à portée de pouvoir faire une comparaison exacte du vice & de la vertu, l'on ne peut avoir sur l'un & sur l'autre que des idées fausses. D'ailleurs, (car ce mal, tout grand qu'il est, n'est pas le seul) on est sans cesse tourmenté du désir d'apprendre ce que l'on s'obstine à ignorer. L'ame, exercée malgré elle-même par ce mouvement de curiosité, en a

réels, ou (ce qui, sans être de la même importance, a cependant des inconvéniens considérables) nous avons négligé de faire de bonnes actions. Enfin, en nous supposant tels que nous nous sommes crus jusques ici, je me défierois encore d'une vertu que nous avons choisie, & je n'imaginerois pas qu'il y eût grand mérite à l'avoir. Mettez différens fardeaux au choix d'un homme, il n'est pas douteux que ce sera du plus léger qu'il se chargera.

Je vous entends, dit-elle en soupirant, vous voulez dire que nous avons fait de même. A combien de scrupules ne me livrez-vous pas? continua-t-elle en baissant les yeux, & comment n'en être pas tourmentée, quand le seul moyen que l'on ait pour s'en délivrer, en fait lui-même naître tant? Ce moyen, reprit-il vivement, est dans le fonds moins à craindre qu'il ne le paroît. Je suppose (& plutôt au Ciel que je ne supposasse rien!)

rien ! ) que , fatigués de notre incertitude , sentant enfin qu'il est de notre devoir de nous en tirer ; nous voulons connoître le plaisir , & juger de ses charmes par nous-mêmes , quel seroit le danger de cette épreuve ? De ne pouvoir pas nous y arracher quand une fois nous l'aurons connu. Pour des ames un peu foibles , j'avoue que cela seroit à risquer ; mais il me semble que , sans trop de présomption , nous pouvons un peu compter sur nous-mêmes. Si , comme , à ne vous rien cacher , je le présume , ce plaisir est moins séduisant qu'on ne le dit , ce ne sera pas la peine de nous livrer à des choses à la privation desquelles , flatteuses ou non , l'on a attaché de la gloire : si , au contraire , elles peuvent porter dans l'ame un trouble aussi grand qu'on l'assure , nous nous en priverons avec d'autant plus de joie , que nous serons sûrs qu'il y a beaucoup de vertu à le faire.

Ce raisonnement que , sans

doute ; Almaïde auroit détesté , si elle avoit été plus à elle-même , fit sur une ame qui n'attendoit plus pour succomber que l'apparence d'une excuse , tout l'effet que le malheureux Moclès s'en étoit promis. Après l'avoir regardé quelque tems avec des yeux incertains & troublés : Je sens comme vous , lui dit-elle , la nécessité absolue de cette épreuve ; mais avec qui la pourrions-nous faire en sûreté ?

A ces mots , elle se pencha languissamment sur Moclès , qui peu à peu s'étoit approché d'elle au point qu'en ce moment il la tenoit entre ses bras. Je crois , lui répondit-il , que , si nous la voulions hazarder , ce ne pourroit être qu'entre nous deux : nous sommes sûrs l'un de l'autre ; & comme nous ne pouvons point douter que ce ne soit par une plus grande recherche de la vertu que nous nous déterminons à des actions qui semblent la blesser , nous sommes certains de ne nous pas faire une habitude

de



de d'un mouvement de curiosité qui ne part que d'un si bon principe. De quelque façon que ce puisse être, enfin nous y gagnerons, puisqu'au moins le souvenir de notre chute nous garantira de l'orgueil.

Quoiqu'Almaïde ne répondit rien, elle paroissoit encore incertaine. Moclès qui vouloit, à quelque prix que ce fût, la déterminer, lui proposa pour achever de la vaincre, de ne tenter cette épreuve que par degrés, afin, disoit-il, que, s'ils trouvoient dans leurs premiers essais assez de volupté pour fixer leurs doutes, ils n'allassent pas plus loin. Elle y consentit. Bien-tôt ils s'égarèrent ; & irritant leurs desirs par des choses qui, quoiqu'elles fussent faites sans graces & avec maladresse, n'en prenoient pas moins d'empire sur leurs sens, ils perdirent de vue le marché qu'ils venoient de faire. Tous deux trouvant trop, ou trop peu dans ce qu'ils sentoient, jugèrent à propos pour-

suivre, ou ne purent s'arrêter, &.... tout d'un coup vous devintes autre chose, interrompit le Sultan? Non, Sire, répondit Amanzei. Je ne comprends rien à cela, reprit Schah-Baham, & je fais bien pourquoi, c'est que cela est incompréhensible ; car il n'est pas douteux qu'ils n'eussent tout ce que votre Brama demandoit. Je le crus d'abord comme Votre Invincible Majesté, repartit Amanzei ; il falloit pourtant qu'au moins l'un des deux en eût imposé à l'autre. J'imagine que vous fûtes bien fâché, repliqua le Sultan ; & dites-moi duquel des deux vous défiâtes-vous le plus? Le recit d'Almaïde, répondit Amanzei, me donna sur elle de grands soupçons ; & l'ignorance qu'elle affecta quand elle se rendit à Moclès, quoiqu'elle fût extrême, ne m'empêcha pas de croire qu'en lui faisant le recit de son aventure, elle avoit supprimée la circonstance qui me faisoit rester dans ma prison.

Voi-

Voilà bien les femmes ! s'écria le Sultan ; oh ! oui, votre réflexion est juste. Eh bien ! je n'en ai rien dit ; mais j'aurois parié qu'elle ne disoit pas tout. Si je m'en étois vanté, il y a ici des gens qui m'auroient accusé de faire l'esprit fort. Allez, allez ; soyez-en certain, ce fut elle qui empêcha que vous ne fussiez délivré.

La chose, toute probable qu'elle est, répondit Amanzei, souffre des difficultés. Moclès, pour un homme jusques alors si irréprochable, me parut avoir bien de l'expérience. Ceci change la thèse, dit le Sultan ; car... ah ! oui, on le voit bien, c'étoit lui. Mais accordez-vous donc, dit la Sultane ; c'étoit elle, c'étoit lui. Pourquoi, sans se tourmenter tant, ne pas penser que tous deux étoient de mauvaise foi ? Vous avez raison, repliqua le Sultan ; à la rigueur, cela se pourroit : il me semble pourtant qu'il feroit plus plaisant que ce fût l'un ou l'autre.

Je ne fais pas pourquoi ; mais je l'aimerois mieux. Voyons toujours, que dirent-ils après ? Ce n'est pas là ce qui m'intéresse le moins.

Moclès fut le premier qui revint de son égarement. Il me parut d'abord comme étonné de se trouver entre les bras d'Almaïde ; & sa raison reprenant peu à peu son empire, à l'étonnement succéda l'horreur. Il sembloit ne pouvoir pas comprendre ce qu'il voyoit ; il cherchoit à en douter, à se flatter qu'un songe seul lui offroit de si cruels objets. Trop sûr enfin de son malheur, il leva douloureusement les yeux sur lui-même, & se retraçant tout ce qu'il avoit fait pour séduire Almaïde, combien sa criminelle passion l'avoit aveuglé, avec quel art il l'avoit corrompue par degrés, il tomba dans la douleur la plus amère.

Almaïde enfin ouvrit les yeux ; mais encore troublée, ne distinguant pas les objets aussi bien que

Mo-

Moclès, elle fut d'abord plus confuse qu'affligée. Soit enfin que le desespoir où elle le voyoit, lui fît sentir sa chute, soit que d'elle-même elle connût tout ce qu'elle avoit à se reprocher : Ah Moclès ! s'écria-t-elle en pleurant, vous m'avez perdue ! Moclès en convint ; il s'accusa de l'avoir séduite, la plaignit, tâcha de la consoler, & lui parla en homme vraiment humilié sur le danger qu'il y a à compter trop sur soi-même. Enfin après lui avoir dit tout ce que peuvent inspirer la plus vive douleur & le repentir le plus sincère, sans oser la regarder, il prit congé d'elle pour toujours.

Almaïde restée seule n'enfut, ni moins honteuse, ni plus tranquille. Elle passa toute la nuit à pleurer & à se reprocher tout, jusques au reproche qu'elle avoit fait à Moclès, & dans lequel alors elle trouvoit trop de vanité. Moclès, dès le lendemain, prit le parti de la re-  
trai-

traite la plus austère . . . Voilà qui achève de me décider , interrompit le Sultan ; ce n'étoit pas lui. Et Almaïde , continua Amanzei , toujours inconsolable , quelques jours après suivit son exemple. Ceci me dérange , reprit le Sultan ; il falloit donc que ce ne fût pas elle. Jamais question plus difficile à décider ne s'étoit offerte à mon esprit , & je la laisse à résoudre à qui le pourra.

---

## C H A P I T R E X.

*Où , entre autres choses , on trouvera  
la façon de tuer le tems.*

**Q**UELQUE goût que j'eusse pris pour la morale , je commençois à m'ennuyer chez Almaïde , lorsque Moclès la séduisit. Un jour plutard j'en serois sorti , persuadé qu'il y avoit au moins dans Agra deux femmes insensibles. Ma patience  
heu-

heureusement me sauva une idée fautive.

Après avoir quitté Almaïde, j'errai long-tems. Les ridicules, ou les vices d'un genre qui m'étoit déjà connu, me promettant peu de plaisir, j'évitai avec soin ces maisons où tout avoit l'air décent & arrangé. Mes courses me conduisirent dans un Fauxbourg d'Agra qui étoit rempli de maisons fort ornées; celle pour qui je me déterminai, appartenoit à un jeune Seigneur qui n'y logeoit pas, mais qui quelquefois y venoit *incognito*.

Le lendemain que je m'y fus fixé, je vis sur le soir arriver mystérieusement une Dame, qu'à sa magnificence, & plus encore à la noblesse de son air, je pris pour une femme du plus haut rang. Mes yeux furent éblouis de ses charmes. Avec plus d'éclat encore que Phénime, elle avoit la même modestie, & une physionomie si douce, que je ne pus la voir sans m'in-

ront de votre souvenir ; & elles s'en effaceront, Mazulhim ! ou si vous vous les rappelez quelquefois, ce ne sera que pour me mépriser de ce que j'aurois fait pour vous. Mais quelle erreur ! repliqua-t-il d'un ton badin ; pouvez-vous, belle comme vous êtes, vous former de pareilles chimères ? Savez-vous bien qu'*au vrai* je n'ai jamais aimé personne aussi tendrement que vous ? & vous doutez de mes sentimens ! Non, je n'ai point le bonheur d'en douter , reprit-elle tristement ; je fais que vous ne pouvez être, ni constant, ni fidèle : je doute même que vous sachiez aimer ; cependant je vous aime, je vous l'ai dit, & je viens dans ces lieux vous le dire encore. Je sens ma foiblesse dans toute son étendue, je m'en fais pitié à moi-même, j'en vois toutes les suites ; & pourtant j'y cède. Ma raison me fait voir tout ce que j'ai à craindre ; mon amour me fait tout braver.

Mais, en vérité, répondit-il,  
fa-



savez-vous bien que vous me faites un vrai tort, un tort mortel de ne me pas voir aussi tendre que je le suis? Ah Mazulhim! s'écria-t-elle, est-ce ainsi que vous sentez tout ce que je vous sacrifie, & que vous rassurez mon cœur? Je vous aime, Mazulhim; si vous me connoissiez mieux, vous n'en douteriez pas. Ce cœur qui vous adore, n'a (vous ne pouvez pas l'ignorer) jamais été qu'à vous; dites-moi que vous désirez qu'il y soit toujours. Si vous saviez combien j'ai besoin de croire que vous m'aimez, vous ne me refuseriez pas de me le dire; ne fût-ce même que par humanité. C'est à vous seul aujourd'hui que mon bonheur est attaché; vous voir, vous aimer toujours, c'est mon seul bien, & mes uniques vœux. Seroit-il bien vrai que vous fussiez incapable de penser pour moi, comme je pense pour vous?

Ah! s'écria-t-il, je vous pro-  
 I. Partie. Q tes-

teste . . . Mazulhim , interrompit-elle , laissez-moi le soin de vous justifier ; je m'en acquitterai mieux que vous-même ; & j'ai plus d'envie de croire que vous m'aimez , que vous de me le persuader. Je vous avouerai , Madame , reprit-il d'un air plus sérieux que touché , que je ne me croyois pas assez malheureux pour que les preuves que depuis six mois j'ai tâché de vous donner de ma tendresse , vous en eussent aussi peu persuadée. Je sens bien qu'un amour extrême , tel que celui que j'ai eu le bonheur de vous inspirer , ne va jamais sans un peu de défiance. Si celle que vous me témoignez , pouvoit ne tourmenter que moi , ajouta-t-il en la serrant dans ses bras , je m'en plaindrois beaucoup moins , & le plaisir de vous trouver si délicate , me feroit oublier combien vous êtes injuste. Mais c'est de votre repos qu'il s'agit ici ; & si vous connoissiez mieux mes sentimens ,

vous

vous n'auriez pas de peine à croire qu'il m'est infiniment plus cher que le mien.

En achevant ces mots, il voulut prendre avec Zéphis les plus tendres libertés ; mais elle se défendit d'un air si vrai, que, ne pouvant plus imaginer que ce fût en elle envie de faire de ces façons auxquelles on ne prend seulement pas garde aujourd'hui, il la regarda avec étonnement : Eh quoi ! Zéphis, lui dit-il, est-ce ainsi que vous me prouvez votre tendresse, & devois-je m'attendre à tant d'indifférence ? Mazulhim, répondit-elle en pleurant, daignez m'écouter. Je ne suis pas venue ici sans savoir à quoi je m'exposois, & vous me verriez verser moins de larmes, si je n'étois pas déterminée à me livrer à votre tendresse. Je vous aime, & si je n'en croyois que les mouvemens de mon cœur, je serois entre vos bras ; mais, Mazulhim, il en est encore tems, & nous ne sommes pas encore assez engagés

l'un à l'autre , pour que vous deviez m'en cacher vos sentimens. Il n'y a pas de tems où il ne me soit affreux d'apprendre que vous ne m'aimiez pas ; mais jugez combien j'aurois à me plaindre de vous , jugez quel seroit mon état , si je ne l'apprenois qu'après que ma foiblesse ne vous auroit rien laissé à désirer ! Dominé par le désir de plaire , accoutumé à l'inconstance par des succès qui ne se sont point démentis , vous ne cherchez qu'à vaincre , & vous ne voulez pas aimer. Peut-être est-ce sans passion pour moi que vous m'avez attaquée ? Examinez bien votre cœur , vous êtes maître de ma destinée , & je ne mérite pas que vous la rendiez malheureuse. Si ce n'est pas l'amour le plus tendre qui vous attache à moi ; en un mot , si vous ne m'aimiez pas comme je vous aime , ne craignez pas de me le déclarer. Je ne rougirai pas d'être le prix de l'amour ; mais je mourrois de honte & de douleur , si je ne

ne

ne m'étois vue que l'objet d'un caprice.

Quoique ces paroles & les pleurs que Zéphris versoit en les prononçant, n'attendrissent pas Mazulhim, elles lui firent prendre un ton moins froid, que celui qu'il avoit d'abord employé auprès d'elle. Que vos craintes me touchent, lui dit-il ; mais que je les mérite peu ! Est-il possible que je vous confonde avec ces objets méprisables qui seuls jusques à ce jour ont paru m'occuper ? J'avoue que la façon dont j'ai vécu, a pu donner lieu à vos soupçons ; mais, Zéphris, voudriez-vous que j'eusse joint au ridicule d'avoir eu les femmes qui ont rempli mes loisirs, la honte de les avoir aimées ? Il est vrai, je craignois l'amour ; eh ! que pouvois-je faire de mieux pour lui échapper toujours, que de vivre avec des femmes sans mœurs & sans principes, qui dans l'instant même qu'elles me séduisoient le plus par leurs agrémens, me salvoient

par leur caractère du danger d'une passion ? Je suis , dites-vous , accoutumé à l'inconstance par les succès. M'estimez-vous assez peu pour croire qu'avant de vous avoir touchée , je me flattasse d'en avoir eu quelques-uns ? Il n'y a pas une de ces victoires dont peut-être vous me croyez si vain , qui intérieurement ne m'ait couvert de confusion ; pas une enfin qu'au prix de tout mon sang je voulusse n'avoir point remportée , puisqu'elles me rendent moins digne de vous !

Zéphis , à ces paroles , parut un peu rassurée , & tendit la main à Mazulhim en attachant sur lui ses beaux yeux , avec cette expression tendre & touchante que l'amour seul peut donner. Oui , Zéphis , continua Mazulhim , je vous aime ! ah ! combien vivement ! Avec quel plaisir je sens à vos genoux , qu'au milieu même des transports les plus ardents , ce n'étoit pas à l'amour que je sacrifiois ! Qu'il m'est doux de le

con-

connoître, & de ne le connoître que par vous ! Sans vos charmes, même sans vos vertus, j'aurois sans doute ignoré toujours ce sentiment auquel jusques à vous je refusois de me livrer. C'est à vous seule que je le dois ; c'est pour vous seule que je veux être éternellement rempli !

Ah Mazulhim ! s'écria-t-elle, que nous serons heureux si vous pensez ce que vous me dites ! S'il est vrai que vous m'aimiez, vous m'aimerez toujours. A ces mots ; elle se pencha sur Mazulhim ; & en le serrant tendrement dans ses bras, elle approcha sa tête de la sienne. La plus tendre yvresse étoit peinte dans ses yeux, & bien-tôt Mazulhim par ses transports en pénétra toute son ame. Dieux ! quels yeux quand il eut achevé de les troubler ! Je n'avois jamais vu les mêmes qu'à Phénime.

Quelque préparée qu'elle fût cependant à rendre Mazulhim l'Amant du monde le plus heureux,

reux, elle ne put, sans se ressouvenir de ses craintes, & peut-être de sa vertu, le voir si près de son bonheur. Vous ne doutez pas que je ne vous aime, lui dit-elle en lui opposant la plus foible résistance; mais ne pouvez-vous...? Ah Zéphis! interrompit-il, Zéphis! pouvez-vous craindre encore de me prouver votre tendresse?

Zéphis soupira, & ne répondit rien. Plus vaincue par son amour, qu'elle n'étoit persuadée de celui de son Amant, elle céda enfin à ses desirs. Trop heureux Mazulhim! que de charmes s'offrirent à tes regards, & combien la pudeur de Zéphis n'en augmentoit-elle pas le prix! Aussi Mazulhim m'en parut-il vivement frappé; tout l'étonnoit, tout étoit en Zéphis l'objet d'un éloge & d'un baiser. Quoique, loin de condamner l'admiration dans laquelle il étoit plongé, je la partageasse avec lui, il me sembla que, pour la situation où il se trouvoit, elle duroit trop long-



long-tems , & qu'elle sembloit même suspendre, ou lui faire oublier ses desirs.

Il est bien vrai que plus on est délicat , plus on s'amuse de bagatelles. Le sentiment seul connoit ces tendres écarts qu'il imagine , & qu'il varie sans cesse ; mais enfin on ne sauroit s'y plaire toujours ; & si l'on s'y arrête, c'est moins pour y borner ses desirs, que pour y trouver de nouvelles sources de flamme. J'eus quelques instans assez bonne opinion de Mazulhim , pour n'attribuer l'anéantissement où je le voyois, qu'à un excès d'amour ; & les charmes de Zéphris justifioient cette idée. Vraisemblablement Zéphris le crut aussi , & plus long-tems que moi. Je ne concevois pas comment les transports d'un Amant si tendre, si pressé d'être heureux, s'affoiblissoient à mesure qu'ils trouvoient de quoi augmenter. Il étoit vif sans être ardent : il louoit , il admiroit toujours ; mais n'est-ce donc que par des

éloges qu'un Amant, fait exprimer ses desirs?

Avec quelque adresse que Mazulhim dissimulât son malheur, Zéphris s'aperçut du peu de succès de ses charmes : elle n'en parut, ni surprise, ni choquée ; & tournant ses beaux yeux vers son Amant : Levez-vous, lui dit-elle avec le plus doux sourire, je suis plus heureuse que je ne pensois.

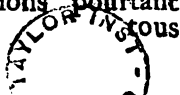
Mazulhim, à ce discours qui ne lui parut qu'insultant, s'efforça, mais vainement, de prouver à Zéphris qu'il ne méritoit pas qu'elle eût de lui l'idée qu'elle sembloit en avoir prise. Forcé enfin de se rendre justice : Hélas Madame ! lui dit-il d'un ton qui me fit rire, c'est que vous m'avez attristé. Votre trouble me divertit, répondit Zéphris ; mais votre douleur m'offenseroit. Il seroit trop cruel pour moi, que vous crussiez mon cœur blessé. . . . Ah Zéphris ! interrompit Mazulhim, qu'il est affreux d'avoir tort avec vous, & difficile

## CONTÉ MORAL. 181

cile de s'en justifier ! Cessez donc de vous affliger , répondit tendrement Zéphir ; je crois que vous m'aimez , je ne le crois même que depuis un instant , & vous ne pouviez mieux me prouver votre tendresse , que par les choses que vous vous reprochez.

Ah ! cela , comme l'on dit , est bon pour le discours , dit le Sultan ; mais dans le fond de l'ame , cette Dame-là n'étoit sûrement pas contente. Premièrement , c'est que par soi-même , cela est affligeant , & qu'il y a apparence que ce qui afflige toutes les femmes , n'en sauroit divertir une ; ou du moins vous conviendrez qu'en ce cas-là elle seroit bien capricieuse. D'ailleurs , c'est que le sentiment n'est pas une chose si consolante , quand cela arrive , qu'on le pourroit bien dire.

A ce propos , je me souviens qu'un jour (j'étois parbleu bien jeune !) C'étoit une femme. Je ne vous dirai pas comment cela arriva. Nous étions pourtant



tous deux.... Réellement, je ne m'en ferois jamais défié; ne voilà-t-il pas que tout d'un coup... je ne fais pas trop comment vous dire cela. Eh bien! j'eus beau lui tenir les propos du monde les plus galans; plus je lui parlai, plus elle pleura. Je n'ai jamais vu cela qu'une fois; mais il est vrai que c'étoit une chose bien attendrissante. Je lui dis pourtant entre autres, qu'il ne falloit desespérer de rien, que je ne l'avois pas fait exprès... Eh! finissez votre cruelle histoire, interrompit la Sultane. Je trouve assez bon, répondit Schah-Baham, qu'il ne me soit point permis de faire un conte, & chez moi, sur-tout. De là, comme je vous disois, poursuivit-il, j'ai conclu, & pour jamais, qu'il n'y a point de femme à qui cela fasse un plaisir; par certain conséquent, la Dame de Mazulhim, qui disoit de si belles choses... auroit tout autant aimé n'avoir pas eu à les dire, interrompit la Sultane; cela est probable.

Mais

Mais sachez pourtant que ce que vous croyez si fâcheux pour une femme, l'afflige moins qu'il ne l'embarrasse. Ah ! oui, reprit le Sultan, je n'aurois, par exemple, qu'à... Mais n'ayez pas peur ; continuez, Emir.

Quelque déconcerté que Mazulhim me parut de son aventure, il me sembla qu'il étoit encore plus étonné de la façon dont Zéphris la prenoit. Si quelque chose peut, lui dit-il, me consoler de cette affreuse disgrâce, c'est de voir qu'elle ne prenne rien sur votre cœur. Que de femmes me détesteroient, si elles avoient autant à se plaindre de moi ! Je vous avoue, répondit Zéphris, que je ferois peut-être comme elles, si je pouvois attribuer cet accident à votre froideur ; mais, si, comme vous me l'avez dit, & que je le crois, l'amour seul trouble vos sens, je ne trouve dans cette aventure que mille choses plus flatteuses pour moi, que tous vos transports. Je vous aime trop pour

ne pas croire que vous m'aimiez. Peut-être aussi ai-je trop de vanité, ajouta-t-elle en souriant, pour imaginer qu'il y a de ma faute; mais quel que soit le motif de mon indulgence, ce qu'il y a de vrai, c'est que je vous pardonne. Je vous avertis, au reste, que je serois moins tranquille sur le plus simple soupçon, sur votre fidélité, que sur ce que vous appelez un crime. Oui; Mazulhim, soyez-moi fidèle, & puisse-je toujours vous trouver tel que vous êtes actuellement! Ce que j'y perdrais du côté de ce que vous appelez des plaisirs, ne le retrouverois-je pas bien dans la certitude que vous seriez constant.

Pendant que Zéphis parloit, Mazulhim, qui auroit bien voulu lui avoir moins d'obligation, n'épargnoit rien de tout ce qui pouvoit faire cesser son malheur. Zéphis se prêtoit à ses desirs avec une complaisance qu'intérieurement peut-être il n'approuvoit pas, parce que de moment en

mo-

moment elle le rendoit moins excusable. Cette complaisance même devenoit plus tendre ; insensiblement elle augmentoit ; Zéphris se défendoit moins, ou accordoit de meilleure grace ; ses yeux brilloient d'un feu que je ne leur avois pas encore vu ; il sembloit que ce ne fût que dans cet instant qu'elle se fût véritablement rendue. Elle n'avoit jusqu'alors souffert les empressemens de Mazulhim ; alors elle les partageoit. Cette répugnance inséparable du premier moment , que tant de femmes jouent , & que si peu sentent , avoit cessé. Zéphris soutenoit sans embarras les éloges de Mazulhim , & paroissoit même désirer qu'il pût se mettre à portée de lui en donner de nouveaux. Elle rougissoit , & ce n'étoit plus la pudeur qui la faisoit rougir ; ses regards ne se détournoient plus de dessus les objets qui d'abord avoient paru les blesser. La pitié que Mazulhim lui inspiroit , enfin

n'eut plus de bornes. Cependant...

Ah! oui, interrompit le Sultan ; cependant... J'entends bien ; voilà un impatient petit homme ! Je ne connois rien qui soit, à la longue, plus insupportable que les procédés qu'il a avec Zéphris ; je suis bien sûr qu'elle s'en fâcha. Et moi, dit la Sultane, je le suis du contraire ; se fâcher d'un pareil malheur, c'est le mériter. Bon ! reprit le Sultan, pensez-vous qu'une femme fasse une pareille réflexion ? Ce qu'il y a de certain pour moi, c'est qu'en pareil cas je me fâcherois ; & si, je ne m'en croirois pas moins raisonnable, non. Voyons pourtant ce que dit Zéphris ; car, à ce que je vois, en cela, comme en toute autre chose, chacun à son goût.

Quelque indulgente qu'elle fût, reprit Amanzei, l'obstination du malheur de son Amant me parut l'ennuyer ; soit qu'ayant plus fait pour lui que la première

miè-



nière fois, elle crût le mériter moins, soit qu'étant en ce moment plus favorablement disposée, elle trouvât dans sa raison moins de force pour le soutenir.

Mazulhim, moins convaincu que Zéphris de son infortune, ou accoutumé peut-être à braver de pareils malheurs, ne pensant pas de Zéphris aussi-bien qu'il le devoit, tenta ce que, s'il eût été plus sage, ou plus poli, il n'auroit pas tenté. Il me sembla qu'elle n'agréoit pas une épreuve qui lui montrait moins encore de présomption dans Mazulhim, que la mauvaise opinion qu'il osoit avoir de ses charmes.

Malgré son trouble, il lui échappa un souris malin qui sembloit dire à Mazulhim qu'elle n'étoit point personne avec qui cette témérité fût placée, & pût être heureuse. Sûre qu'il en seroit bien-tôt puni, elle se livra à ses ridicules entreprises, avec une intrépidité que toute femme est assez vaine pour avoir en pareil

cas, mais qui n'est point dans toutes justifiée par le succès. Quoique Mazulhim fût en ce moment moins à plaindre qu'il ne l'avoit été, il n'étoit pas cependant dans une situation dont on pût le féliciter, & quelques que fussent ses efforts, Zéphris eut raison de ne les avoir pas craints.

A l'air étonné de Mazulhim, je dus croire que, s'il étoit fait à une partie de ce qui lui arrivoit, il ne l'étoit pas à trouver des femmes qui, comme Zéphris, ne pussent dans ses malheurs lui laisser aucunes ressources. Ce que je dis toutesfois sans vouloir en offenser aucune; & que fait-on, d'ailleurs, si ce seroit toujours à elles qu'on devroit s'en prendre?

Quoi qu'il en soit, la surprise de Mazulhim fut si plaisamment marquée, & aux dépens de beaucoup d'autres femmes, faisoit si bien l'éloge de Zéphris, qu'elle ne put s'empêcher d'en rire. Si vous me l'aviez demandé, lui dit-elle, je vous l'aurois dit; mais

mais vous ne m'en auriez peut-être pas crue. J'aurois assurément eu tort, répondit-il; mais je ne devois pas m'y attendre; une expérience de dix ans, toujours heureuse, me faisoit croire toujours possible ce qu'avec vous seule j'ai inutilement tenté. Ah Zéphris! ajouta-t-il, faut-il que je trouve dans ce qui devroit combler mes desirs, de nouvelles raisons de me plaindre! En effet, répondit-elle en riant, je conçois combien vous êtes malheureux, & vous devez aussi être bien fûr de toute ma pitié. Zéphris! reprit-il avec un transport plus vrai que tous ceux que je lui avois vus, rien n'égale ma tendresse, que vos charmes; chaque moment augmente mon ardeur & mon desespoir; & je sens... Eh Mazulhim! interrompit-elle, quel auroit donc été ce bonheur dont vous regrettez tant la perte? Non, s'il est vrai que vous m'aimiez, vous n'êtes pas à plaindre. Un seul de mes regards doit vous rendre  
plus

plus heureux que tous ces plaisirs que vous cherchez, si vous les aviez trouvés auprès d'une autre. Vos sentimens me charment & me pénètrent, dit-il; mais, en redoublant mon amour, ils augmentent mes regrets & ma douleur.

Finissons cet entretien , dit Zéphris en se levant. Quoi ! s'écria-t-il, voudriez-vous déjà me quitter ? Ah Zéphris ! ne m'abandonnez point à l'horreur de ma situation ! Non, Mazulhim, repliqua-t-elle, je vous ai promis de passer ce jour avec vous ; eh ! puisse-t-il ne vous point paroître plus long qu'à moi ! Mais sortons de ce cabinet ; allons jouir de la délicieuse fraîcheur qui commence à se répandre, distraire votre imagination, la détourner enfin de dessus les objets qui l'attristent, peut-être. Mazulhim, plus on cherche les plaisirs, moins on peut les goûter ; essayons si, en y arrêtant moins notre pensée, nous ne vous y disposerons pas mieux.

La

La généreuse Zéphis sortit en achevant ces paroles, & Mazulhim lui donna la main de l'air du monde le plus respectueux.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que ce Mazulhim, qui employoit si mal les rendez-vous qu'on lui donnoit, étoit l'homme d'Agra le plus recherché : il n'y avoit pas une femme qui ne l'eût eu, ou qui ne voulût l'avoir pour Amant : vif, aimable, volage, toujours trompeur, & n'en trouvant pas moins à tromper, toutes les femmes le connoissoient, & toutes cependant cherchoient à lui plaire ; sa réputation enfin étoit étonnante. On le croyoit ! . . . Que ne le croyoit-on pas ? & pourtant, qu'étoit-il ? que ne devoit-il pas à la discrétion des femmes, lui qui, ayant pour elles de si mauvais procédés, les ménageoit cependant si peu ?

Après une heure de promenade, Zéphis & lui revinrent du jardin. Je cherchai promptement dans leurs yeux, s'ils étoient plus contens que lorsqu'ils étoient

étoient fortis. A l'air modeste de Mazulhim, je crus que non, & je ne me trompois pas. Zéphris s'affit sur moi nonchalamment, & Mazulhim se mit à ses pieds sur des carreaux. Ayant assez peu de chose à lui dire, & n'imaginant d'abord aucune forte d'amusemens qu'il fût en état de lui procurer, il s'abandonna à la rêverie, en la regardant assez tendrement. Honteux, peu de tems après, du personnage qu'il jouoit auprès de la plus belle femme d'Agra, mais consterné encore de ses malheurs, tremblant, en voulant les réparer, d'effuyer de nouveaux affronts, il fut quelques momens sans savoir à quoi se déterminer. Il craignit enfin que son silence & sa froideur ne parussent plutôt à Zéphris des preuves d'indifférence que de crainte ou de repentir. Il la prit brusquement dans ses bras, & lui donnant les baisers les plus tendres, sembla vouloir sortir par un coup d'éclat de la profonde léthargie dans laquelle

quel-

quelle il étoit plongé. Zéphis d'abord parut délibérer en elle-même, si elle se prêteroit aux nouvelles entreprises de Mazulhim. Si la tendresse la sollicitoit à tout accorder, cette même tendresse lui faisoit voir avec douleur, qu'elle n'avoit jamais plus de cruauté pour Mazulhim, que quand elle ne lui refusoit rien. Désiroit-il d'être heureux, ou la connoissoit-il assez peu pour croire qu'elle feroit blessée s'il ne cherchoit pas à le devenir? Etoit-ce enfin l'amour ou la vanité qui le lui ramenoient si tendre?

Pendant qu'elle s'occupoit de ces idées, Mazulhim (soit qu'il cherchât uniquement à se tirer d'une situation qui l'ennuyoit, soit que, comme il étoit admirable pour les menus détails de l'amour, il voulût empêcher Zéphis de s'ennuyer) crut devoir employer ces riens, charmans quand ils précèdent, ou suivent une conversation sérieuse, mais  
qui

qui par leur frivolité ne sont *pas* faits pour en tenir lieu. Zéphir refusa d'abord de s'y prêter ; mais croyant à l'empressement extrême avec lequel Mazulhim lui demandoit plus de complaisance qu'il avoit besoin qu'elle en eût, elle consentit par pure générosité, & en haussant les épaules, à ce dont il se faisoit de si grandes idées, & dont (car il faut lui rendre justice) elle attendoit beaucoup moins que lui.

L'air inattentif, & même ennuyé qu'elle garda long-tems, loin d'impatisser Mazulhim, l'engagea à redoubler ses soins ; & comme il étoit l'homme de son tems qui savoit le mieux traiter les petites choses, il la força à lui prêter plus d'attention ; de l'attention, il la conduisit à l'intérêt. Le peu de réalité des objets qu'il lui offroit, disparut insensiblement à ses yeux ; elle seconda elle-même l'illusion où il la jettoit, & connut enfin de combien de plaisirs  
l'ima-



L'imagination est la source, & combien sans elle la nature seroit bornée.

Pour comble de bonheur, ce que Mazulhim avoit peut-être moins regardé comme une ressource pour lui, que comme une sorte de dédommagement qu'il devoit à Zéphris, lui fit une impression plus vive qu'il ne s'en étoit flatté. Les charmes de Zéphris, devenus même plus touchans, lui firent sentir cette émotion qu'il avoit jusques-là cherchée si vainement; & dans le doux désordre qui commençoit à s'emparer de ses sens, ayant perdu le souvenir de ses malheurs, ou en étant alors plus irrité qu'abattu, il vainquit enfin glorieusement ces obstacles cruels, par lesquels il s'étoit vu si long-tems & si cruellement arrêté.

J'entends, dit alors le Sultan, c'est fort bien fait; *il vaut mieux tard que jamais*; c'est-à-dire que... N'allez-vous pas nous expliquer cela, interrompit la Sultane, & pensez-vous qu'Amanzei ait eu

la prudence & la finesse de nous laisser quelque chose à deviner? Je n'en fais rien, reprit le Sultan, ce ne sont pas là mes affaires; mais enfin, c'est que, comme vous le savez aussi-bien que moi, ce Mazulhim est un peu sujet à des accidens, & qu'il me paroît tout simple que l'on s'informe . . . parce que, par hazard, il se pourroit... Eh bien! dites-moi donc un peu? Mazulhim. . .

Sire, il fut heureux. Mais il savoit mieux offenser, qu'il ne savoit réparer les outrages qu'il faisoit; & je doute que, s'il eût eu affaire à une personne moins généreuse que Zéphris, il eût pu pour si peu obtenir son pardon. Plus vain qu'il n'étoit amoureux, il me parut moins sentir le bonheur de posséder Zéphris, que le plaisir d'avoir moins à rougir devant elle. Ils commencèrent une conversation tendre, où Zéphris mit beaucoup de sentiment, & Mazulhim extrêmement de jargon.

Peu.

- Peu de tems après on servit un souper où il avoit épuisé la délicatesse & le goût. Zéphis, animée de plus en plus par la présence de son Amant, lui dit mille choses fines & passionnées qui ne me firent pas moins admirer son esprit, que sa tendresse. Quoique lui-même fût étonné de tant de charmes, ils n'agissoient pas sur lui aussi vivement que sur moi ; & il me parut que son orgueil étoit plus flatté de la conquête de Zéphis, que son cœur n'étoit touché de cette passion vive & délicate qu'elle avoit pour lui, & dont, malgré ce qu'elle craignoit de son inconstance, elle étoit uniquement remplie.

Si la possession de Zéphis n'avoit pas rendu Mazulhim aussi amoureux qu'elle l'auroit dû, il en étoit du moins devenu plus vif. Son cœur, inaccessible au sentiment, languissoit encore ; toutes les vertus de Zéphis, que l'ingrat louoit sans les connoître, & peut-être sans les lui croire ;

loin de l'attacher à elle, sembloient l'en éloigner, & le contraindre. Je ne le voyois pas même ému de l'amour tendre & vrai qu'elle avoit pour lui ; mais elle commençoit à lui inspirer des désirs. Il la regardoit avec transport, il soupiroit, il lui parloit avec ardeur du bonheur dont il avoit joui, & sembloit attendre avec impatience que le souper finît : il le lui dit même ; mais, soit qu'elle s'y amusât, soit qu'elle n'eût pas si bonne opinion que, lui de l'après souper, elle étoit moins impatiente. Cependant elle l'aimoit. Il la pressa, bien-tôt . . . Ah Mazulhim ! que tu aurois été heureux si tu avois su aimer !

Peu de tems après Zéphris sortit, & Mazulhim la suivit, en lui faisant des protestations d'amour & de reconnoissance que je crus d'autant moins vraie, qu'elle les méritoit mieux. Zéphris étoit trop estimable pour qu'il pût s'attacher constamment à elle ; elle étoit vraie, sans fard, sans coquet-

quetterie. Mazulhim étoit sa première affaire; mais ce qui auroit fait la félicité d'un autre, n'étoit pour ce cœur corrompu qu'une liaison où il ne trouvoit, ni plaisir, ni amusement. Il ne lui falloit que de ces femmes qui, nées sans sentiment & sans pudeur, ont mille aventures sans avoir un Amant, & qu'à l'indéence de leur conduite, on pourroit accuser de chercher plus encore le deshonneur que le plaisir. Il n'étoit pas étonnant que Mazulhim, qui n'étoit qu'un fat, plût aux femmes de ce genre, & qu'à son tour il les recherchât.

Mais, Amanzei, demanda la Sultane, comment un homme de si peu de mérite avoit-il pu toucher une personne aussi estimable que vous nous avez peint Zéphis? Si Votre Majesté vouloit bien se ressouvenir du portrait que j'ai fait de Mazulhim, répondit Amanzei, elle s'étonneroit moins qu'il eût su plaire à Zéphis. Il avoit des agrémens;

200 LE SOPHIA,

& savoit feindre des vents. Zéphir, d'ailleurs, ne seroit pas la première femme raisonnable qui auroit eu le malheur d'aimer un fat; & Votre Majesté n'ignore pas qu'on ne voit autre chose tous les jours. Sans doute, dit le Sultan, par exemple, il a raison, l'on ne voit que cela: au reste, ne me demandez pas pourquoi; car je n'en fais rien. Ce n'est pas à vous non plus que je le demande, reprit la Sultane. Ce sont des choses qu'avec tout l'esprit que vous avez, il me paroît simple que vous ne sachiez pas.

Qu'une femme raisonnable, continua-t-elle, se rende à un amour également tendre & constant; que, sûre des sentimens & de la probité d'un homme qui l'aime, (si toutesfois quelque chose peut jamais l'en assurer) elle se livre enfin à lui, cela ne me surprend pas; mais qu'elle soit capable de foiblesse pour un Mazulhim, voilà ce que je ne puis comprendre! L'amour, répondit:

dit Amanzei, ne seroit pas ce qu'il est, si . . . Si, si, interrompit le Sultan; allez-vous faire long-tems les Beaux-Esprits, & ne vous souvient-il plus que j'ai défendu les dissertations? Que vous importe, dites-moi, que cette Zéphris aime ce Mazulhim, que l'une soit une bégueule, & l'autre un fat? Eh bien! elle l'aime tel qu'il est. Vous voulez savoir pourquoi? Que ne le demandiez-vous à Amanzei, pendant qu'il étoit femme? Croyez-vous qu'il se souvienne de cela, lui, à présent? Vous êtes cause, au-reste, avec tous vos discours, que les contes que l'on me fait, ne finissent point; & cela m'excede. Voyons, Emir, où en étiez-vous? Que devint cette Zéphris si raisonnable qu'elle en ennuie? Quelle fut la fin de tout cela?

Celle qu'elle devoit avoir, reprit Amanzei. Mazulhim, ne voulant pas d'abord manquer totalement d'égards pour Zéphris, la trompa le plus secrettement qu'il

qu'il put. Ou les ménagemens qu'il eut pour elle, ne furent pas assez habilement employés pour la tromper long-tems, ou les infidélités qu'il lui faisoit, étoient trop fréquentes & trop marquées, pour qu'il pût toujours les lui dérober. Quoi qu'il en soit, elle se plaignit; mais, comme, avec toutes les délicatesses de l'amour le plus tendre, elle en avoit tout l'aveuglement, il vint aisément à bout de la calmer. Il continua ses infidélités, & elle recommença ses reproches. Enfin, il s'impacienta, & peu touché de son amour & de ses larmes, il rompit absolument avec elle, & la laissa livrée à la honte de l'avoir aimé, & à la douleur de l'avoir perdu.

Ma foi, dit le Sultan, il fit fort bien de la quitter; & la preuve de cela, c'est que j'aurois fait de même. Je sais bien qu'elle étoit fort belle, qu'elle avoit beaucoup de mérite; mais ce mérite-là m'auroit, moi qui  
veux



veux qu'on me divertisse , ennuyé tout comme lui. Ce n'est pourtant pas que je sois un Mazulhim ; je pense qu'on ne me le reprochera pas ; mais c'est qu'il ne laisse pas d'être plaisant de quitter des femmes , quand ce ne seroit uniquement que pour entendre ce qu'elles en disent.

---

## CHAPITRE XI.

*Qui contient une recepte contre les  
Enchantemens.*

**T**ROIS jours après que j'eus vu Zéphis pour la première fois, Mazulhim arriva seul. A peine avoit-il eu le tems de donner quelques ordres, qu'une petite femme dont l'air étoit vif, indécent, étourdi, & pourtant maniéré, entra dans le cabinet. De loin, elle ne manquoit pas d'éclat ; de près, ce n'étoit qu'une figure médiocre, & que sans ses ridicules, ses mines & cette

*1. Partie.*                      T                      pro-

prodigieuse vivacité qu'elle affectoit, on n'auroit seulement pas remarquée. Aussi étoit-ce la seule chose qui avoit fait naître à Mazulhim l'envie de l'avoir.

Ah! s'écria-t-il en la voyant, c'est vous! mais savez-vous bien que vous êtes divine d'arriver de si bonne heure!

Cette beauté, qui, malgré ses airs enfans, avoit trente ans au moins, s'avança vers Mazulhim avec cette noble indécence qui composoit presque toutes ses graces; & sans lui répondre, ni presque le regarder: Vous aviez raison, lui dit-elle, de me dire que votre petite maison étoit jolie; mais c'est qu'elle est charmante! meublée d'un goût! d'une volupté! cela est divin! N'est-il pas vrai, répondit-il, que c'est la plus jolie du Fauxbourg? Ne diroit-on pas à ce propos, repliqua-t-elle, que j'en connois beaucoup? Ce cabinet-ci est charmant! continua-t-elle, galant au possible! Je suis, dit-il, char-

charmé de vous y voir, & qu'il vous plaise. Oh! pour moi, repliqua-t-elle, je n'ai peut-être pas fait, pour y venir, toutes les façons que je devois. C'en est pas que je ne sache aussi-bien qu'une autre, l'art de filer & de mettre de la décence dans une affaire; mais... vous ne le pratiquez pas, interrompit-il; oh! pour cela on vous rend justice. C'est que cela est vrai, au moins, reprit-elle; exactement, je ne suis point fausse. Hier, quand vous me dites que vous m'aimiez, & que vous me proposâtes de venir ici... je fus pour-tant bien tentée de vous répondre, non; mais la vérité de mon caractère ne me le permit point; je suis franche, naturelle, vous me plaisez, & me voilà. Vous n'en pensez pas plus mal de moi, peut-être? Qui! moi! répondit-il en haussant les épaules, voilà une belle idée! j'en penserois mille fois mieux, s'il m'étoit possible. Au vrai, vous êtes charmant! reprit-elle. Mais di-

tes-moi donc, y a-t-il long-tems que vous êtes ici? J'arrivois, reparti-il; & j'en rougis, j'en suis confondu. Mais vous avez pensé être ici la première. Cela auroit vraiment été joli, dit-elle, & je n'aurois pas manqué de vous en savoir gré. Vous concevez bien, répondit-il, qu'on ne fait pas ces choses-là exprès, & qu'elles peuvent arriver aux gens les plus empressés. Oui, oui, reprit-elle, je le conçois bien; je ne l'aimerois pourtant pas. Ecoutez donc, que je vous dise des nouvelles. Zobéïde vient dans la minute de quitter Areb-Chan. Ne lui a-t-elle fait que cela? demanda-t-il. Et Sophie, continua-t-elle, vient de prendre Dara. N'a-t-elle pris que lui? demanda-t-il encore.

Pendant qu'elle parloit, Mazulhim, qui la connoissoit trop pour la respecter seulement un peu, prenoit avec elle les plus grandes libertés. Loin qu'elle m'en parût plus émue que lui, elle promena ses yeux dans le

cabinet avec distraction ; puis les ramenant sur sa montre : Mais, quelle folie donc ! Mazulhim , lui dit-elle , est-ce que nous serons seuls tout le jour ? Voilà une assez bonne question ! répondit-il ; sans doute , nous serons seuls. Mais vraiment , reprit-elle , je n'avois pas compté là-dessus. Laissez donc ! ajouta-t-elle sans aucun désir qu'il finît , ni qu'il continuât , (aussi ne s'en embarrassa-t-il pas plus qu'elle) vous êtes , au vrai , d'une folie qui ne ressemble à rien. Et à propos de quoi être seuls , s'il vous plaît ? Il me semble , répondit froidement Mazulhim , que cette conversation n'empêchoit pas de s'amuser , que cela étoit convenu entre nous. Convenu ! dit-elle , quel conte ! où avez-vous donc pris cela ? je n'en ai pas dit un mot , je vous jure ; après tout , cela m'est égal , & je saurai bien vous contenir. Ah ! pour cela , laissez donc ! vous avez des façons singulières ! Pas trop , il me semble que je ne suis

pas plus singulier qu'un autre. D'ailleurs, étant ensemble comme nous y sommes, je dois croire que je n'outre rien. Ah Zulica ! ajouta-t-il, vous qui avez du goût, dites-moi ce que vous pensez de ce platfonds ? C'étoit à cela que je rêvois, dit-elle, je le voudrois moins chargé de dorure : tel qu'il est, je le trouve pourtant fort beau, ajouta-t-elle en s'asseyant sur ses genoux ; & selon toutes les apparences, ce n'étoit pas pour le déranger.

Quand j'y pense, reprit-elle, il faut que je sois bien folle pour croire que vous me ferez fidèle, vous qui ne l'avez encore été à personne. Ah ! ne parlons pas de cela, repliqua-t-il en s'occupant toujours, & (graces aux bontés de Zulica) fort commodément ; vous seriez peut-être bien embarrassée, si j'étois plus constant que vous ne me soupçonnez de l'être. Vous ne voulez donc pas me laisser ? dit-elle en ne faisant pas le moindre mouvement pour lui échapper, ou  
pour

pour le contraindre. A l'égard de la constance, continua-t-elle aussi froidement que s'il n'eût pas continué, lui, j'en ai dans le caractère, j'ose le dire. Ce n'est pas aujourd'hui une vertu, que la constance, tant elle est commune, répondit-il, & l'on peut, sans se vanter, dire qu'on en est capable. Vous avez pourtant, & malgré celle dont vous pouvez vous piquer, changé quelquefois. Pas tant, n'allez pas croire cela. Mais je fais, & vous ne l'ignorez pas, répondit-il, tous les Amans que vous avez eus. Eh bien, dit-elle, en ce cas-là vous conviendrez qu'il n'a tenu qu'à moi d'en avoir davantage. Finissez donc, vous me tourmentez ! Beaucoup moins que je ne devrois. Mais enfin, répliqua-t-elle, c'est toujours plus que je ne veux. Quoi ! lui dit-il, ne m'aimez-vous pas ? allez-vous avoir un caprice ? n'avons-nous pas tout réglé ? Eh mais. . . . oui, répondit-elle ; mais. . . . Ah Mazulhim ! vous me dépla-

sez! C'est un conte, repartit-il froidement, cela ne se peut pas.

Alors il la posa doucement sur moi. Je vous assure, Mazulhim, lui dit-elle en s'y arrangeant, que je suis outrée contre vous; je vous le dis, c'est que je ne vous le pardonnerai jamais.

Malgré ces terribles menaces de Zulica, Mazulhim voulut achever de lui déplaire. Comme entre autres choses il avoit la mauvaise habitude de s'en attendre jamais, & qu'elle avoit apparemment celle de ne jamais attendre personne, il lui déplut en effet à un point qu'on ne sauroit imaginer. Cependant, malgré sa colère, elle attendit, & sa vanité lui fit suspendre son jugement. Dans toutes les occasions où elle s'étoit trouvée, (& elles avoient été fréquentes assurément) on ne lui avoit jamais manqué; c'étoit pour elle une preuve incontestable de ce qu'elle valoit. D'ailleurs, ce Mazulhim, qu'elle trouvoit si peu di-



digne d'estime, de quels prodiges, si l'on en croyoit le Public, n'étoit-il pas capable ? Si (comme la chose lui paroissoit assez avérée) elle n'avoit rien à se reprocher, par quel hazard Mazulhim, qui, disoit-on, n'avoit jamais eu tort avec personne, en avoit-il avec elle un si singulier ? Elle avoit oui dire à tout le monde, qu'elle étoit charmante ; la réputation de Mazulhim étoit trop belle, pour qu'il ne la méritât pas au moins par quelque endroit ; donc ce qui lui faisoit faire tant de réflexions, n'étoit point naturel, & ne pouvoit pas durer.

Avec ces consolantes idées, & d'oui-dire en oui-dire, Zulica s'étoit armée de patience, & cachoit son dépit le mieux qu'il lui étoit possible. Mazulhim, cependant, tenoit les propos du monde les plus galans sur les beautés qui sembloient le toucher si peu. Il falloit, disoit-il, que, pour le rendre tel qu'il se trouvoit, tous les Magiciens des

Indes eussent travaillé contre lui; mais, continuoit-il, que peuvent leurs charmes contre les vôtres? Aimable Zulica! ils en ont différé le pouvoir, mais ils n'en triomphent pas.

A tout cela, Zulica, plus fâchée que Mazulinn n'étoit déconcerté, ne lui répondoit que par des fouris malins, mais auxquels, de peur de l'achever, elle n'osoit donner toute l'expression qu'elle auroit voulu. Vous êtes, lui demanda-t-elle d'un air railleur, brouillé avec des Magiciens? Je vous conseille de vous raccommoier avec eux; des gens capables de jouer de pareils tours, sont de dangereux ennemis. Ils le feroient moins, si vous vous étiez bien mise en tête de leur en donner le démenti, répondit-il, & je doute aussi que, malgré leur mauvaise volonté, si je vous aimois avec moins d'ardeur, j'eusse éprouvé. . . Oh! c'est un propos auquel j'ajoute assez peu de foi, que celui que vous me tenez-là,  
in-

interrompit Zulica, qui, ayant déterminé en elle-même le tems que l'on pouvoit rester enchanté, croyoit alors avoir accordé assez de repit. Je fais bien, reprit-il, que, si vous me jugez à la rigueur, vous ne devez pas être contente; mais, moins vous l'êtes, plus vous devriez achever de me mettre dans mon tort. Je doute, repliqua-t-elle, que cela fût convenable. Je vous croyois moins attachée à la décence, reprit-il d'un air railleur; & j'osois espérer. . . Vous prenez assurément bien votre tems pour railler! interrompit-elle; vous avez raison! rien n'est si glorieux pour vous que cette aventure! Mais, Zulica, reprit-il, ne voudrez-vous donc jamais sentir que le ton que vous prenez, ne peut que me nuire, & perpétuer mon humiliation? C'est, je vous jure, dit-elle, ce dont je me soucie le moins. Mais, lui demanda-t-il, si vous vous en souciez si peu, de quoi vous fâchez-vous tant? Vous me permettrez de  
vous

vous dire, Monsieur, que c'est une fort sotte question, que celle que vous me faites !

A ces mots, elle se leva malgré tous les efforts qu'il fit pour la retenir. Laissez-moi, lui dit-elle d'un ton aigre, je ne veux, ni vous voir, ni vous entendre. Assurément, s'écria-t-il, j'en ai vu d'aussi malheureuses, mais je n'en ai jamais vu d'aussi fâchées !

Cette exclamation de Mazulhim ne plut pas à Zulica. Désespérée de l'accident qui lui arrivoit, outrée de l'air froid de Mazulhim, elle s'en prit, dans sa fureur, à un grand vase de porcelaine qu'elle trouva sous sa main, & qu'elle brisa en mille morceaux. Hélas, Madame ! lui dit Mazulhim en souriant, vous n'auriez rien trouvé ici à briser, si toutes les personnes qui n'y ont pas été contentes de moi, s'en étoient vengées de la même manière. Au-reste, ajouta-t-il en s'asseyant sur moi, je vous conjure de ne vous pas gêner.

Voilà une femme qui me plaît  
tout-

**tout-à-fait**, dit Schah-Baham ; elle a du sentiment , & n'est pas comme cette Zéphis , à qui tout étoit égal , & qui d'ailleurs étoit bien la plus sotte précieuse que j'aie de ma vie rencontrée ! Je sens qu'elle m'intéresse infiniment , & je vous la recommande , Amanzei , entendez-vous ? Tâchez qu'on ne la chagrine pas toujours. Sire , répondit Amanzei , je la favoriserai autant que le respect dû à la vérité pourra me le permettre.

Mazulhim , en finissant de parler , se mit à rêver d'un air distrait. Zulica , qui étoit allée s'asseoir dans un coin , & loin de lui , soutint assez bien pendant quelque tems la méprisante indifférence qu'il lui témoignoit ; & pour la lui rendre , elle se mit à chanter. Ou je me trompe , lui dit-il , quand elle eut fini , ou le morceau que Madame vient de chanter , est de tel Opera ? Elle ne répondit rien. Vous avez , continua-t-il , une jolie voix , peu étendue , mais flûtée ,  
&

& dont les sons vont droit au cœur. Il est heureux qu'elle vous plaise, répondit-elle sans le regarder. Vous ne le croyez peut-être pas, repartit-il; mais il est vrai pourtant que vous pourriez en être flattée, & que peu de gens s'y connoissent aussi-bien que moi. Un autre agrément que je vous trouve, & que je vous dirois si je pouvois à présent vous paroître digne de vous louer, c'est une expression charmante qui ne laisse rien à désirer par sa vivacité & par sa justesse, & que vos yeux seconderont si-bien, qu'il est impossible de vous entendre sans se sentir remuer jusques au fonds du cœur. Vous allez me répondre encore qu'il est heureux que cela me plaise?

Non, répondit-elle d'un ton plus doux, je ne suis pas fâchée que vous me trouviez des choses aimables, & plus je vous fais connoisseur, plus vos éloges doivent me flatter. Voilà précisément, dit-il, la raison qui me  
fe-

feroit désirer de mériter les vôtres. Ah sans doute! dit-elle. Allez-vous dire que vous ne vous connoissez à rien? répondit-il, & pour mettre le comble à l'injustice, n'imaginerez-vous pas aussi qu'il m'est indifférent que vous pensiez de moi, bien ou mal? Joindrez-vous cette injure à toutes celles que vous m'avez déjà faites? Ah Zulica! est-il possible que ce qui devroit augmenter votre tendresse, ne serve qu'à vous irriter contre moi?

Est-il possible aussi, reprit-elle avec emportement, que vous me croyiez assez dupe pour regarder comme une preuve d'amour, l'affront le plus sanglant que jamais vous pussiez me faire? Un affront! s'écria-t-il; aimable Zulica! vous connoissez peu l'amour, si vous croyez que nous devions, vous & moi, rougir de ce qui nous est arrivé. Je ne craindrai pas de vous dire plus: les gens que vous avez honorés de votre tendresse, vous ont aimée bien peu, si vous ne les

les avez pas trouvé tous aussi malheureux que moi.

Oh! pour cela, Monsieur, dit-elle en se levant, finissez, ou je vous quitte; je ne puis plus soutenir le ridicule & l'indécence de vos propos. Je n'ignore pas qu'ils vous blessent, répondit-il, & je suis surpris, je l'avoue, de ce qu'ils font cet effet-là sur vous; mais ce dont je ne reviens pas, c'est que vous vous obstiniez à me trouver si coupable. Je trouverois tout simple qu'une femme ordinaire, sans monde, sans usage, s'offensât mortellement d'une aventure pareille; mais vous, que vous soyez précisément comme quelqu'un qui n'a jamais rien vu, en vérité, cela n'est pas pardonnable! En effet, dit-elle, il faut être fotte au dernier point pour ne la pas trouver flatteuse, & je m'étonne de ne vous avoir point encore remercié de l'impression singulière que j'ai faite sur vous! Raillerie à part, dit-il en voulant se lever, je vais vous prou-



prouver que je n'ai pas tort.

Non, Monsieur, s'écria-t-elle, je vous défends de m'approcher. J'exécuterai vos ordres, tout injustes qu'ils sont, & je prouverai de loin, puisque vous le jugez à propos. Oui, repliqua-t-elle, cela vous sera sûrement plus commode. Mais faisons mieux, n'en parlez plus; aussi-bien ne suis-je pas assez imbécille pour que vous puissiez me persuader jamais, que plus un Amant a de tendresse, moins il peut l'exprimer à ce qu'il aime.

C'est-à-dire, reprit-il d'un air nonchalant, que vous croyez précisément le contraire, vous. Oui, repartit-elle, précisément; c'est qu'on ne peut pas être plus persuadée d'une chose que je le suis de celle-là. Eh bien, Madame, vous pouvez donc vous vanter d'être la femme la moins délicate qu'il y ait au monde; & si je ne vous aimais au point que je ne connois sous le Ciel rien d'assez fort pour m'arracher à vous, je vous avouerais que

cette façon de penser, m'en éloigneroit pour jamais. Il seroit en effet, dit-elle, assez étonnant qu'elle vous plût.

Oh non ! reprit-il d'un air détaché, je ne suis pas intéressé autant que vous voulez bien me faire l'honneur de le croire, à m'en déclarer l'ennemi ; mais c'est qu'il est décidé de tout tems, que plus on a d'amour, moins on a l'usage de ses sens, & qu'il n'appartient qu'à des cœurs grossiers & incapables de se laisser pénétrer des charmes de la volupté, de se posséder dans les momens où vous m'avez trouvé si loin de moi-même. Si l'espoir du plaisir fust pour troubler un Amant, jugez de ce que doit produire sur lui l'approche de ces instans heureux qu'il a si vivement désirés ; combien son ame doit s'être usée dans les transports qui les précèdent ; & si ce desordre que vous me reprochez, est aussi desobligeant pour une femme qui fait penser, que ce sang-froid dont,

fa-

faute d'y réfléchir, sans doute, vous voudriez que j'eusse été capable. Franchement, ajouta-t-il en s'allant jeter à ses genoux, seroit-ce la première fois que vous . . . Ah ! cessez cette mauvaise plaisanterie, interrompit-elle, laissez-moi, je veux sortir, & ne vous voir de ma vie. Mais Zulica, lui dit-il en la ramenant de mon côté, ne voudrez-vous donc jamais sentir qu'il semble, à la façon dont vous prenez mon malheur, que vous ne vous croyez pas assez de charmes pour le faire cesser ?

Soit que les délicates distinctions de Mazulhim eussent déjà disposé Zulica à la clémence, soit que la grande réputation qu'il s'étoit acquise, rendît ce qu'il disoit plus vraisemblable, elle se laissa conduire sur moi, en faisant cette légère résistance qui communément enflamme plus qu'elle n'arrête. Peu à peu Mazulhim en obtint davantage, & se retrouva enfin dans la mé-

me circonstance où Zulica s'étoit fâchée.

Déjà troublée par les emportemens de Mazulhim , elle commençoit à désirer vivement qu'il se laissât moins frapper les sens que la première fois ; déjà même elle espéroit, lorsque Mazulhim, plus délicat que jamais, manqua cruellement à ses plus douces espérances. Elle en fut d'autant plus indignée que (vanité à part) il lui auroit alors fait plaisir de se comporter différemment.

Oh bien ! dit le Sultan , qu'il finisse donc aussi, lui ; cela m'ennuie autant qu'elle. Ce n'est pas parce que j'ai déjà pris le parti de Zulica ; mais je vous demande s'il y a quelqu'un que cela n'impatientât pas, si la patience d'un Derviche y tiendrait ? C'est parbleu bien la peine de la faire attendre ! Amanzei, vous ne m'aviez pas promis cela , au moins. A la fin, vous me feriez croire que vous en voulez à cette femme-là ; & je vous le dis naturellement, je ne le trouverois pas bon,

## CONTE MORAL. 223

bon, mais point du tout. Sire, répondit Amanzel, si je faisois un conte à Votre Majesté, il me seroit facile d'arranger les objets comme elle le voudroit; mais je raconte ce que j'ai vu, & je ne puis, sans altérer la vérité, donner à Mazulhim des procédés différens de ceux qu'il avoit. Ah le sot que ce Mazulhim! s'écria Schah-Baham, & que je suis piqué contre lui! Mais, dit la Sultane, je ne fais pas pourquoi vous lui en voulez tant; il ne le faisoit pas plus exprès que vous. Lui! reprit-il, ma foi, je n'en fais rien; c'étoit un méchant homme! D'ailleurs, dit encore la Sultane, c'est que cette Zulica, qui vous plait tant, étoit la dernière des... Je vous prie, Madame, interrompit-il, d'en penser tout bas ce qu'il vous plaira, & de ne m'en point dire de mal. Je fais bien qu'il suffit que je prenne quelqu'un en amitié, pour qu'il vous déplaîse; & cela me choque, je vous en avertis. Votre colère ne m'ef-

V 3                      fraie

que je sache, reprit-elle. Vous verrez, dit-il en fouriant, que vous n'avez pas non plus compté là-dessus. Enfin, dit-elle, je suis engagée, & il est tard. Voilà une assez bonne folie! dit-il en la rejetant sur moi, & en voulant encore essayer s'il ne trouveroit pas enfin le moyen de lui rendre les heures moins longues. Tenez, Mazulhim, lui dit-elle d'un ton doux, vous m'en croirez si vous voulez, je vous le dis sans colère; mais le personnage que vous me faites jouer, est insoutenable. Plus de bonté de votre part, répondit-il, m'auroit rendu moins à plaindre; mais vous êtes si peu complaisante! En vérité, repartit-elle, il y auroit aussi trop d'inhumanité à vous ôter la seule excuse qui puisse vous rester. Il lui répondit avec fermeté, qu'il en courroit volontiers le hazard.

Alors elle entra dans ses raisons, pour avoir le plaisir de le combler de tous les torts imagin-

nables. Plus il méritoit sa pitié, plus (car elle n'étoit pas née généreuse) elle se sentoit d'indignation. Blessée qu'il eût été si peu sensible à ses charmes, elle sembloit l'être encore plus qu'il eût répondu si mal à ses dernières bontés : sa vanité seule lui faisoit soutenir ce qui la blessoit si sensiblement. A peine elle s'étoit flattée du triomphe, qu'elle le voyoit s'évanouir. Vingt fois elle fut près de renoncer à un espoir qui ne sembloit se présenter à elle, que pour la tromper après plus cruellement. Mais quoi ! après tout ce qu'elle a fait pour Mazulhim, l'abandonnera-t-elle à sa destinée ? un moment de plus peut vaincre son ingratitude. S'il eût été plus doux pour elle de devoir tout à la tendresse de Mazulhim, il lui doit être plus glorieux de lui tout arracher.

Ce raisonnement n'étoit peut-être pas le plus juste que Zulica pût faire ; mais, pour la situation où elle se trouvoit, c'étoit

encore beaucoup qu'elle pût raisonner.

Mazulhim , qui sentoît à l'air dont elle le regardoit , que , pour résister à l'opiniâtre froideur que malgré lui-même il lui témoignoit, elle avoit besoin d'être soutenue, lui donnoit sans cesse les éloges les plus flatteurs sur son caractère compatissant. Affurément, s'écria-t-elle à son tour dans un instant où peut-être l'impatience prenant le dessus lui faisoit trouver plus de mérite dans les bontés qu'elle avoit pour Mazulhim, assurément, il faut convenir que j'ai une belle ame!

A cette exclamation si bien placée, Mazulhim ne put s'empêcher d'éclater; & Zulica qui savoit combien quelquefois il est dangereux de rire, se fâcha fort sérieusement de ce qu'il avoit ri.

La gaieté de Mazulhim ne lui fut cependant pas aussi funeste qu'elle l'avoit craint. Les enchanteurs qui l'avoient jusques-là si cruellement persécuté, com-  
men-



incent même à retirer leurs bras mal-faisans de dessus lui. Quoiqu'il s'en fallût beaucoup que la victoire qu'elle remportoit sur eux, ne fût complète, elle ne laissa pas de s'en féliciter tout haut. Ce n'étoit pas qu'avec les lumières qu'elle avoit, elle s'y trompât; mais elle vouloit fortifier Mazulhim par la confiance qu'elle sembloit avoir. Elle le connoissoit bien peu de croire qu'il en eût besoin.

A peine Mazulhim, qui étoit l'homme du monde le plus avantageux, se sentit moins accablé, qu'il porta la témérité jusques à se croire capable des plus grandes entreprises. Quelque chose que Zulica, qui étoit à portée de juger des objets plus sagement que lui, put lui dire, elle ne put l'arrêter. Soit qu'il imaginât qu'il ne pouvoit différer sans se perdre, soit (ce qui est plus vraisemblable) qu'il crût n'avoir besoin de rien de plus auprès d'elle, il voulut tenter ce qui (& encore par le plus

grand hazard du monde) ne lui avoit jamais manqué qu'une fois. Zulica , qui ne s'éblouissoit pas facilement, & qui d'ailleurs n'étoit pas la femme d'Agra qui pensoit le moins bien d'elle-même, fut étonnée de la présomption de Mazulhim , & lui fit sur son audace les représentations les plus sensées. Elles ne réussirent pas ; & Mazulhim s'opiniâtrant toujours , par une suite nécessaire de sa confiance en ses charmes, & pour l'humilier, elle ne refusa pas plus que Zéphris à des idées dont elle ne pouvoit assez admirer le ridicule. Ah ! oui , dit-elle d'un air dédaigneux. Tout d'un coup sa physionomie changea, & je jugeai à sa rougeur & à son dépit, autant qu'à l'air railleur & insultant de Mazulhim, que ce qu'elle avoit annoncé comme impraticable, étoit aisé au dernier point.

Voyez-vous cela ? s'écria le Sultan ; eh puis les femmes se plaindront, ou feront les merveilles ! cela est bon à savoir !  
Quoi ?

Quoi? lui demanda la Sultane, quelle admirable découverte venez-vous donc de faire? Oh! je m'entends bien, répondit le Sultan, c'est que, si jamais on s'avise de me faire des reproches, je fais à présent ce que j'aurai à répondre. Je suis pourtant bien fâché que cette mortification arrive à Zulica; elle la méritoit certainement moins que personne. Mais poursuivez, Emir, il y a de très-belles choses dans ce que vous venez de nous raconter, & ceci me donne fort bonne opinion du reste.

*Fin de la première Partie.*



# T A B L E

## D E S

### C H A P I T R E S.

---

#### PREMIERE PARTIE.

•

<i>I</i> ntroduction.	Page 1
CHAPITRE I. <i>Le moins ennuyeux du Livre,</i>	1
CHAP. II. <i>Qui ne plaira pas à tout le monde,</i>	13
CHAP. III. <i>Qui contient des Faits peu vraisemblables,</i>	27
CHAP. IV. <i>Où l'on verra des choses qu'il se pourroit bien qu'on n'eût pas prévues,</i>	43
CHAP. V. <i>Meilleur à passer qu'à lire,</i>	57

CHAP.

## TABLE DES CHAPITRES.

CHAP. VI. <i>Pas plus extraordinaire qu'amusant,</i>	Page 74
CHAP. VII. <i>Où l'on trouvera beaucoup à reprendre,</i>	92
CHAP. VIII.,	110
CHAP. IX. <i>Où l'on trouvera une grande Question à décider,</i>	134
CHAP. X. <i>Où, entre autres choses, on trouvera la façon de tuer le tems,</i>	166
CHAP. XI. <i>Qui contient une recette contre les Enchantemens,</i>	203

F I N.

# CATALOGUE

## DES

# LIVRES,

IMPRIME.

*A LA HATE*

Chez F. H. SCHEURLEER,

& dont il a droit de Copie.

---

A.

\* **A**RT (L') DE LA GUERRE, contenant les Instructions & Maximes nécessaires pour tout Homme de Guerre, depuis le simple Soldat jusqu'au Général d'Armée, &c. par M. le Marquis de QUINCY; avec les XI. Tables du Maréchal de *Vauban* pour la quantité d'Artillerie, de

## CATALOGUE DE LIVRES.

de Munitions, & de Provisions nécessaires pour la Défense des Places, 3. vol. avec fig. 8.

Haye 1745.

— idem , le Tome troisième, qui contient le PARFAIT CAPITAINE, se vend séparément.

- \* AVANTURES Nouvelles de Don Quixotte, par Alonso Fernandez de Avellaneda, traduites de l'Espagnol, par le Sage, 2 vol. fig. 12. Haye 1745.

### C.

- \* CHRONIQUE BURLESQUE, ou Recueil d'Histoires divertissantes & d'Avantures Comiques, arrivées de fraîche date dans les Pays voisins. 12. 1745.

- \* CONTE (le) du TONNEAU, contenant tout ce que les Arts & les Sciences ont de plus sublime & de plus mystérieux, &c. Traduit de l'Anglois du Dr. Swift, par Mr. van Effen,

# C A T A L O G U E

fen, 2 vol. grand 12. avec fig  
*Haye* 1745.

D.

\* **D**IALOGUES nouveaux des  
Dieux, ou Réflexions sur  
les Passions, 12. *Cologne* 1745.

\* DISSERTATION sur la Pronon-  
ciation de la Langue François-  
se, & sur la Nécessité des Ac-  
cens pour la régler & pour la  
fixer, Ouvrage curieux &  
d'un goût nouveau. 12. *Haye*  
1742.

E.

\* **E**CLAIRCISSEMENTS Géogra-  
phiques sur l'ancienne  
Gaule, précédés d'un Traité  
des Mesures Itinéraires des  
Romains, & de la Lieue Gau-  
loise, par Mr. d'Anville, 12.  
avec fig. *Haye* 1743.

\* ENTRETIENS d'un Père avec  
son Fils, sur les premières  
Principes de la Religion & de  
la Morale, par M \*\*\*. 12. *Haye*  
1745.

\* H E.



## DE LIVRES.

### H.

- \* **H**EROS (le) Chrétien, traduit de l'Anglois du Dr. Steele, par Beaumarchais. 12. *Haye* 1745.
- \* **HISTOIRE** Générale & Particulière du VISA, fait en France, pour la Réduction & l'Extinction de tous les Papiers Royaux & des Actions de la Compagnie des Indes que le Systême des Finances avoit enfantés : avec un Etat des Actionnaires & des Mississipiens qui ont été taxés, & des Remarques sur leurs Fortunes présentes. 4 vol. 12. *Haye* 1742.
- \* **HISTOIRE** de la Grande CRISE de l'Europe, ou des Suites de la PRAGMATIQUE SANCTION, & de la Mort de l'Empereur Charles VI., dernier Prince de l'Auguste Maison d'Autriche ; à laquelle on a joint le SYSTEME POLITIQUE de la Grande-Bretagne dans la Conjoncture présente, mis dans  
tout

## C A T A L O G U E

tout son jour, trad. de l'Anglois. 2 vol. 8 *Haye* 1743.

### J.

- \* **J**EU (le) des Echecs, traduit de l'Italien du Calabrois, nouv. Edition. *Paris & Haye* 1743.

### L.

- \* **L**EÇONS de la SAGESSE sur les défauts des Hommes. 3 vol. 8. *Haye* 1743.

- \* **L'**INGENIEUR MODERNE, ou Essai de FORTIFICATION, qui enseigne la METHODE de Construire & de Fortifier des Places capables de résister aux Vigoureuses ATTAQUES de notre tems, & de remédier aux Défauts des Places bâties suivant d'autres Maximes; avec VIII. Tables gravées en Taille douce pour servir d'Eclaircissement à ce Systême, par le Baron F. D. R. *Haye* 1744.

\* MÉR-

## DE LIVRES.

### M.

- \* **M**ERCURE (le) HISTORIQUE & POLITIQUE, contenant l'Etat présent de l'Europe, ce qui se passe dans toutes les Cours, les Intérêts des Princes, leurs Brigues, & généralement tout ce qu'il y a de plus curieux & intéressant en fait de Politique, depuis Novembre 1686. jusqu'à présent, en CXVII. vol. NB. *La suite en paroît exactement le premier de chaque Mois.*

### N.

- \* **N**OUV. MEMOIRES pour l'Histoire de l'Esprit & du Cœur, par Mr. le Marq. d'Argens & M<sup>lle</sup>. Cochois 8. *Haye 1745.*
- 
- le Tome II. est sous presse, & paroitra dans peu.

# C. A T A L O G U E

## O.

**O**RACLE (l') de ce Siècle  
consulté par les Souve-  
rains de la Terre, avec les  
Réponses de l'Oracle aux Sou-  
verains. Ouvrage singulier sur  
les Affaires Critiques & Po-  
litiques du Tems, 8. *Londres*  
1745. *Nouv. Edition.*

\* **ORONOKO** trad. de l'Anglois  
de Mad. de Behn. 2 parties 12  
*Hoye* 1745.

## P.

\* **P**ARFAIT (le) CAPITAINE, ou  
Abrégé des Guerres Com-  
mentaires de César, par Le  
Duc de ROHAN, 8. *Hoye* 1744.

\* **PERFECTION** (la) du Chrétien,  
par Mr. Lucas, 8. *Hoye* 1745.

## S.

\* **S**OIRÉES AMUSANTES & RE-  
CREATIVES. 5 vol. 12. *sous*  
*presse.*

\* **Le SOPHA** Conte Moral. par  
Mr.

## DE LIVRES.

**Mr. Crebillon, fils. 2 vol. 12 Haye 1745.**

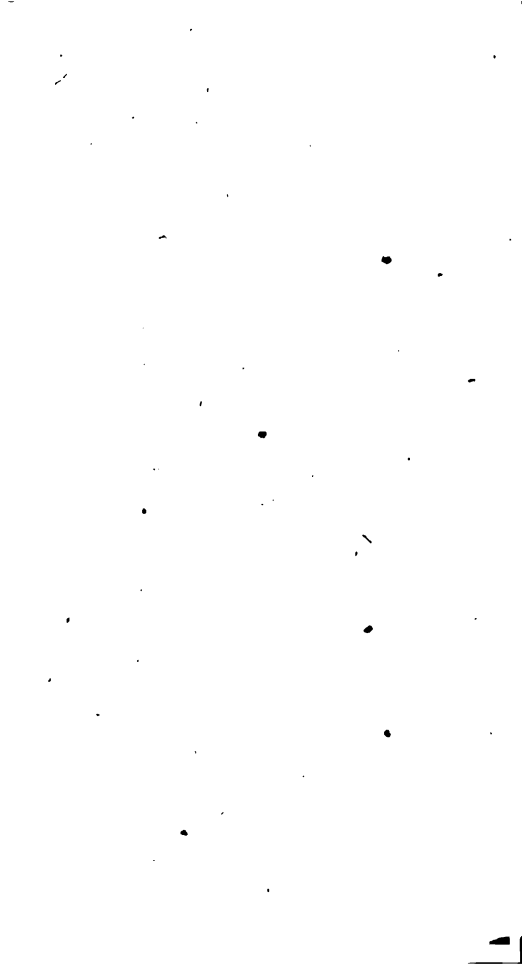
- \* **SYSTEME** (le) **Politique de la Gr. Bretagne dans la Conjoncture présente, mis dans tout son Jour, 8. Haye 1743.**

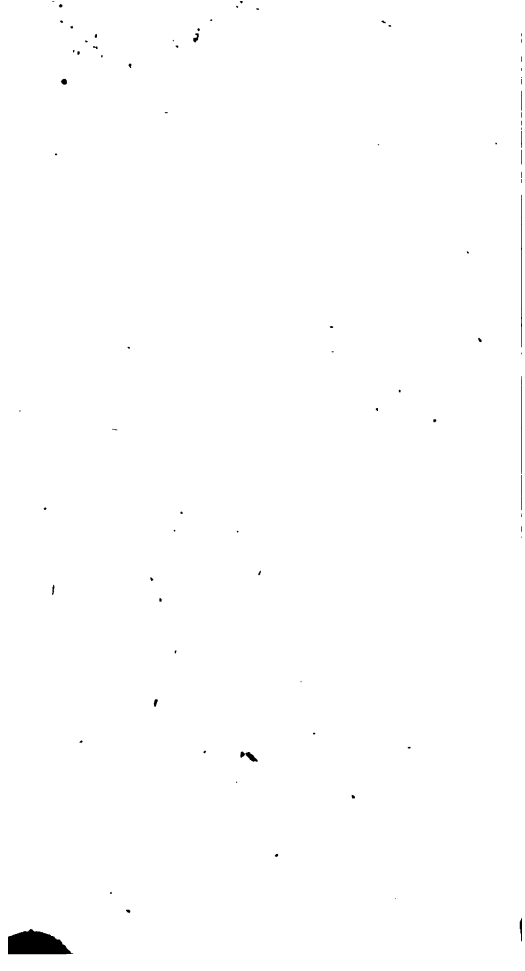
## T.

- \* **T****ABLETTES CHRONOLOGIQUES** de l'Histoire Universelle, Sacrée & Profane, Ecclésiastique & Civile, depuis la Création du monde jusqu'à l'an 1743., avec des Réflexions sur l'ordre qu'on doit tenir sur les Ouvrages nécessaires pour l'étude de l'Histoire, par l'Abbé Lenglet du Fresnoy, 2 vol. 8. *Haye 1745.*

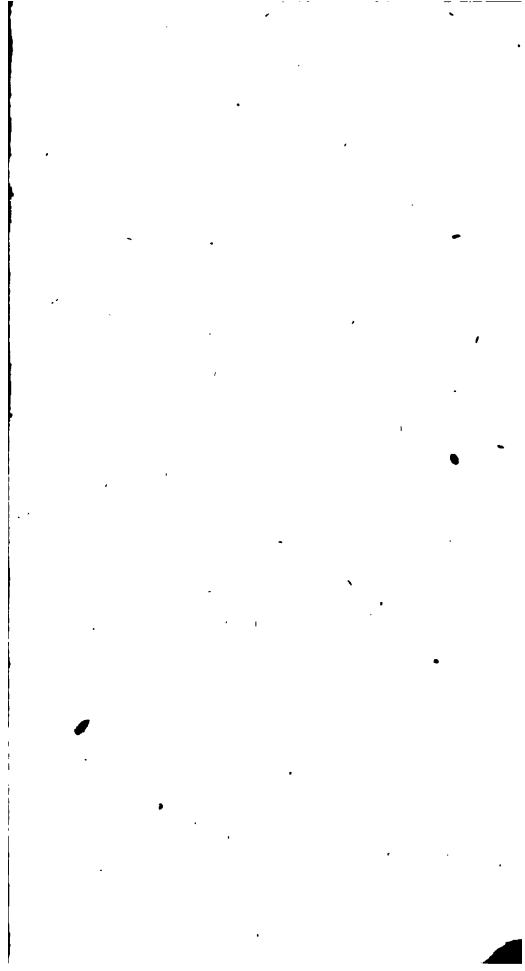
- \* **THEATRE** (le) **ANGLOIS**, ou Recueil des Comédies & Tragédies Angloises, trad. en François en plusieurs vol. 8. *sous presse.*

73740001











Vet. Fr. II A. 1097



**ZAHAROFF  
FUND**

THE UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS